

JACQUES LŒW

Comme
s'il voyait
l'invisible

Foi Vivante

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DU CERF

Si vous saviez le don de Dieu
Dans la nuit j'ai cherché
Les cieux ouverts

© 1964, Les Editions du Cerf
ISBN 2-204-01365-X

JACQUES LOEW

COMME S'IL VOYAIT L'INVISIBLE

un portrait de l'apôtre d'aujourd'hui

« Comme s'il voyait l'invisible il tint ferme » (He 11, 27)

130^e mille

LES ÉDITIONS DU CERF
29, bd Latour-Maubourg, Paris
1987

IMPRIMATUR :
Aix-en-Provence, le 21 janvier 1964
CHARLES DE PROVENCHERES
Archevêque d'Aix

JACQUES LOEW.....	2
COMME S'IL VOYAIT L'INVISIBLE.....	2
PREMIÈRE PARTIE L'APPEL DE L'ÉVANGILE.....	5
EVANGELISER.....	8
DEUXIÈME PARTIE LES TRAITS DISTINCTIFS DE L'APOTRE.....	24
« COMME LE PÈRE M'A ENVOYÉ ».....	28
MIMES ET PROTOTYPES.....	31
LE CULTE DE LA VÉRITÉ.....	38
SENS ET RESPECT DE LA PERSONNE.....	41
LA CONSTANCE.....	45
LA CHARNIÈRE UNIFIANTE ENTRE LA CONTEMPLATION ET L'ACTION : L'INSTANT PRÉSENT.....	47
TROISIÈME PARTIE LES PERSONNES ET LES TEMPS.....	50
LES TROIS APPELS DU SEIGNEUR.....	50
I. — L'appel du Baptême.....	50
II — L'appel des conseils évangéliques.....	52
III. — L'appel du Sacerdoce.....	53
IV. — trois appels différents mais complémentaires.....	53
L'ÉQUIPE, INSTRUMENT D'APOSTOLAT.....	55
1. GENÈSE ET ÉVOLUTION.....	55
II. GRANDEURS ET LOURDEURS.....	59
MURMURE ET MURMURATEURS.....	64
LE TEMPS ET LES TEMPS DE LA MISSION.....	69
ÉTABLIR LA MISSION A L'ALTITUDE VOULUE.....	73
CONCLUSION « POUR LUI, J'AI ACCEPTÉ DE TOUT PERDRE.....	77
TABLE DES MATIÈRES.....	79

AVANT-PROPOS

Ce livre n'a qu'un seul but : restituer au mot « apôtre » sa richesse et sa grandeur, osons le dire, son exclusivisme. Non pas qu'il ne puisse y avoir d'autres spiritualités apostoliques, excellentes et meilleures que celle décrite ici, mais le mot apostolat est accolé aujourd'hui à tant de réalités diverses qu'il risque, aux yeux de beaucoup et des apôtres eux-mêmes, d'y perdre son sens fort.

Ne parlons pas du sens banal qui n'est pas le plus dangereux et prête à sourire tel que nous le rencontrons partout. Une plaque de marbre commémore à la Sainte-Baume un excellent homme dont j'ai oublié le nom mais dont le surnom était « Velocio » et le titre de gloire : « Apôtre du Cyclo-Tourisme ».

Mais il y a plus sérieux. N'importe quelle générosité, même héroïque, n'est pas l'apostolat, et toute œuvre dans l'Église, même excellente, n'est pas forcément apostolique, ni toute présence au monde.

Pour saint Paul, ce mot s'appliquait d'abord, et pleinement, à « l'apôtre et grand prêtre de notre profession de foi, Jésus » (Héb. 3, 1), car Jésus est par excellence « l'Envoyé du Père », « celui qui le manifeste » (Jn 3, 17, 34). En lui seul l'apostolat prend sa source.

Ce Christ par un extraordinaire amour envoie à son tour les Douze « comme » son Père l'a envoyé. Ils sont les messagers par excellence, les Apôtres.

Pour l'éternité, dit l'Apocalypse, le rempart de la Jérusalem « repose sur douze assises portant chacune le nom des douze Apôtres de l'Agneau » (Ap. 21, 14). Paul, l'avorton, le persécuteur, ne leur cède en rien. Lui aussi, dans sa chair, a vu le Christ ressuscité et a reçu de lui mission d'être son témoin.

A la mort du dernier Apôtre un privilège incommunicable s'éteint : la Révélation dont ils étaient l'instrument personnel est achevée. « O Timothée, garde le dépôt, écrit saint Paul, évite les discours creux et impies et les objections d'une pseudo-science » (1 Tm. 6, 20). Rien ne pourra plus être ajouté, mais ce trésor, la perle entre toutes précieuse de l'humanité, devra être transmis, communiqué, explicité et, à chaque génération, vécu en Église : Timothée, Tite et, jusqu'à la fin de notre terre, nos évêques ont reçu du Seigneur cette charge, apôtres successeurs des Apôtres.

Mais à cette œuvre : annoncer le message du Sauveur, tous sont appelés à participer, déjà au seul titre de leur baptême et de leur confirmation, ou spécialement mandatés par la Hiérarchie. Cet envoi au monde de tout chrétien est l'une des grandeurs de notre époque.

Et voici que certains hommes se proposent pour en faire le but unique, la joie et le tourment de leur vie : « Me voici, envoie-moi » (Is. 6, 8). A ces derniers ce livre s'adresse davantage, mais à tous il voudrait rappeler la grandeur de cette réalité et aider à établir la Mission à l'altitude voulue qui est surnaturelle.

Les pages qui suivent portent cependant et forcément la marque du contexte où elles sont nées: le rôle et la place de l'équipe, par exemple, le choix de telle option pourront déconcerter certains. Le lecteur voudra bien considérer que ces indications sont données comme des exemples et des illustrations pratiques, non comme des modèles exemplaires.

Mais donner au mot "apôtre" sa clarté et sa fermeté, et, pour cela même planter quelques jalons indéracinables sur l'itinéraire des apôtres d'aujourd'hui, tel reste le but de ce livre et ce qui a poussé à l'écrire. Dans un monde qui élargit ses dimensions au point d'être lui-même saisi de vertige, l'apôtre rappelle le seul véritable : Jésus-Christ et rien d'autre.

PREMIÈRE PARTIE

L'APPEL DE L'ÉVANGILE

L'HOMME DE LA FOI, DE LA PAROLE ET DE LA PAUVRETÉ

LA « mission » est un mystère. Affirmer cela n'est pas une banalité, ni un refuge pour les jours d'échec. Le mystère est inscrit dans sa nature même : participation de l'homme à l'œuvre de Dieu, soumission à l'Esprit qui « souffle où il veut : tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va... » (Jn 3, 8), elle est donc une marche forcément mystérieuse et, au sens littéral, déroutante, sur des chemins qui ne sont pas les nôtres : « Mes voies ne sont pas vos voies » (Is. 55, 8). C'est une algèbre perpétuelle où l'on avance d'inconnue en inconnue -, une étrange alchimie où le salut surgit de l'exil ; les certitudes y naissent de l'épreuve, la lumière de l'obscurité. Si la marche de quarante années des Hébreux dans le désert contient en germe et raconte déjà l'histoire permanente de l'humanité en route vers Dieu jusqu'à la fin du monde, ses fatigues, ses incrédulités, l'histoire même de Moïse est celle de chaque apôtre durant les quarante ans de sa propre vie. Or cette histoire de Moïse, saint Paul la résume en une phrase extraordinaire : « Comme s'il voyait l'invisible, il tint ferme » (Héb. 11, 27).

Jamais description plus précise du mystère de l'apostolat ne sera donnée : l'apôtre, c'est celui qui fait profession de guider les hommes vers l'invisible. Le voit-il lui-même mieux que les autres ce but caché? Directement non. Est-il, dès lors, un de ces guides aveugles, dont parle le Seigneur, qui en conduit d'autres en plein fossé? Encore moins. Qu'est-il donc?

Il est *l'homme de la foi* : il ne voit pas, il ne sait pas, il croit. Tout son être est engagé dans la confiance absolue en Dieu qui ne peut « ni se tromper, ni nous tromper » selon la formule même de l'acte de foi. Le Christ lui a donné sa Parole, et lui, il a misé sa vie sur cette Parole du Verbe fait chair : « Je sais en qui j'ai cru » (2 Tm. 1, 12). Quand on dit de l'apôtre qu'il est l'homme de la Parole, ce n'est pas d'abord parce qu'il parle pour annoncer le message : c'est, antérieurement à toute action, parce qu'il a misé sa vie, pour lui et tous les hommes, sur la Parole de Dieu.

Il ne voit pas plus l'invisible que les autres, mais il «tient» «comme s'il le voyait». Est-il un hypocrite? Non pas. Il ne voit pas, mais il a compris la parole du Psaume, annonciatrice de l'Évangile: «Seigneur, ton verbe est une lampe à mes pieds, une lumière pour mes chemins» (Ps.119,105, trad. Chouraqui).

L'apôtre est donc l'homme qui dans la nuit attend la lumière: le monde de l'Ancien Testament aimait la belle expression de « guetteurs de la grâce »: « Mon âme est au Seigneur, plus que les guetteurs à l'aurore, guettant l'aurore¹. »

Le monde d'aujourd'hui nous familiarise avec les télécommunications ; l'apôtre ne conduit pas les hommes à vue directe : s'étant situé sur la longueur d'onde de Dieu, sa foi le guide plus sûrement que le radar le plus sûr.

« Les cieus et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas... » (Mt. 24, 35). Malgré les apparences et les contradictions, dans les sables mouvants et la fange du borbier, la parole du Christ est le rocher sur lequel il se hausse, parce que le Christ est le Verbe du Père.

Devant le mystère de l'Eucharistie, saint Thomas d'Aquin chantait :
« Te voir, te toucher, te goûter Ne révèle rien de toi,
Mais t'entendre seulement suffit, et engendre la certitude de la Foi.
Tout ce que tu as dit, Fils de Dieu, je le crois,
Plus certaine que tout, ta parole de vérité. »

L'apôtre étend la même attitude à toute sa vie : « Sur ta parole, Maître, je jeterai le filet » (Lc 5,5).

¹ Trad. Chouraqui

Ainsi le mystère de l'apostolat résulte bien de sa nature même : apprendre aux hommes à éclairer leur vie par la Parole divine. Et s'il est une joie pour l'apôtre d'aujourd'hui, c'est de découvrir que jamais autant qu'en cette seconde moitié du xx^e siècle, la mission n'a été mieux délimitée dans sa fonction essentielle.

Car la mission a pris bien des formes depuis deux millénaires : les faux dieux n'ont pas manqué, mais aujourd'hui c'est l'idée même de Dieu qui est rejetée. Nous ne sommes plus au combat pour dire le vrai Dieu, c'est la religion elle-même que l'on refuse. Pour les hommes qui nous entourent le choix n'est pas entre Dieu et Satan, mais entre Dieu et rien, et ils ont choisi le rien.

Mais le rien opposé à Dieu n'est pas vide, il pèse lourd du poids de toutes les richesses du monde en expansion. *Choisir le rien pour les hommes d'aujourd'hui n'est pas accepter le néant, c'est posséder tout*: les autos, les voyages, les confort électrodomestiques, les cultures, la pensée et l'amour, les amours enfin libérés des contraintes dont le christianisme les avait enserrés.

Les prestiges humains, les liens avec la cité, l'exemple des grands, les traditions qui naguère auréolaient les religions, quelles qu'elles soient, tombent et disparaissent : la cause de Dieu n'a plus que Dieu pour se défendre. Nous ne sommes plus aux escarmouches d'avant-garde de l'antichristianisme ou de la persécution - même quand elles existent - , ni aux guérillas attardées.

David est à nouveau face à face avec Goliath à l'armure invincible. Comprendons bien l'actualité typique de cet épisode. Dans le combat singulier où Goliath entend en terminer avec l'Israël de Dieu, l'apôtre relève le défi: David obtient de Saul la permission d'aller combattre le géant Philistin: «un enfant contre un homme de guerre depuis sa jeunesse » (1 S. 17,33). Devant le guerrier il s'avance, il n'a que sa fronde et cinq petites pierres du torrent, mais son appui est en Dieu. Aux insultes du Philistin il répond : «Tu marches contre moi avec épée, lances et javelot, mais moi je marche contre toi au nom de Yahvé... » (1 S.17, 45).

On connaît la suite, mais il est bon de rappeler l'épisode souvent oublié qui précède le combat : Saul avait voulu revêtir David de sa tenue militaire : « Il lui mit sur la tête un casque de bronze et lui fit endosser une cuirasse. Il ceignit David de son épée par-dessus sa tenue, mais David essaya vainement de marcher car il n'était pas entraîné... et on le débarrassa donc de tout cet armement » (1 Sam. 17, 38-39).

Ainsi l'apôtre, s'il veut affronter le combat singulier de l'incroyance d'aujourd'hui, doit renoncer à s'empêtrer dans les armures propres à Saul et à Goliath : ses armes sont autres et la première de toutes est sa pauvreté. En face de l'incroyance massive, *la foi*. En face des richesses, des prestiges et des techniques, *la pauvreté*. Car la pauvreté est la conséquence visible de la foi, l'attitude de celui qui attend tout d'un autre et le signe de celui qui ne s'appuie que sur Dieu.

Foi et pauvreté, il faudra l'écrire sans cesse et le souligner, sont la réponse propre et éminemment adaptée pour ce temps d'aujourd'hui, le remède vraiment spécifique pour affronter et guérir la blessure de l'incroyance de ce demi-siècle.

Être pauvres de fait, être pauvres de cœur, une unique et double pauvreté - comme la charité - à laquelle nous n'accéderons que lentement, et j'allais dire pauvrement, c'est-à-dire peu à peu, pas à pas. On ne se dépouille pas d'un coup, mais on peut tendre chaque jour vers la simplicité, le détachement, la confiance en Dieu seul. « Aujourd'hui plus qu'hier et moins que demain » n'est pas qu'une devise d'amoureux ou, plus exactement, c'est la devise de tous les amoureux du monde, ceux de Dieu et ceux de la sainte pauvreté.

La pauvreté extérieure sans l'humilité du cœur conduit au pire pharisaïsme qui puisse menacer l'apôtre. Le relâchement de la pauvreté effective stérilise l'apostolat : prendre ses aises ne serait pas le plus grave, mais amène à prendre appui sur autre chose que la seule parole de Dieu : on retourne à l'armure de Saul.

Ainsi le mystère de la participation de l'apôtre, "ferme comme s'il voyait l'invisible », à l'œuvre de Dieu, l'appui de l'apôtre sur cette seule Parole, la pauvreté qui le dépouille de tout ce qui masquerait que son seul recours est en elle, sont trois réalités liées l'une à l'autre, s'appelant, se complétant.

Autrefois - était-ce un bien, était-ce un mal? -, le combat apostolique était moins nettement circonscrit ; autrefois - là encore c'était un fait, ni bon ni mauvais - , les moyens apostoliques étaient plus divers. Le visage maternel de l'Église, reflet du visage de Dieu, apparaissait à travers mille sollicitudes : les œuvres de jeunesse, les hôpitaux, les écoles, les bibliothèques populaires... Un prêtre généreux pouvait regrouper de nombreuses bonnes volontés autour d'elles. Aujourd'hui dans nos villes modernes, c'est l'Office d'H.L.M. qui détient la clé des appartements, en tout cas l'espérance d'en obtenir un, et la municipalité financera la maison de jeunes et le stade aux pelouses fleuries. Il serait facile de continuer la liste.

Que nous reste-t-il? Rien ... c'est-à-dire rien d'immédiat qui se touche, qui serve et serait un soutien matériel de la foi. Une seule chose nous reste : rien qu'un petit enfant, pauvre, sans puissance, nu, mais cet enfant de la crèche, c'est Dieu! Et cela suffit. Nous sommes, - quelle merveille - acculés en quelque sorte à n'avoir plus qu'une religion *religieuse*, sans même les anges qui alertaient les bergers d'alentour ou les mages d'Orient.

La grandeur du rôle missionnaire en sort décuplée : David relève le défi de Goliath et il n'a même plus quelques cailloux comme armes, mais uniquement celles dont parle saint Paul : « Nous vivons dans la chair, évidemment, mais nous ne combattons pas avec les moyens de la chair. Non, les armes de notre combat ne sont pas charnelles, mais elles ont, pour la cause de Dieu le pouvoir de renverser les forteresses » (2 Co. 10, 3-5).

Jésus est né petit et pauvre certainement pour témoigner de son amour des petits et des pauvres du monde entier jusqu'à la fin du monde, mais il y a une convenance plus profonde encore à son humble nativité. Rien n'est digne de Dieu, rien n'est à sa hauteur pour l'accueillir, aucun ornement, aucun palais, aucune sagesse humaine.

Alors Dieu choisit là où il n'y a rien, car là, il n'y a pas de dérisoire concurrence ni de fausses pseudo richesses. Dieu vient là seulement où il est tout : à la crèche, dans la pauvreté de fait; en Marie, dans la pauvreté du cœur.

EVANGELISER

DEPUIS ce jour mémorable et unique dans l'histoire où un homme qui « respirait menaces et carnage à l'égard des disciples du Seigneur Jésus » (Ac. 9, 1) s'est trouvé enveloppé par une clarté ajoutant son éclat à celle du plein midi, transpercé jusqu'à l'âme par cette voix : « Je suis Jésus que tu persécutes » (Ac. 9, 5), et terrassé sur la route de Damas, il est devenu impossible de prononcer les mots : Apôtre, évangéliser, sans se tourner vers saint Paul. Qui rivaliserait avec lui? Sa conversion, ses paroles, ses gestes, sa vie, ce feu qui le brûle en font « l'unique après l'Unique ».

Mais nous avons mieux encore, car le Seigneur lui-même a authentifié son Apôtre : « Cet homme m'est un instrument de choix pour porter mon nom devant les païens, les rois et les enfants d'Israël » (Ac. 9, 15). Le disciple est conduit par le Maître désormais, et dans la voie royale : « Moi-même, en effet, je lui montrerai tout ce qu'il lui faudra souffrir pour mon nom » (Ac. 9, 16.)

La vocation de l'apôtre, nous la chercherons donc dans saint Paul, et nous lui demanderons ce qu'il entend par *évangéliser* : « Malheur à moi si je n'évangélise pas » (1 Co. 9, 16). Cette phrase est inoubliable dans sa brièveté, mais elle tire toute sa vigueur du fait qu'elle est, dans la bouche de Paul, un cri déchirant sorti du plus profond de ses entrailles.

Évangéliser, c'est tout d'abord, pour lui, une nécessité, non point du facultatif, quelque chose comme : « je serais bien malheureux si je n'annonçais pas l'Évangile » ; ce qu'il veut dire est ceci :

« il m'arrivera certainement malheur si je ne l'annonce pas ». Car il sait, et il le dit au même moment : « Prêcher l'Évangile en effet n'est pas pour moi un titre de gloire, c'est une *nécessité* qui m'incombe » (1 Co. 9, 16). Pourquoi? Parce que de « cette tâche l'initiative ne vient pas de moi, dit-il, ... c'est une charge qui m'est confiée » (1 Co. 9, 17).

Et le cri de Paul n'est même plus celui de l'homme qu'il était autrefois, « libre à l'égard de tous », mais de quelqu'un qui désormais, s'est « fait l'esclave de tous afin d'en gagner le plus grand nombre » (1 Co. 9, 19) ; et, dit-il, s'il « traîne son corps en esclavage, c'est de peur qu'après avoir servi de héraut pour les autres, je ne sois moi-même disqualifié » (1 Co. 9, 27).

Jamais il ne pourra dire autre chose que ceci : "Paul, apôtre du Christ Jésus par la volonté de Dieu"... (Éph. 1, 1). C'est là sa carte de visite, il n'en changera pas. Aux Romains il dira de même : « Paul, serviteur du Christ Jésus, apôtre par vocation, mis à part pour annoncer l'Évangile de Dieu » (Rm. 1,1). Écrivant à Tite, il n'a pas d'autre appellation : « Paul, serviteur de Dieu, apôtre de Jésus-Christ pour amener les élus de Dieu à la foi et à la connaissance de la vérité », mais ici la carte de visite se transforme en catéchèse, et il continue : « cette vérité ordonnée à la piété dans l'espérance de la vie éternelle »... (Tt. 1, 1-2).

Paul ne sort pas de là et quand il achève ses lettres, il éprouve le besoin de le redire : « J'ai procuré l'accomplissement de l'Évangile du Christ », dit-il aux Romains (Rm. 15, 19), et aux Éphésiens : « Priez aussi pour moi afin qu'il me soit donné d'ouvrir la bouche pour parler et d'annoncer hardiment le Mystère de l'Évangile dont je suis l'ambassadeur dans mes chaînes ; obtenez-moi la hardiesse d'en parler comme je le dois » (Éph. 6, 19-20). Il est ainsi l'écho fidèle de l'envoi des Douze à l'Ascension : « Allez, faites de tous des disciples » (Mt. 28, 19).

Une parole du peintre Braque pourrait servir de conclusion : « Avec l'âge, l'art et la vie ne font qu'un » : pour saint Paul, évangéliser et vivre se fondent en un seul. « Ce qui vous sera chuchoté à l'oreille, criez-le sur les toits » (Mt. 10, 27), avait dit le Seigneur : ayant reçu « l'intelligence du Mystère du Christ » (Éph. 3, 4), sachant que ce secret doit être aujourd'hui manifesté à tous, l'Apôtre est saisi de respect devant la grandeur de l'événement : « Révélation d'un mystère enveloppé de silence aux siècles éternels, mais aujourd'hui manifesté...porté à la connaissance de toutes les nations pour les amener à l'obéissance de la foi » (Rm. 16, 25-27).

Et la disproportion entre l'annonciateur et le message l'étonne plus encore : « A moi le moindre de tous les saints a été confiée cette grâce-là, d'annoncer aux païens l'insondable richesse du Christ et de mettre en pleine lumière la dispensation du Mystère » (Éph. 3, 8). On comprend

alors son cri : « Et qui donc est à la hauteur d'une telle tâche? » (2 Co. 2, 16). Comment oserait-il être apôtre s'il n'était poussé par cette nécessité impérieuse qui a envahi sa personne et sa vie?

Cette attitude de l'Apôtre par excellence doit devenir celle du disciple : « Je t'adjure devant Dieu et devant le Christ, proclame la parole... fais œuvre d'annonciateur de l'Évangile, acquitte-toi à la perfection de ton ministère ... » (2 Tm.4, 1-5). Et cette adjuration que saint Paul adresse à Timothée est rendue plus solennelle encore par le moment où elle est prononcée : c'est la dernière lettre de l'Apôtre, peu après il sera décapité.

De ce mystère quel est le contenu? Paul ne peut le dire sans « fléchir les genoux en présence du Père » : « Que le Christ habite en vos cœurs par la foi et que vous soyez enracinés, fondés dans l'amour. Ainsi vous recevrez la force de comprendre... ce qu'est la Largeur, la Longueur, la Hauteur, la Profondeur, vous connaîtrez l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance, et vous entrerez par votre plénitude dans toute la Plénitude de Dieu » (Éph. 3, 14, 17-19).

On comprend que l'Église ait choisi ce passage comme leitmotiv de la messe du Sacré-Cœur, fête de l'amour de Dieu pour *tous* les hommes puisque « les païens sont admis au même héritage » (Éph. 3, 6).

Le rôle de l'évangéliste est alors évident: annoncer « temps et à contre temps » cet amour inflétri et sans exclusive qui dépasse toutes nos catégories, cette vraie bonne nouvelle dont le reste n'est que marche d'approche ou conséquence.

Or, cette annonce fondamentale est la vérité qui nous trouve généralement le moins disponible dans l'action quotidienne. Un prêtre nouvellement ordonné racontait comment, ayant eu l'imprudence d'aller voir une de ses tantes dans un couvent de contemplatives, celles-ci lui avaient demandé une instruction au pied levé : « Mais je n'ai rien préparé! - Cela ne fait rien, parlez-nous de l'amour du bon Dieu. » Le jeune prêtre ajoutait, non sans humour : « Eh bien! l'amour de Dieu, l'amour de Dieu... je me suis trouvé sec! »

Cette anecdote ne prétend pas être un argument mais elle est un souriant symbole d'une situation beaucoup plus sérieuse: le nombre d'annonciateurs de l'amour de Dieu est finalement très réduit. Faisons le compte des prêtres, religieux, militants laïcs, que nous connaissons. Sérieusement quels sont parmi nous les passionnés de cette annonce-là ? Et quel est leur pourcentage ? Dix pour cent? On n'ose l'affirmer.

A côté d'eux, combien de « mordus » par les méthodes d'apostolat, les problèmes sociaux, intellectuels, psychologiques, artistiques, politiques, que sais-je? Et sans aller si loin, moi-même si persuadé de la primauté de cette annonce de Dieu-Amour, combien est minime la part que je lui donne chaque jour! Aussi bien d'ailleurs dans les grands événements que dans les plus petites choses.

De cette mission, au contraire, saint Paul ne dévie jamais. Quatre ou cinq ans avant son ultime déclaration aux Éphésiens, il s'en explique déjà aux Galates, et, grâce à ces hommes versatiles, nous bénéficions de l'enseignement le plus complet concernant l'évangélisation. L'apôtre, c'est toujours celui qui transmet la révélation reçue de Jésus-Christ : « Sachez-le, en effet, frères, l'Évangile que j'ai annoncé n'est pas à mesure humaine, ce n'est pas non plus d'un homme que je l'ai reçu ou appris, mais par une révélation de Jésus-Christ " (Gal. 1, 11-12).

Ce texte en toute rigueur ne s'applique qu'aux Douze et à saint Paul : seuls ils ont reçu la révélation du Seigneur et nul après leur mort ne pourra ajouter à son contenu. Cette révélation faite aux Apôtres est transmise dans l'Église par le magistère divinement assisté. Mais il revient à chacun d'adhérer personnellement à cette Parole divine par la foi vive illustrée des dons du Saint-Esprit.

Dans cette lumière de la foi et des dons l'âme rencontre vraiment Dieu. Ainsi, il n'en reste

pas moins vrai que notre évangélisation ne peut pas être autre chose que le fruit direct de l'union personnelle et intime que nous avons avec le Seigneur.

Quelle que soit notre formation, il faut d'une certaine façon que nous puissions reprendre à notre compte la phrase de saint Paul, « par une révélation de Jésus-Christ », ou encore celle que les Samaritains disaient à la femme qui les avait conduits au Seigneur : « Ce n'est plus sur tes dires que nous croyons, nous l'avons nous-mêmes entendu et nous savons que c'est vraiment lui le Sauveur du monde » (Jn 4, 42).

L'âme de l'apostolat est là : « Ce que nous avons vu, entendu, contemplé... nous vous l'annonçons », écrit saint Jean, aux premières Églises (1 Jn 1,1).

Mais saint Paul n'a pas encore tout dit: quelques versets plus loin, malgré ce frémissement intérieur qui le saisit chaque fois qu'il parle de la grâce de l'apostolat, il va se montrer plus didactique encore. En une phrase, il rassemble les trois éléments de la vocation d'apôtre: au contact direct avec le Seigneur qui révèle son mystère, il ajoute la certitude de l'appel et de l'envoi aux païens :

« Mais quand celui qui dès le sein maternel m'a mis à part et appelé par sa grâce (**voilà l'appel**) daigna révéler en moi son Fils (**le contact**) pour que je l'annonce parmi les païens (**l'envoi**) » (Gal. 1, 15-16).

Ces trois éléments sont une constante de la vocation apostolique ; nous les trouvons réunis dès la première convocation des Douze par Jésus lui-même :

« Et il appela à lui ceux qu'il voulait (l'appel).
Ils vinrent à lui, et il en institua Douze pour être ses compagnons (le contact)
et pour les envoyer prêcher (l'envoi) » (Mc 3,13).

Appelé, imprégné, envoyé par le Seigneur – pour l'annoncer, trois grâces initiales dont toute l'initiative vient du Seigneur (« ceux qu'il veut... dès le sein de leur mère... »), mais trois grâces inséparablement unies qui vont exiger de l'apôtre la plus haute fidélité et la constance.

La phrase même d'Ananie, la toute première que Paul ait entendue doit pouvoir en quelque sorte être appliquée à chaque apôtre : « Le Dieu de nos pères t'a prédestiné à connaître sa volonté, à voir le Juste et à entendre la voix sortie de sa bouche ; car pour lui tu dois être témoin devant tous les hommes de ce que tu as vu et entendu » (Ac. 22,14-15).

L'APPEL

Y répondre est parfois facile: «Me voici», dit aussitôt Samuel entendant la voix mystérieuse qui se fait entendre dans la nuit; mais Samuel est encore un enfant, il en a la spontanéité. Isaïe, lui aussi réagit avec promptitude: la voix du Seigneur appelle: « Qui enverrai-je? Quel sera notre messenger? » Je répondis : « Me voici, envoie-moi ». - «Va, me dit-il...» (Is.6, 8).

Parfois, au contraire le prophète est saisi d'effroi : « La parole de Yahvé me fut adressée en ces termes : - Avant de te former au ventre maternel, je t'ai connu, avant que tu sois sorti du sein je t'ai consacré; comme prophète des nations je t'ai établi.» Et l'on sait la réponse craintive de Jérémie: «Ah! Seigneur Yahvé, vois, je ne sais pas porter la parole: Je suis un enfant. » Mais Yahvé répondit: « Ne dis pas : Je suis un enfant. Mais va vers tous ceux à qui je t'enverrai et tout ce que je t'ordonnerai, dis-le. N'aie aucune frayeur devant eux... » (Jér. 1, 4-8).

Mais c'est rarement au tout premier appel que la réponse est difficile. La difficulté vient plus tard quand les erreurs, les lassitudes, les échecs et l'usure ont envahi l'âme de l'apôtre. On était parti en flèche : « Vous allez voir ce que vous allez voir. Ils (les vieux) n'y ont rien compris », mais un jour, comme le prophète Élie, on se prend à murmurer : « C'en est assez maintenant, Yahvé, prends ma vie car je ne suis pas meilleur que mes pères »(1R. 19,4).

Jérémie exprime ces sentiments: il se souvient de la joie des premiers jours: «Tu m'as séduit, Yahvé, et je me suis laissé séduire; tu m'as maîtrisé: tu as été le plus fort » (Jér. 20, 7).

Mais la tâche est trop rude, le prophète n'en peut plus: « Chaque fois que j'ai à dire la parole, je dois crier et proclamer: Violence et ruine! La parole de Yahvé a été pour moi opprobre et raillerie tout le jour. Je me disais : je ne penserai plus à lui, je ne parlerai plus en son Nom » (Jér. 20, 8-9).

Et ce cri terrible qui prélude à la vocation renouvelée: «Pourquoi ma souffrance est-elle continue, ma blessure incurable, rebelle aux soins? Ah! serais-tu pour moi comme un ruisseau trompeur aux eaux décevantes? Alors Yahvé répondit : Si tu reviens, je te ferai revenir à mon service, et si tu exprimes des pensées nobles et non viles, tu seras comme ma bouche » (Jér. 15,18-19).

Il en est de l'apôtre comme du prophète : sa vraie réponse, son vrai engagement ne viennent qu'au second temps. Loin d'être une contre-indication, l'épreuve de la découverte cuisante de notre incapacité fondamentale constitue le réel point de départ: avant ce n'était qu'un galop d'essai dont l'aspect brillant masquait la fragilité. Dieu a sa méthode; il en change rarement. Moïse devant l'Égyptien « qui rouait de coups un Hébreu, un de ses frères » (Ex. 2, 11), choisit le rôle de défenseur de sa race et il passe à l'action avec la véhémence spontanée que l'on sait.

Mais si Dieu le veut effectivement dans ce service, ce n'est pas encore l'heure, ni, sans doute, exactement de cette façon : il lui faudra plusieurs dizaines d'années d'attente, de purification au désert et quand Dieu, qui l'avait *appelé* dès le début, l'*enverra*, on sait l'épouvante de l'homme et le dialogue extraordinaire où Moïse luttera pour être délivré de ce poids apostolique : « Qui suis-je pour aller trouver Pharaon? — Je serai avec toi... — Soit, mais s'ils demandent quel est ton nom? - Tu diras : Yahvé, le Dieu de vos Pères, m'a envoyé vers vous... - ... s'ils refusent de me croire et me disent : Yahvé ne t'est pas apparu... »

Yahvé fait alors deux prodiges extraordinaires, mais Moïse refuse toujours : « Excuse-moi Seigneur, ma bouche est inhabile et ma langue pesante. - Qui a doté l'homme d'une bouche? Qui rend muet, sourd, clairvoyant ou aveugle : n'est-ce pas moi Yahvé? Va donc sur l'heure : je t'aiderai à parler et suggérerai ce que ta devras dire. - Excuse-moi, Seigneur, charge donc qui tu voudras de cette mission » (Ex. ch. 3 et 4).

Il est capital pour les apôtres de saisir la nécessité de cette purification : Dieu allume en nous une flamme, mais il faut qu'elle consume d'abord le plus humain de ce qui est en nous, nos attraits, notre nature, notre pente. Ce n'est pas que la nature et la pente de nos attitudes soient mauvaises, Dieu choisit ses serviteurs et les qualifie pour son service, mais il faut que tout cela disparaisse dans une alchimie mystérieuse jusqu'à n'avoir plus comme seul motif d'action que l'appel de Dieu qui

envoi : « *In nomine Domini* » (la devise de Paul VI).

Tant que la nature et la grâce coïncident, l'action est savoureuse et facile : elle reste encore trop humaine, et Dieu sait mieux que nous à quel point nos retours sur nous-mêmes et nos complaisances l'alourdissent. Comme pour Gédéon, de qui Yahvé réduit de plus de 99 % (de trente deux mille à trois cents) le nombre de ses soldats (cf. Jg. 7), de peur que le peuple ne s'imagine être le propre artisan de sa victoire, Dieu brûle 99 % de nous même, mais avec le un pour cent restant il fera des merveilles !

Mgr Journet dans la mine inépuisable de son *Église du Verbe Incarné* cite de beaux textes sur ce sujet. Qu'il me permette de les transcrire pour le jour où chacun d'entre nous sera soumis à « l'opération Gédéon ». Il faut nous en persuader d'avance afin que cela devienne un réflexe le jour où nous entrerons dans cette purification : car, et par définition, cette purification s'accomplira à ce moment-là sous des apparences complètement différentes. Le texte est du P. Clérissac à propos de Newman :

« Quand l'homme qui fait le rêve d'une grande œuvre religieuse est un grand sensitif, il caresse cette œuvre comme le fruit de son art personnel ; en vrai artiste, il y met de subtiles exigences et des ardeurs fébriles. Or, les œuvres de Dieu et de l'Église sont des fruits de raison et de sagesse ; et, de plus, il ne faut pas qu'on les puisse attribuer au caprice, ni même au génie d'un artiste humain. Dieu donc fait à l'artiste l'honneur de pressentir et d'annoncer l'œuvre, mais il réserve à son Église de l'accomplir, souvent par des instruments plus humbles. Cette épreuve, cette loi de purification de l'individuel et de l'humain, elle est imposée aux idées aussi bien qu'aux œuvres². »

Cette épreuve, nuit obscure de l'apôtre, est inévitable et nous trouvons un vivant symbole de cette réalité dans les vols des cosmonautes : on sait qu'aux moments d'accélération et de décélération intenses, ils ne peuvent compter que sur les réflexes patiemment élaborés antérieurement : le « voile noir » existe pour l'apôtre comme pour les conquérants de l'espace.

Le Père Clérissac continue: « L'on a dit qu'il faut savoir souffrir non seulement pour l'Église, mais par l'Église. S'il y a quelque vérité dans cette parole, c'est que nous avons parfois besoin d'être traités fortement, d'être tenus dans l'ombre, le silence et toutes les apparences de la disgrâce, et peut-être pour n'avoir pas assez maintenant profité des faveurs et des avances de l'Église en d'autres temps. »

« Puis, n'en doutons pas, ce traitement fort, nous faisant efficacement concourir à l'ordre et à la sainteté de l'Église, nous sera l'équivalent surnaturel d'une mission. En tous cas, le signe certain que nous gardons la plénitude de l'Esprit est de ne jamais admettre que nous puissions souffrir par l'Église autrement que nous pouvons souffrir par Dieu³. »

Nous possédons le texte où Newman lui-même s'explique : « Il y a un temps pour chaque chose ; plus d'un homme désire la réforme d'un abus, le développement plus complet d'une doctrine, ou l'adoption d'une mesure de discipline particulière, mais oublie de se demander à lui-même si le temps convenable pour les réaliser est arrivé, et, sachant que de son temps personne ne fera rien pour l'accomplissement de ses désirs à moins qu'il ne le fasse lui-même, il n'écouterà pas la voix de l'autorité, il gâtera dans son siècle une œuvre utile, tellement que d'autres, qui ne sont pas encore nés ne trouveront plus dans le siècle suivant l'occasion favorable de conduire heureusement cette œuvre à la perfection. Cet homme peut sembler au monde n'être qu'un hardi champion de la vérité et un martyr de la libre opinion, quand il est réellement un de ces hommes auxquels l'autorité compétente doit imposer silence⁴. »

Dieu appelle, comme il veut et pour ce qu'il veut. Mais auparavant il prépare son envoyé et le cœur de l'apôtre est secrètement blessé avant même qu'il se sache appelé : Dieu lui a fait prendre conscience d'une misère particulière, d'un vide à combler. Selon la forme de sensibilité que Dieu a

² JOURNET, tome 1, p. 485, citant *Le mystère de l'Église*, p. 131.

³ ID., TOME II, p. 507 citant CLÉRISSAC, p. 134.

⁴ ID., TOME I, p. 484, note 2.

donnée à ce cœur, la vocation prendra une tournure différente et mènera à des engagements divers : la faim, le froid, la maladie, la mort sont autant d'appels permanents ; le sous-développement, l'injustice sociale, l'absence de promotion humaine, le mépris de la personne, sont également des besoins pressants, et tant d'autres!

Le disciple de saint Paul, lui, a été appelé à prendre conscience de l'épouvantable misère, - à ses yeux la plus éprouvante de toutes, - celle de l'absence et de l'ignorance de Dieu: «Rappelez-vous qu'en ce temps-là, vous étiez sans Christ, exclus de la cité d'Israël, étrangers aux alliances de la Promesse, n'ayant ni espérance ni Dieu en ce monde! » (Éph. 2, 12).

Cette misère lui semble atteindre son paroxysme quand elle s'abat sur le petit et le pauvre. Non pas seulement parce que le pauvre est dénué d'autres biens, mais parce que, au seuil même de Dieu, il en est détourné. « Être sans Dieu ni espérance dans le monde » est pour l'apôtre la misère absolue : lui qui se sait pécheur malgré la clarté de Dieu qui illumine sa route se demande avec angoisse comment avanceront ceux qui marchent dans les ténèbres et l'ombre de la mort.

Cette expérience du plus haut malheur de l'homme, « le bœuf reconnaît son bouvier et l'âne la crèche de son maître, Israël ne connaît rien, mon peuple ne comprend rien » (Is. 1, 3), est irremplaçable. Celui qui a été blessé de la misère de l'incroyance et de l'athéisme n'a plus besoin de lire mille textes de théoriciens pour s'en convaincre, ni d'accumuler les thèses de sociologie : l'appel du Seigneur à l'apostolat pénètre par sa blessure, et, selon la profondeur de celle-ci, nous serons plus ou moins profondément apôtres.

Nous ne devons pas la laisser se cicatriser, cette blessure, et devant l'incroyance il nous est demandé, non une excitation factice, mais un regard toujours en éveil.

Cette absence de Dieu, nous la rencontrons partout : dans le train, l'autobus, dans les conversations ou dans un salon de thé, dans l'atelier bruyant de l'usine comme dans l'ambiance feutrée du cadre supérieur ou dans les groupes de jeunes pétaradant sur leurs mobylettes. Mais en certains lieux et devant certains contrastes nous en sommes plus meurtris encore.

Je pense aux bases d'extraction du pétrole, n'osant ajouter « au Sahara », car les avions de tous types, les poids lourds géants, l'électricité, les piscines, les climatiseurs en font une réalité qui ne ressemble guère au désert que ce mot évoque. Certes, on est littéralement ébloui par la beauté de ce pays : une lumière enveloppante qui fait deviner par sa splendeur ce qu'est la présence d'immensité et d'intimité de Dieu, des teintes de sable qui représentent tous les beiges possibles du plus clair jusqu'au mauve, et chaque nuance diversifiée encore par les reliefs, les vallonnements, les dunes et jusqu'aux rides que le vent trace sur le sol.

C'est un bonheur de regarder indéfiniment un tel paysage dans ses plans les plus généraux comme dans ses détails. Et si par hasard il a plu, dès que l'on gratte le sable, des graines minuscules ont germé des pousses de quelques millimètres. Tout cela est beau et plein de Dieu! Belle aussi et admirable la technique du pétrole. Les derricks de 45 mètres de haut descendant leur arbre de transmission et son trépan à trois ou quatre kilomètres sous terre, les torchères extraordinaires de violence et de couleur illuminant la nuit. Ces routes d'autostrade où les panneaux limitant la vitesse demandent qu'on prenne le virage à cent à l'heure seulement et qui, en plein désert, ont des sens giratoires et des trèfles de dégagement dignes de l'Amérique! Tout cela aussi est bel et bon, comme d'ailleurs la magnificence d'une industrie où le moindre outil vaut dans les 80 ou 100 millions, où l'avion remplace le taxi pour mener un sondeur à son travail, ou rapatrier un blessé même peu grave.

Mais quel désert spirituel! Jamais ne fut aussi actuelle la parole de l'Évangile : « Que sert à l'homme de gagner l'univers entier (de l'or noir) s'il vient à perdre son âme » (Le 9, 25), c'est-à-dire à l'oublier? Richement payés, grassement nourris, habilement distraits, ces ouvriers et ingénieurs qui vivent loin des leurs ne connaissent plus, durant neuf semaines, ni dimanche, ni Noël, ni aucune fête : « Ah! oui, le dimanche disait un gars, c'est le jour où, à midi, se font les essais des sirènes! »

Tout est pensé, organisé en dehors de Dieu : Dieu y est socialement absent, il n'y a pas même d'anticléricisme, mais une indifférence polie et froide : « Dieu? Mais que voulez-vous que ça me fasse ? » Car Dieu est devenu semblable à ces lettres qui nous reviennent avec la

mention: « Inconnu, n'habite plus à l'adresse indiquée. »

En ce sens, cette industrie la plus moderne apparaît comme un terrain de mission à l'état pur. Il n'est, en effet, pas mélangé de problèmes politiques syndicalistes et autres comme ceux que nous connaissons en France, mais il est plus angoissant encore, tant le décalage se fait sentir entre le plan des extraordinaires techniques mises en œuvre, et le plan spirituel si ténu. Le désert géographique d'autrefois y est remplacé par le désert spirituel.

On y touche du doigt « l'honneur de Dieu à venger » comme diraient les Psaumes ; en enlevant à ce mot tout ce qui serait de l'agressivité, disons : à venger par un amour d'autant plus intérieur et fidèle ! L'appel à l'apostolat empoigne alors le disciple : le Christ serait-il mort en vain ?

Une nouvelle étape reste à franchir, une nouvelle blessure à subir lorsque l'apôtre découvre que l'absence de Dieu n'est pas une simple attitude de fait, mais que cette indifférence est soutenue par une doctrine.

Etienne Borne dans son vigoureux petit livre, *Dieu n'est pas mort*, décrit la nouveauté de l'athéisme actuel. Un monde sans Dieu n'est pas chose nouvelle et dans le Psaume déjà, « l'insensé a dit dans son cœur : Plus de Dieu » (Ps. 53, 2), mais par cette parole même, il donnait la preuve de sa folie. Or cela a été vrai jusqu'à Nietzsche et Marx, les disciples géniaux de Feuerbach, mais à partir d'eux le monde sans Dieu ne croit pouvoir grandir que dans la proportion exacte où il se débarrasse de l'idée de Dieu : « Si le positif, l'essentiel dans la détermination de la nature de Dieu est emprunté à la nature de l'homme, l'homme sera dépouillé de tout ce qu'on donnera à Dieu. Pour que Dieu soit enrichi, l'homme devra être appauvri⁵. »

Tout est dit en cette phrase et la thèse se présente dans sa nudité quasi mathématique. Selon leur génie particulier, Marx, Nietzsche ou Sartre la revêtiront de leur propre séduction.

« L'homme, dira Marx, ne peut être son propre maître que lorsque c'est à lui-même qu'il doit son existence... L'athéisme est une négation de Dieu et par cette négation de Dieu pose l'existence de l'homme⁶. » Dès lors, Marx, analyste si profond des tares du XIX^e siècle va faire de cette pensée le fil conducteur qui permettra de construire le nouveau monde.

De Nietzsche, six lignes résument la pensée : « Hommes supérieurs, ce Dieu a été votre plus grand danger. Vous n'êtes ressuscités que depuis qu'il gît dans la tombe. C'est maintenant seulement que vient le grand midi ; à présent l'homme supérieur devient maître... Maintenant seulement la montagne de l'avenir humain va enfanter. Dieu est mort, maintenant nous voulons que le surhomme vive⁷, »

Or, ces pensées nous les retrouvons, déformées, diluées, mais réellement sous-jacentes chez combien de nos voisins, amis ou connaissances... A tous les coins de rues ils boivent ce poison comme de l'eau, étonnés et fiers de ne point s'en porter plus mal.

Celui qui a été blessé dans son amour de Dieu, de Le voir bafoué, relégué au magasin des accessoires, oublié, celui-là est prêt alors à entendre l'appel du Seigneur ; celui qui pressent, dans son amour de ses frères d'humanité, la détresse sans nom qui jaillira un jour du plus profond de ces hommes et de ces femmes vides de Dieu, celui-là aussi est désormais prêt à entendre l'appel du Seigneur. L'amour que cet homme porte à Dieu qui n'a pas hésité à livrer son propre Fils à cette humanité ingrate, l'amour que cet homme porte à ses frères qu'il voit se mutiler de leur plus belle paix et courir angoissés vers les tranquillisants pharmaceutiques ou les gadgets, ce double amour devant tant de gâchis, lui fera entendre l'appel du Seigneur. Moine, il se consacrera plus exclusivement à vivre devant Dieu seul au nom de tous les hommes et pour eux, compensant, rattrapant leur folie ; apôtre, il ira se mêler à la foule pour lui redire sans cesse par sa vie et par sa parole le seul essentiel.

⁵ FEUERBACH *Essence du Christianisme*, cité par BORNE, p. 31.

⁶ MARX, *Economie politique et philosophie*, cité par BORNE, pp. 27

⁷ NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, cité par Borne, p. 28

Tant que les hommes seront atteints de cette plaie de l'indifférence de Dieu, tant qu'au-dedans d'eux-mêmes une doctrine, riche de tout le dynamisme du monde moderne, maintiendra leur incroyance dans une paisible certitude, l'apôtre portera cette blessure ouverte en lui-même. Mais en même temps qu'il souffre de ce mal, l'apôtre est certain d'une certitude de foi, donc absolue et inébranlable, du travail permanent de Dieu dans les âmes, de ses appels secrets au-dedans des cœurs. Plus le monde actuel avec ses rythmes et ses techniques tend à rejeter la foi en marge de la société, plus l'apôtre, répondant à l'appel du Seigneur secrète, par sa blessure même, l'antitoxine victorieuse, sa foi : Dieu est plus grand que tout et l'indifférence et l'athéisme ne sont qu'une goutte de rosée devant la chaleur de son soleil.

De là notre joie et la certitude de l'utilité de nos vies de serviteurs même « inutiles ». « Ainsi donc, montrez-vous fermes, inébranlables, toujours en progrès dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre labeur n'est pas vain dans le Seigneur » (1 Co. 15, 58).

LA PRÉSENCE GRANDISSANTE DU SEIGNEUR

L'APOTRE a entendu l'appel, il part : le contact avec les hommes, les conversations, les amitiés ne lui manqueront pas. Nous en avons, nous en aurons à revendre, plus que nous ne pourrions, mais la grande affaire de nos vies, c'est d'être un *homme de Dieu, vivant de lui, avec lui, par lui*. Et cela les hommes l'attendent de nous : « Partout où passe un saint, il laisse toujours quelque chose », disait le Curé d'Ars. « Que sert à l'homme de gagner l'univers entier s'il vient à perdre son âme ? » (Lc 9,25), cette parole s'applique tout autant au gain sordide de l'avare, à la recherche devenue exclusive du savant, qu'à "l'apostolat" quand il s'accompagne de l'oubli du Dieu vivant et personnel. Moïse conduit son peuple dans cette marche vers la Terre Promise qui représente l'histoire de toute l'humanité. Or Moïse est l'homme à qui Dieu parle « comme un ami parle à un ami » (Ex.33, 11). La vie chrétienne ne sera jamais autre chose qu'une amitié de l'homme avec Dieu et s'il y a une définition de la charité à laquelle nous devons sans cesse revenir comme à la source de notre jeunesse et de notre émerveillement, c'est bien celle de saint Thomas d'Aquin: «*la charité est une amitié avec Dieu.* » Cette courte phrase sans éclat est plus fulgurante quand nous la faisons éclater dans sa pleine signification que mille soleils atomiques.

Nous aurions, nous, sans doute, prononcé le mot « amour » plus fort à première vue, mais ce mot « d'amitié » recueilli sur la bouche du Seigneur : « Je vous appelle amis » (Jn 15,15), mène beaucoup plus loin. Dieu-Seigneur, Maître éternel, redoutable, Dieu-Père source de notre être, tendresse infiniment donnante, quels abîmes, mais qui restent encore à sens unique! Dieu-ami, et nous voilà dans la réciprocité. Par un coup de génie théologique, saint Thomas d'Aquin va nous faire entrer plus avant dans cette surprenante réalité : non seulement la parole du Seigneur est prise au sérieux, mais ayant demandé au vieil Aristote ce qu'est l'amitié, saint Thomas applique la notion toute humaine qu'il en reçoit à cette rencontre réciproque et prolongée de l'homme avec Dieu.

Une amitié, c'est tout d'abord l'opposé d'un égoïsme: c'est faire passer son ami avant soi-même, vouloir son bien, et voilà l'homme qui, pour être ami de Dieu, se hausse jusqu'à vouloir le bien de Dieu même à Dieu lui-même. Il se réjouit que Dieu soit Dieu et cela lui importe plus que sa propre misère d'homme. Ce qu'est Dieu, on veut qu'il le soit et ce que Dieu veut, on y adhère puisqu'il est notre ami. Lui ajouter, lui donner quoi que ce soit est impossible - qui ajouterait un rayon au soleil ? -, mais on veut être le morceau de verre ou la goutte de rosée qui reflète le soleil et s'illumine de lui. « Soyez partout mieux connu, mieux aimé, mieux servi », la prière jociste le dit admirablement. Si l'amitié s'oppose radicalement à l'égoïsme, elle exige en revanche la réciprocité. Carmen peut chanter sur tous les théâtres du monde : « Si tu ne m'aimes pas, je t'aime, - Et si je t'aime prends garde à toi ! », Carmen ne connaîtra pas l'amitié qui demande ce mutuel échange qui donne et reçoit. Et saint Thomas a cette phrase admirable : « Car un ami aime en son ami quelqu'un qui l'aime lui aussi. » Entre Dieu et nous, nous et Dieu, une perpétuelle réciprocité : Dieu m'aime, je l'aime, nous nous aimons, et si de tristes événements de ma vie me font trahir cet amour pour Dieu, je ne puis douter de l'amour sans faille de Dieu pour moi.

Mais, - troisième exigence de l'amitié selon Aristote, - le don de soi et la réciprocité demandent pour s'établir un terrain commun; c'est là beaucoup plus qu'une sympathie née d'une tournure d'esprit semblable, ou qu'une affinité, même profonde : sympathie, affinité, enrichissent la réciprocité d'amitié, mais ne la créent pas. La communion-communication de l'amitié doit s'enraciner dans un sol nourricier commun aux deux amis: ce terrain commun, c'est un fond indivis d'être et de vie, une communauté dans une ressemblance.

Mais entre Dieu et moi peut-il y avoir un terrain commun, appartenant en propre à Dieu et m'appartenant à moi aussi, et sur lequel se bâtirait notre amitié? L'impossible se réalise dans la communication que Dieu me fait de sa propre vie: *ce qu'il est* dans son mystère, il me le donne pour que nous puissions, à partir de cette communauté d'être, réaliser la communion de l'amitié. Ainsi l'homme de Dieu est celui qui a renoncé à toute autre chose pour n'être plus que l'homme de l'amitié avec

Dieu. Tous y sont appelés, ce n'est point réservé à quelques spécialistes, mais certains en ont été un jour si éblouis qu'ils ne peuvent plus, - qu'ils ne veulent plus, - connaître ni vivre autre chose. Un homme de Dieu, c'est un homme tourné vers Dieu et qui le rencontre en toutes ses présences. La première, c'est la création elle-même, car la créature est déjà un signe qui fait pressentir Dieu.

Tout récemment à l'un des procès majeurs de notre temps, dans le box des accusés un homme faisait la déclaration que voici : « Je n'ai pas été guidé par ma famille et je n'ai pas su trouver ni dans la Bible, ni dans Karl Marx, cet ordre de mobilisation morale que je recherchais. Peut-être ai-je cru l'apercevoir à travers Nietzsche ; il me restait à chercher ma voie... Je ne suis ni blasé, ni aigri. Sans être croyant, je sais qu'il existe quelque chose que l'on trouve dans le sourire d'un enfant, dans un bouquet de roses ou dans un concerto de Bach. »

L'homme de Dieu sait lire ce lien entre le visage de l'enfant, le parfum de la rose et Dieu. Sa faculté d'émerveillement en est agrandie sans limites: un grain de pollen lui suffit pour rencontrer son créateur. L'homme de Dieu possède un secret : Dieu lui a révélé son nom, « Il est ». Mieux encore il lui a révélé ses noms : Père, Fils, Esprit d'amour, et par ces mots humains l'homme atteint l'intime mystère de Dieu. A travers les mots qu'il balbutie et qui restent chargés d'obscurité, il entre en communication avec chacune des personnes divines : il y trouve sa joie intime, sa pacification, non pas un refuge, une évasion, mais le centre même, infiniment calme, où tout se rassemble. S'il vivait loin de cela, il n'aurait pas son compte, ni s'il cessait d'être un amoureux perpétuel de son ami-Dieu.

C'est un homme tourné vers Jésus-Christ : la grande présence de Dieu qui « a habité parmi nous ». Ce même Dieu de la création, ce Verbe semblable au Père, s'est fait à notre portée pour que la réciprocité, la communication, la communion entre Dieu et l'homme soient totales. " Il m'a aimé, il s'est livré pour moi " (Ga. 2, 20), à mon tour je lui donne ma vie: donner, non par une idéologie, mais par un lien de personne à personne. Ce Christ est tellement homme qu'il a été, lui comme moi, et selon la parole du Psaume « tissé dans le sein d'une mère » (Ps. 139, 13), et cette mère, la sienne, je l'aime, je la chéris, je la choisis comme mienne et il me la donne. Et son nom est Marie.

Et Jésus-Christ et l'Église, c'est tout un: homme de Dieu, homme d'Église. Comment pourrait me venir à l'idée d'être un réformateur de l'Église? Vais-je réformer Dieu? Mais ce Christ m'appelle à beaucoup plus: cette Église pour laquelle il est mort en croix, c'est l'humanité rassemblée depuis Adam jusqu'à l'Apocalypse. Il la veut sans tache, sans rides, resplendissante comme une épouse au matin de ses noces et voilà que mon ami m'appelle à continuer ce qu'il a fait, c'est-à-dire à achever ce qui manque à sa Passion, dans mon propre corps, pour la portion de l'humanité d'aujourd'hui.

L'homme de Dieu est l'homme d'un grand amour: Dieu l'enchanté, Dieu l'éblouit, il goûte Dieu, sa bonté l'étonne chaque jour davantage. Et plus les hommes autour de lui restent insensibles, plus il se sent appelé à cela au nom de tous: «La charité couvre la multitude des péchés » (1P. 4,8), un seul amour pèse plus que mille ingratitude. C'est pourquoi, au nom de tous les hommes, il se tourne de plus en plus vers Dieu pour qu'eux aussi ne soient pas privés de cette joie, pour que par lui, au moins dans la multitude où il ne fait qu'un avec ses frères, Dieu cesse d'être méprisé.

Rien au monde n'est plus infiniment attachant, plus merveilleusement divers et totalement simple que Dieu: l'être le plus aimé s'épuise ; Dieu, on n'a jamais fini de le découvrir, et l'homme de Dieu ira toujours de joie en joie.

On a beau avoir dit soi-même et répété, avoir prêché, expliqué, que le christianisme n'est pas seulement une doctrine mais la rencontre de quelqu'un, l'adhésion à une personne, celle du Seigneur Jésus, qu'un lien réel, mystérieux et fort nous unit à Lui, et que cela différencie notre foi de toute autre religion, il n'en reste pas moins que la proportion est infime des apôtres qui vivent en eux le mystère du Christ, et ne se contentent pas de le raconter. La terrible maladie professionnelle du missionnaire est de croire qu'il peut remplir une fonction tout en cessant plus ou moins de vivre en lui le mystère qu'il annonce.

Tous nous sommes menacés par cela : devenu un « professionnel » de la mission, un profes-

sionnel de l'apostolat, un spécialiste de la liturgie ou de la catéchèse, un permanent de ceci ou de cela, un professionnel de l'Action catholique, peut-être même un professionnel de l'épiscopat, et dire, « professionnellement », tout ce qu'il faut, avec bonheur même, mais cette fonction a évacué le seul nécessaire : vivre, pâtir dans le Christ.

On est devenu un homme de l'apostolat, on a cessé d'être un baptisé vivant son baptême. On annonce le Christ, on n'est plus relié que faiblement à Lui et par intermittences. On lui a donné sa vie, comme un mari qui a donné sa vie autrefois à sa jeune épouse devant le Maire et le Curé, mais chacun vit maintenant côte à côte. On n'est pas positivement infidèle, mais l'artère par laquelle coule la grâce est envahie de dépôts.

Auquel d'entre nous n'est-il pas arrivé, un jour, de se dire: « Après tout, pour Dieu, j'en fais autant que l'Abbé X. ou que le Père Y. » Oui, mon travail est mieux organisé, j'ai mieux senti les courants actuels de la jeunesse, j'ai mieux découvert la place du laïc et tout ce que l'on voudra encore... il est même possible que par rapport au pauvre abbé, simple préposé, je tiens rang de chef de service, mais prenons garde, l'un et l'autre, si nous ne sommes que des fonctionnaires et non des « frémissants » du Christ. Prenons garde si nous sommes de ces gens qui redescendent du Calvaire en disant: « Cela a été une belle cérémonie, il y avait du monde... »

Il suffit de regarder un récent converti : *pour lui, le Seigneur, c'est la découverte de sa vie.* Vraiment le Seigneur lui parle, le Christ Jésus lui donne des consignes précises : « Si ton œil te scandalise, si tu regardes une femme avec un mauvais désir, si tu te couches avec quelque chose dans ton cœur contre ton frère... Vends ce que tu as, achète la perle unique ; prie dans le secret ton Père ; j'avais faim, tu m'as donné à manger... » Tout se joue directement entre le Christ et son disciple, entre le disciple et son Seigneur. C'est la source d'eau jaillissante pour la vie éternelle à laquelle on se désaltère. Il ne s'est pas interposé entre le converti et le Christ une série de bassins de décantation qui transforment l'eau vive en eau du robinet et l'apôtre en plombier spécialiste des tuyauteries.

Je ne dis pas que les bassins de décantation soient inutiles : si l'on prend le problème de la faim dans le monde, il faut une F.A.O., des organisations, des machines statistiques électroniques, des revues, des macro- et des microréalisations, l'opinion doit être alertée, et, devant le fléau qui frappe un milliard d'hommes, on ne peut se contenter de faire prier des enfants de chœur et de leur faire donner un petit sou pour «les pauvres petits enfants qui meurent de faim». Tout cela est évident. Mais en même temps que croissent les moyens mis en œuvre, doit grandir, en proportion géométrique, la foi du chrétien qui, en la personne du sous-développé d'Amérique, d'Asie, d'Afrique ou de la banlieue d'à côté, nourrit sciemment Jésus de Nazareth, lui-même, le Verbe fait chair, le désiré des collines éternelles.

Vivre le Christ c'est cela : être directement « branché » sur celui qui est né dans une crèche, a grandi à Nazareth, a parlé dans les campagnes de Galilée, s'est affirmé Fils de l'homme et Fils du Père, celui qui a dit : « Avant qu'Abraham fut, je suis » (Jn 8, 58) et tout aussi véritablement, disait : « J'ai soif » (Jn 19, 28). C'est mettre, sur l'écran de télévision de notre vie, Jésus présent. Or, nous diluons ce Christ, si nous n'y prenons garde, dans ces organisations qui nous assaillent de toutes parts, si vastes et si nombreuses qu'elles envahissent notre temps et notre esprit. On peut les citer toutes, et si j'en oublie, qu'on ne m'accuse pas d'avoir pour elles une préférence cachée: un chrétien pris dans un mouvement syndicaliste ou dans une action sociale, liturgique ou biblique, missionnaire ou d'Action catholique; le supporter de *Témoignage Chrétien* ou de *la France Catholique* ou de *l'Homme Nouveau*, le Teilhardien qui découvre les dimensions cosmiques de l'Alpha et de l'Omega, etc., bref, tous ceux qui se sont mis en mouvement au nom du Seigneur, tous ceux-là sont en péril de trahison et d'inefficacité finale s'ils ne maintiennent pas jalousement l'unique nécessaire : la rencontre personnelle, silencieuse, « assis aux pieds du Seigneur, écoutant sa Parole » (Lc 10, 39) en face de sa personne réelle, l'appelant par son propre nom: « Jésus, Seigneur », l'écoutant aussi nous appeler par notre prénom.

Or, vivre le Christ, c'est le rencontrer dans ses mystères, lui et sa Mère, et nous unir sans cesse à tous les épisodes de sa vie, l'un après l'autre, les faisant défiler dans une méditation qui leur donnera plus de consistance réelle que toute l'imagerie que les illustrés déversent en nous. C'est pratiquer les «retours à Dieu» qui en sont comme un flash tout au long de nos journées. C'est égale-

ment faire aveuglément ce que Jésus appelle aimer, appliquer comme de petits enfants ses leçons sur l'amour, les leçons personnelles de Jésus données *en son nom propre* : *Et moi, je vous dis...*, river en nous, incorporer à nous ces attitudes d'obéissance à Jésus. Ainsi, par des attitudes précises - la joue gauche après la joue droite, les demandes du Pater, l'amour des ennemis -, Jésus donnera à notre cœur la forme, l'élan de la charité elle-même...

Vivre le Christ, c'est aussi le rencontrer dans ses modes actuels de présence, les sacrements, mais à condition qu'ils soient justement des modes de présence et non des exercices auxquels on se soumet plus ou moins généreusement. Le sacrement de Pénitence est typique à cet égard: quels mots n'a-t-on pas inventé pour en parler : « la corvée, la lessive » et au mieux « il faut que j'aie me confesser ». A-t-on oublié qu'il est une rencontre avec le Seigneur, et une amitié renouvelée, et, si nous avons gravement péché, le geste de l'enfant prodigue se levant et allant vers son Père qui pardonne et efface le péché?

De même, une Messe, habituellement non préparée, où nous, prêtres, nous nous engouffrons de la mobylette ou de la 2 CV à la sacristie et à l'autel, une communion chaque jour hâtivement engloutie par le fidèle, comment peuvent-elles être des présences fécondes, créant l'amour et le donnant?

Et que nul n'aie objecter : « Nous ne sommes pas des moines », et sortir un agenda noirci de quart d'heure en quart d'heure. Dieu ne nous appelle pas à être des businessmen : il nous demande d'être des contemplatifs de son mystère, et, ce mystère contemplé, de le porter aux autres. Le Père Peyriguère disait à de futurs prêtres : « Faites attention qu'avec vous, ce ne soit pas, au service de l'Église, un apôtre de plus qui parle simplement du Christ. Combien donnent le Christ sans le parler? Combien, à le parler sans le vivre, ne le donnent pas ? Le Christ est encombré d'apôtres qui parlent. Oh! qu'il a faim et soif d'apôtres qui le vivent. »

L'ENVOI AUX PAÏENS

L'APPEL, le vivre avec le Seigneur, l'envoi aux païens, trois temps d'un même mouvement, chacun inséparable des deux autres. Grecs et Juifs, athées et croyants, tous sont appelés, sans distinction, par « Dieu notre Sauveur, lui qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité » (1Tm. 2,3,4); c'est cela l'extraordinaire Évangile dont Paul ne cesse de s'émerveiller d'un bout à l'autre de ses lettres, cet œcuménisme de la richesse de Dieu s'offrant à tous les hommes: «Les païens admis au même héritage, membres du même Corps, bénéficiaires de la même Promesse, dans le Christ Jésus par le moyen de l'Évangile » (Éph. 3, 6).

Aux païens fraîchement convertis de Rome, saint Paul rappelle cette chaîne divine aux mail- lons imbrissables, ou, plus exactement cette réaction en chaîne qui ne peut pas ne pas se produire.

Pour être *sauvés*, il faut *l'invoquer*, ce Seigneur ; pour l'invoquer, il faut *croire* ; pour croire, il faut *entendre* ; pour *entendre*, il faut un annonciateur: pour être annonciateur, il faut être *envoyé* (cf. Rm. 10, 14-17). Ainsi l'envoi visible du messenger est le signe que Dieu, invisiblement est déjà à l'œuvre pour sauver : Envoyé - annonciateur - entendre - croire - invoquer - sauver.

Il y a là une certitude qui est la force la plus haute de l'apôtre: si Dieu m'envoie, c'est qu'il a décidé de sauver. Tous, hélas! - et saint Paul le dit - n'obéiront pas à la Bonne Nouvelle, mais l'en- voyé sait que sa seule présence est déjà le signe de la volonté de Dieu aimant ceux à qui il envoie son messenger. Si toute prière faite au nom du Seigneur est certaine d'être exaucée à cause même de la Parole divine, combien plus toute démarche faite, inspirée et poussée par le Seigneur et en son nom, sera-t-elle sûre d'être efficace. Cela repose sur une vérité métaphysique : Dieu créateur ne peut rien faire en vain ; dès qu'il appelle une créature à l'existence, c'est pour agir en elle et pour l'attirer à lui. Et sa Providence passe par ses créatures pour agir. A condition, bien sûr, d'être véritablement « envoyé » au nom du Seigneur et non par notre propre fantaisie ou notre besoin de remuer:

«Je n'ai pas envoyé ces prophètes - et ils courent!- Je ne leur ai rien dit - et ils prophétisent! - Ont-ils assisté à mon conseil? » (Jér. 23, 21-22).

De cette authenticité de l'envoi, le plus sûr garant est l'authenticité de l'envahissement que nous avons consenti au Seigneur dans notre être. Mais ce «pour moi vivre c'est le Christ» (Ph.1, 21), ce « qu'il grandisse et que je décroisse », va se trouver à rude épreuve dans cette troisième phase. La routine, les méthodes, les affaires apostoliques elles-mêmes en ce qu'elles comportent de matériel, sont comme un chiendent qui peu à peu étouffe le vif amour du messenger pour son Seigneur. La parabole du semeur décrit déjà cette phase où les ronces étouffent le grain du bord du chemin, envahissent à la longue la bonne terre du champ lui-même.

Le mal aujourd'hui est plus envahissant encore que dans la parabole du semeur, car les épi- nes ne sont plus seulement les complications inhérentes à toute vie ou les séductions propres à toutes les époques. Un phénomène apostolique nouveau s'est fait jour avec la poussée démographique, la civilisation industrielle, l'urbanisation et la démocratisation de l'instruction. Des mots ont été in- ventés, terriblement laids, mais qui traduisent une réalité indéniable: le monde s'est « massifié », il existe des «effets de masse» semblables à la loi de l'attraction universelle, et l'existence d'une masse va jouer proportionnellement à sa grandeur pour agglutiner les hommes à elle. Et l'on parle même des « mass media » pour désigner les moyens intellectuels de communication.

Or, depuis Constantin, l'apôtre arrivait avec ce « triomphalisme » dont parlait Mgr de Smedt au Concile, et la triple couronne de la tiare du pape était la transcription visible de la puissance, pas uniquement spirituelle, dont chaque missionnaire bénéficiait par contre coup : le nombre, la civilisa- tion étaient de son côté aux yeux des chrétiens d'Europe, ou à ceux des païens plus, ou moins sau- vages d'Amérique ou d'Afrique. Il y avait bien la difficulté de pénétration de ce christianisme dans les vieilles civilisations de la Chine, de l'Inde et du Japon, mais cet échec n'était pas interprété par les missionnaires comme étant déjà un cas où, l'effet de masse jouant contre lui, le missionnaire restait sans influence.

Aujourd'hui, quand le missionnaire se mêle aux masses, il est terriblement seul, sans prestige ni puissance : il se sent classé comme un vestige du passé, et, au mieux, complètement étranger, d'un autre monde. Cela peut sembler contradictoire avec la place donnée aux cérémo-

nies vaticanes à la radio, à la télévision et dans la presse, mais c'est un fait qu'aucun missionnaire de base ne contestera. Là aussi je cite ceci, non pas à titre de preuve, mais d'anecdote illustrative : le jour du couronnement de Paul VI, quelqu'un demandait le soir quel était le gagnant du Tour de France, et la brave paysanne qui avait regardé la télévision disait : « Ma foi, ce soir on n'a pas eu les nouvelles du Tour de France parce que la Télévision, pendant toute cette après-midi n'a fait que montrer une espèce de chanoine !... » Ce chanoine, c'était Paul VI et son couronnement à Rome!

Isolé, homme de peu de poids - je parle humainement et sociologiquement -, tel est aujourd'hui le missionnaire au milieu des hommes, et l'effet de masse proportionnel à la grandeur respective des agglomérats humains, joue désormais contre lui.

Dans ce domaine, rien ne remplace l'expérience personnelle : de même que l'apôtre découvre l'appel du Seigneur à travers la blessure qu'il reçoit de l'incroyance, de même il lui faut découvrir dans la détresse de sa propre impuissance cette loi de l'humanité d'aujourd'hui.

Je pense à l'une des cités les plus neuves d'Allemagne, au pays des usines Opel. C'est sans doute une des usines les plus américanisées d'Europe. Beaucoup de bonnes, de belles choses : des machines admirables, une infirmerie modèle, un fichier sanitaire impressionnant, des douches, des lavepieds à savon désinfectant incorporé à l'eau, et jusqu'à une ravissante morgue, couleur lilas foncé, en cas d'accident ! Les salaires sont bons, les gens y paraissent calmes, pas affolés. A la sortie de l'usine, on ne sait distinguer un simple ouvrier d'un cadre.

Mais une fois la monumentale porte de l'usine franchie, on est pris au cœur par la disproportion inexprimable et poignante entre cette perfection de la fabrication, ces géniales inventions qui coulent, vérifient, retouchent les moteurs, saisissent, estampent une tôle et en font une coque de carrosserie, oui, toute cette richesse des moyens mis en œuvre, - et même pas en face de cela, ni même à côté, mais reléguée dans un vieux coin du vieux village, inchangé depuis Adam-Opel, la petite église du pays qui date de 1880. Propre, bien sûr, pas laide, mais tellement lointaine de tout ce qui fait la vie moderne; surannée comme le serait une vieille boîte à musique au milieu d'un orchestre symphonique jouant à pleine puissance, si peu conquérante d'apparence devant une industrie qui couvre le monde de ses agences comme l'indique la carte lumineuse du monde qui se trouve dans le hall d'entrée d'Opel.

Bien sûr, nos armes ne sont pas de ce monde et Opel n'existera plus tandis que l'Église sera toujours vivante. Vivante oui, mais en face de cette gigantesque et géniale usine, elle est, l'église du pays, en léthargie. Et pourtant ses prêtres excellents sont dignes de tous éloges. Il est bien évident que ni le savon désinfectant, ni la morgue aux couleurs tendres, ni même les milliers de voitures qui attendent chaque ouvrier à la porte ne peuvent combler longtemps un cœur d'homme. Mais il est non moins évident que le curé même le plus digne, le plus vénérable, est impuissant devant Opel : autrefois le clocher dépassait les maisons du village comme un signe de la grandeur trans-cendante de Dieu. Mais quel clocher aujourd'hui s'élèverait plus haut que la tour de la General Motors !

Alors, sans que je l'aie cherché, s'est imposé à moi, comme un bruit ou une odeur s'impose aux sens, ceci : *seules* des équipes vivantes, joyeuses, dynamiques dans leur foi, leur accueil, leur rectitude rigoureuse, mais aussi dans leur fantaisie et leur allégresse d'enfants de Dieu, peuvent se situer en face du gigantisme d'aujourd'hui comme les témoins de la liberté et de la jeunesse joyeuse de Dieu.

A travers ces faits, on réalise mieux le caractère ardu et toujours à reprendre de la tentative apostolique : le levain mêlé à la pâte. C'est pourtant l'ordre du Seigneur et, sur sa parole, depuis deux mille ans, dès qu'un coin de terre était découvert, des missionnaires sont partis enfouir le levain nouveau de l'Évangile dans la pâte des hommes. Mais aujourd'hui, et d'une manière accélérée dans ces vingt dernières années, voilà que la pâte elle-même du monde a fabriqué et contient son propre levain! Il y a une foi dans le dynamisme, les grandeurs, les découvertes du monde actuel, qui est une religion. Et les plus pauvres de cette pâte en sont éblouis autant que ceux qui la soulèvent.

Oh ! Certes nous ne boudons pas le levain du monde : car l'intelligence de l'homme est à la

ressemblance de Dieu et saint Irénée résume bien saint Paul quand il dit : « La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant. » Mais ces réalités grandes et belles, même si elles ne sont pas opposées à Dieu, sont naturelles et à niveau d'homme. Elles envahissent peu à peu le missionnaire, d'autant plus que voulant, lui, leur donner leur pleine signification, il ne prend pas vis-à-vis d'elles l'attitude d'opposition que l'on a en face des idoles ennemies. Il veut tout à la fois rendre à César ce qui est à César, et rendre aussi à Dieu l'hommage de sa Création.

A ce moment-là, ce n'est pas seulement l'effet de masse qui joue. Dans sa proximité avec les hommes, le missionnaire se trouve soumis aux interactions, aux tensions et aux échanges qui tendent à le vider de Dieu et à l'emplir de toutes les « gloires » du monde. Une autre loi universelle entre en jeu, qui gouverne tous les échanges vivants, la loi de la pression osmotique qui tend, par le jeu des pressions mutuelles, à le vider de Dieu et à l'emplir du milieu qui l'entoure.

L'Église a toujours connu des cas où des hommes ont subi une sorte de perfusion spirituelle, leur ôtant leur propre substance et la remplaçant par une autre : certains sont saisissants et symptomatiques où, sans passion politique ni défaillance de la chair, il a suffi de la seule emprise d'un milieu, de la volonté d'être à tout prix comme ce milieu. En diminuant la hauteur des barrières qui le séparaient du milieu qui l'entourait, de ses mœurs et de ses coutumes, l'homme de Dieu peut se transformer jusqu'au jour où il ne reste plus rien en lui de ce qu'il était au départ. Tout semble rester intact, mais l'âme a changé : le Christ n'est plus qu'un élément au milieu d'autres, on n'est plus citoyen du Ciel et concitoyen des saints, on est de la terre et elle a envahi le cœur : « car où est ton trésor, là aussi sera ton cœur » (Mt. 6, 21).

Ceci n'est pas un phénomène nouveau : Loisy et les autres prêtres qui ont quitté l'Église à la fin du XIX^e siècle ont dû subir la même osmose, mais cela se jouait au plan de l'intelligence et donc de quelques isolés. Aujourd'hui cette attraction de la mentalité d'une masse joue sur nous tous et dans tous les comportements de notre vie : la tête et les jambes et le cœur.

Les vieux récits des « Vies des Saints » contiennent souvent l'épisode de la femme de mauvaise vie introduite auprès d'eux pour les détourner de leur vocation. Que faisaient à l'époque ceux qui n'ont pas été canonisés ? Et que ferions-nous ? Cependant la lutte restait en quelque sorte égale : une femme, un homme. Aujourd'hui l'apôtre est affronté à une multitude où tous pensent autrement que lui, et appellent, pour faire poids avec eux, les sciences les plus modernes : sociologie, sens de l'histoire, psychologie. Ce n'est plus la chair seulement, mais l'esprit qui est tenté.

« Cherche-t-il vraiment Dieu ? » se demande saint Benoît devant un postulant qui se présente à la porte du monastère : nous reprenons sa phrase mais nous ajoutons ensuite : « Cherche-t-il vraiment à annoncer Dieu aux païens ? » Pourquoi, par exemple, refuser l'action temporelle pour l'homme consacré à Dieu et chargé d'annoncer le message ? Pour deux séries de raisons, les unes prises du côté du missionnaire, les autres du côté de ceux auprès de qui nous sommes envoyés.

Du côté du missionnaire, il y a d'abord, - même si cela le vexe quelque peu, - des raisons de prudence : l'homme se laisse prendre par la passion politique au sens le plus noble du mot, car l'homme, j'entends le mâle, est fait pour cela autant que pour procréer. Il se trouve dans les deux cas devant une tâche où tout son être trouve, corps et âme, son plein emploi. De même que celui qui s'est rendu « eunuque pour l'amour du Seigneur » sait que sa fidélité demande une délicatesse plus grande et jusque dans des domaines qui pour d'autres seraient sans périls, de même celui qui, pour mieux témoigner de l'invisible, doit renoncer à la gestion des affaires humaines. Il risque plus que d'autres de s'y engoutir, et avec une intempérance d'autant plus vive qu'il en aura été sevré plus longtemps et qu'il en aura découvert la grandeur sur le tard.

Même s'il sait s'arrêter à temps, il reste que la vie spirituelle est quelque chose d'exigeant chez celui qui en fait profession, et pour lui et pour y entraîner les autres. La sûreté de main du chirurgien lui interdit les travaux de force, la chanteuse prend soin de ses cordes vocales, et l'homme qui scrute l'invisible doit protéger son regard : le cinéma et l'oraison, la télévision et l'adoration ne peuvent cohabiter dans le même homme, pas plus que les jeux du cirque d'autrefois. Acceptons

cette limite de vulnérabilité plus grande pour nous que pour l'homme marié. La garde du dépôt qui nous est confié exige la mise en œuvre de toutes nos énergies sur lui seul, ce que David connaissait bien quand il disait à Dieu : « O ma force, vers toi je regarde. » (Ps. 58,10).

Ce ne sont pas des mœurs de coquette de l'âme prenant soin de la fraîcheur spirituelle de son teint. Du côté de ceux à qui nous sommes envoyés et qui doivent entendre le message, il faut un choc, et celui-ci résultera de cet exclusivisme que nous mettrons, nous, dans la garde et la croissance de ce message, et donc dans la constance pour le traduire en actes de vie à longueur d'années. La clôture n'a pas seulement pour but de protéger les contemplatifs, elle est un signe, difficilement compréhensible peut-être mais fort, que leur béatitude vient de Dieu seul.

Or, pour nous, cet exclusivisme dans l'annonce de l'Évangile est du même ordre. Saint Paul fait bien le lien disant à Timothée : « Ne néglige pas le don spirituel qui est en toi, qui t'a été conféré par une intervention prophétique accompagnée de l'imposition des mains du collègue des presbytères. Prends cela à cœur. Sois-y tout entier *afin que tes progrès soient manifestes à tous* » (1 Tm. 4,14-15).

Faut-il insister, c'est d'un même mouvement que l'homme intérieur grandit et engendre d'autres chrétiens. Et le même Paul continue: « Veille sur ta personne et ton enseignement, persévère en ces dispositions. Agissant ainsi tu te sauveras, *toi et ceux qui t' écoutent* » (1 Tm. 4, 16).

De même que dans la charité l'ordre des commandements doit être respecté, de même le ministère apostolique est enraciné dans « ce don spirituel qui est en toi ». Pour que les esprits distraits des hommes, happés par le sensible se tournent vers Jésus-Christ, il faut adopter les mœurs mêmes de la publicité moderne, celles dont parle saint Paul aux Galates (3,1):«A vos yeux ont été affichés⁸ les traits de Jésus-Christ en croix. »

Si nous présentons le Christ au milieu de tout un assortiment d'articles, du social, du politique, de l'art, de la littérature, du cinéma, comme c'est le cas des magazines illustrés, cette présentation même le détrône de son rang d'Unique Seigneur et contredit tout ce que nous pourrions affirmer de lui, à savoir « qu'il n'y a pas d'autre Nom que le sien sur terre et dans le Ciel ». « Parce qu'il s'est fait Fils de Dieu, il doit mourir », disent les Juifs à Pilate (Jn 19, 7) ; il est bien sûr que notre affirmation de la même vérité nous vaudra des mépris, mais où donc est-il écrit dans l'Évangile que le disciple serait mieux traité que le Maître?

Dans l'immortel Marius de Pagnol, le capitaine Escartefigue à bord de son ferry-boat, pendant la traversée du Vieux-Port, s'écrie en entendant son second qui actionne trop longuement la sirène : « Il va me manger toute ma vapeur. » Le capitaine Escartefigue avait le sentiment très *vif* de représenter la Marine Nationale, mais ses moyens étaient limités, il le savait et en tirait les conséquences. Nos moyens à nous aussi, sont limités: nous ne pouvons à la fois actionner la sirène du monde et consacrer toute notre vapeur à l'annonce de la Parole de Dieu. Nous sommes dans le même bateau que les autres, mais au-dedans notre rôle est autre.

Si l'apôtre veut mettre sous les yeux des hommes d'aujourd'hui les « traits de Jésus en croix », il faut bien qu'il garde sous ses propres yeux ce modèle et dise lui aussi : « Je ne suis pas venu chez vous vous annoncer le témoignage de Dieu avec le prestige de la parole ou de la sagesse. Non. Je n'ai rien voulu savoir parmi vous, sinon Jésus, et Jésus crucifié » (1 Co. 2,1-2).

⁸. La Bible de Jérusalem traduit par « dépeints »; « il a placé sous leurs yeux comme un tableau », écrit L. Cerfaux, *Le Chrétien dans la théologie paulinienne*, p. 46. Le mot grec signifie peindre, dessiner.

DEUXIÈME PARTIE LES TRAITS DISTINCTIFS DE L'APOTRE

UNE SUPPLICATION INSTANTE

Nous avons, depuis vingt ans, cherché des explications à la déchristianisation des hommes. Nous avons rencontré d'abord la pauvreté, l'insécurité, la misère, mais maintenant nous ajoutons à ces causes la richesse, la sécurité, le confort qui nous apparaissent comme plus déchristianisantes encore : la Pologne pauvre, le Brésil misérable dans ses masses connaissent Dieu et vivent en sa présence.

Nous avons accusé tour à tour le marxisme, l'injustice dans l'entreprise et son inorganisation, mais en Allemagne fédérale le marxisme est inexistant, l'entreprise supérieurement organisée et l'homme y est tout aussi éloigné de Dieu.

Le conformisme chrétien, les prêtres médiocres ? Mais là où l'Église est parfois la plus « établie » matériellement parlant, c'est là où elle est la moins critiquée et où les vocations sincères sont les plus nombreuses. Il est des pays où Dieu est nié officiellement dans un réseau serré de propagande : il est tout aussi oublié dans ces nations qui se glorifient de leur liberté mais où les sens ont tout envahi.

Finalement, rien ne semble une explication suffisante, pas même les terribles tyrans du capitalisme ou du communisme. L'absence de Dieu, selon les lieux, se donne des visages différents, mais le mal est le même et le remède doit être cherché au-delà des causes immédiates et apparentes. Dieu seul peut toucher un cœur d'homme : ni la science, ni la sagesse humaine, ni l'éloquence, ni l'art, ni aucun prestige ne peuvent ouvrir un incroyant à Dieu. Il y a trop d'échappatoires, de chemins de traverse. Il y a trop de séductions, nobles ou basses, trop de pressions sociales, de slogans. Chacun est trop inconstant dans le meilleur comme dans le pire. Ainsi l'environnement où se débat un cœur d'homme est tel que jamais, par lui-même, ce cœur ne trouvera sa stabilité si quelque chose - ou quelqu'un - ne le fixe plus fortement. La volonté ne cesse de chercher que séduite par une passion ou un amour.

Il est une autre raison, non plus psychologique, mais qui tient à la nature même de la conversion : une âme qui a quitté Dieu - ou qui ne l'a jamais connu - ne peut d'elle-même s'introduire dans l'amitié divine, et Jésus nous le dit : « Nul ne vient à moi que mon Père ne l'attire » (Jn 6, 44). Le retournement de la conversion n'est pas une œuvre d'homme : Dieu seul connaît les chemins qui, du dedans, mènent à Lui, ou, plus véritablement encore, Dieu seul peut entrer dans un cœur et y faire sa demeure. « Si le Seigneur ne bâtit la maison, c'est en vain que peine le maçon ; si le Seigneur ne garde la ville, c'est en vain que veille la sentinelle » (Ps. 127).

Nous en avons fait l'expérience cent et mille fois. Il nous faut donc comprendre que notre première tâche et notre première efficacité résident dans une supplication instante et constante auprès de Dieu pour qu'il agisse dans le secret des cœurs.

Pas un grand missionnaire qui n'ait été un homme de prière et d'intercession. « Allez en avant et pensons à notre Sauveur », disait saint Dominique à ses compagnons de voyage : « Et on l'entendait gémir et soupirer. Où qu'il se trouvât, il parlait sans cesse de Dieu ou avec Dieu, et il exhortait les frères à agir de même », disent ceux qui faisaient route avec lui⁹. Durant ses prières nocturnes on l'entendait gémir : « Seigneur ayez pitié de votre peuple! Que vont devenir les pécheurs¹⁰ ? » Et quand il célébrait la messe « les larmes coulaient sur son visage en si grande abondance qu'une goutte n'attendait pas l'autre¹¹ ».

Saint Ignace de Loyola n'a pas d'autre arme : son extraordinaire cahier de notes, qui pourrait s'intituler « livre de comptes » plus que « Journal Spirituel » enregistre en une sténographie algé-

⁹ P. VICAIRE, *Saint Dominique*, p. 236.

¹⁰ *Ibid.*, p. 251

¹¹ *Ibid.*, p. 219.

brique ses pleurs durant la messe et l'oraison¹². Quand le texte de saint Ignace se fait plus clair, il nous livre son secret : « Tout le long de la messe, très grande dévotion prolongée et beaucoup de larmes, en perdant assez souvent la parole, et toutes les dévotions et sentiments aboutissaient à Jésus. »

Or saint Ignace comme saint Dominique sont au moment même de ces larmes en pleine maturité, multipliant fondations, travaux apostoliques et missions lointaines. Rien qui puisse faire penser à un attendrissement sénile. Leur attitude est la seule logique : on prie pour obtenir d'un plus grand ce qu'on sait ne pouvoir décrocher soi-même. « La moisson est abondante mais les ouvriers peu nombreux », dit Jésus ; nous, nous ajouterions sans doute : il faut donc travailler double, mais le Seigneur, lui, conclut aussitôt : " Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson » (Mt. 9, 37-38) : à lui seul, ce « donc » suffirait à nous enraciner dans la prière et la parole de Jésus ; sa vie, ses nuits d'oraison après ses journées d'action en sont le commentaire vivant.

L'objection banale : « Ma prière va-t-elle changer quelque chose à Dieu, l'obliger à vouloir ce qu'avant il ne voulait pas? » aide à s'établir dans la vraie perspective incomparablement plus haute. Je ne changerai rien à Dieu, certes, mais quand je prie, je deviens l'instrument vivant et vrai, voulu de Dieu de toute éternité pour cette heure-là, et qui réalise à ce moment précis ce que Dieu veut être l'effet de ma prière. Et si Dieu veut ma prière et veut qu'elle aboutisse à tel fruit, comment ne serait-elle pas efficace et sûre de son résultat : « Si donc vous qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père qui est dans les cieux, en donnera-t-il de bonnes à ceux qui l'en prient! (Mt. 7, 11); car c'est Dieu même qui le premier suscite ma prière, et me pousse secrètement à demander, chercher et frapper.

Associés à l'œuvre de Dieu parce que nous sommes ses fils, notre prière prend rang et dignité de cause : Dieu a décidé que certains effets ne se produiraient qu'à la prière de ses fils. Comme le labour est l'une des causes de la récolte, ainsi la prière dans la moisson de Dieu : le mendiant que nous sommes devient le coopérateur de Dieu.

Cette certitude basée sur Dieu toujours premier en toute action et toujours efficace doit nous combler de foi, de force et d'efficacité apostolique : " Et tout ce que vous demanderez dans une prière pleine de foi, vous l'obtiendrez » (Mt. 21, 22). C'est une habitude que nous devons prendre : ne jamais nous relever après avoir prié sans adhérer à cela de toute notre certitude et prononcer les paroles mêmes de Jésus : « Père, je te rends grâces de m'avoir exaucé. Je savais bien que tu m'exauces toujours... » (Jn 11, 41-42). Comment en serait-il autrement puisqu'il a suscité ma demande?

Prier est donc une fonction immédiatement liée à notre tâche missionnaire. Peu importe que notre prière soit douce, ou sèche, joyeuse ou lourde, tendue ou isolée, elle est notre outil, le trépan qui creuse les profondeurs pour en faire jaillir Dieu. Dans le corps mystique de Jésus, nous nous lions à la prière des cloîtrés et nous nous appuyons sur elle, mais nous avons à remodeler, à repétrir leur prière dans la pâte des hommes concrets que nous côtoyons chaque jour : notre usine, notre atelier et, à partir de nos camarades, Pierre ou Antoine, tous les autres semblables à eux, tous les contremaîtres à partir du contre-maître, les patrons... Et notre rue, notre quartier, depuis le voisin dont cinq centimètres de cloison nous séparent jusqu'à l'inconnu qui passe... Les fiancés qui viennent nous voir. Dieu nous les envoie pour qu'une prière directe les imprègne.

Puisque pour ouvrir le cœur des autres à Dieu nous comprenons la nécessité de la prière prions donc Dieu pour qu'il fasse comprendre à notre être tout entier, intelligence et cœur, - et du dedans -, la place primordiale de cette fonction dans notre tâche d'apôtre. Le Père Lacordaire exprimait cela quand il disait que « l'apôtre, c'est le Christ particulier d'une âme ».

L'apostolat c'est *le contact d'un homme animé par le souffle de l'Esprit de Jésus*. Le miracle d'Elisée ressuscitant l'enfant mort est plein d'enseignement. A la demande de la pauvre mère, Elisée envoie son serviteur, lui confie son propre bâton et lui ordonne d'étendre ce bâton au-dessus de l'enfant. Le serviteur agit ainsi, mais l'enfant reste "sans voix ni réaction". « Alors Elisée arrive à la maison; là était l'enfant mort et couché sur son propre lit. Il entra, ferma la porte sur eux et pria

¹² Alain GUILLERMOU, *La vie de saint Ignace de Loyola*, Éditions du Seuil, p. 263.

Yahvé. Puis il monta sur le lit, s'étendit sur l'enfant, mit sa bouche contre sa bouche, ses yeux contre ses yeux, ses mains contre ses mains, il se replia sur lui et la chair de l'enfant se réchauffa. Il se remit à marcher de long en large dans la maison, puis remonta et se replia sur lui jusqu'à sept fois : alors l'enfant éternua et ouvrit les yeux » (2 R. 4, 32-35). Le bâton d'Elisée, c'est-à-dire le contact tout seul ne ressuscite pas l'enfant : il y faut le double corps à corps du prophète avec Yahvé dans la prière, d'une part, du prophète avec l'enfant à réchauffer, de l'autre.

Si l'apostolat est donc, comme le dit si bien l'abbé Lochet, « *d'abord une grâce à obtenir pour un milieu* », il est indissolublement une résurrection à opérer par notre souffle spirituel. Donc tout ce qui maintient et entraîne notre souffle est aussi capital que notre promptitude de jambes pour être au milieu des hommes. Rendre l'Église sympathique par notre présence ne suffit pas pour surmonter les obstacles qui se dressent devant les hommes et sont finalement d'un ordre beaucoup plus haut : il faut un plus. Ce plus, c'est la prise de conscience et l'utilisation de « l'incommensurable grandeur de la puissance de Dieu qui agit en nous, les croyants » (Éph. 1, 19). Faut-il insister?

Nous ne prions pas pour avoir une vie équilibrée (encore que cela soit indispensable), encore moins par une sorte de bienséance ecclésiastique qui nous rassurerait nous-mêmes et aussi nos Supérieurs de tous rangs, les tranquillisant à notre sujet. Nous prions comme le boulanger pétrit sa pâte pour faire le pain, comme le médecin fait des rayons à son malade, comme la mère allaite son enfant : cela ne leur pose pas de questions, comment pourraient-ils s'y prendre autrement? Il doit en être de même pour nous : nous prions parce qu'il le faut pour que Dieu visite et change les cœurs. C'est une nécessité, une loi.

« Luttez, combattez avec moi dans la prière » (Rm. 15, 30), le vieux Paul n'a pas d'autre mot, et si, pour Jeanne d'Arc, les mains levées vers le ciel gagnent les batailles que les piques de ses soldats vont engager, à combien plus forte raison pour les combats de l'esprit! Saint Jean dans sa grande vision voit « les prières des Saints, comme des coupes pleines de parfum » (Ap. 5, 8) et il indique leur rôle : elles hâtent l'avènement du jour de la venue de Dieu.

Quand nous employons des mots comme : contemplation, silence, retraite, union à Dieu, vie intérieure, oraison, perfection, nous avons, quelle que soit notre option personnelle, tendance à les concevoir en opposition, ou au moins en concurrence, avec l'autre série : action, apostolat, don aux autres, contacts, mission, etc. Le fait même de penser dualité est une fausse piste: il n'y a pas le four et le moulin où l'on ne peut être à la fois, mais un organisme vivant où les deux sont nécessaires et mutuellement dépendants. Un champion de course, c'est du muscle et du souffle tout ensemble.

Ainsi pour notre vie apostolique. Nous n'avons pas à opposer des visites d'une part, et de l'autre, une prière et une adoration ; il y a des visites apostoliques où l'on se cherche *soi*, et aussi des adorations où l'on ne fait que ruminer *ses* propres problèmes. Les unes et les autres, visites et adorations, doivent au contraire être des « actes d'apôtres » ; les trois passages parallèles des Actes eux-mêmes (Ac. 2, 42 ; 4, 32 ; 5, 12) montrent à quel point cette vie des premiers chrétiens intégrait prière, contemplation, action.

Car dans chacune de nos actions il y a un *au-delà* qui est l'action même de Dieu, dépassant et surélevant ce que nous visions nous-mêmes. Or, c'est, pour ne pas manquer cela, que Dieu attend de nous, qu'il nous faut un vrai silence et une vraie attention à Dieu. On pourrait écrire un petit sketch humoristique, en supposant par impossible la Sainte Vierge telle que nous sommes si souvent : elle s'est tellement mise dans la tête d'aller porter aide à sa cousine Elisabeth selon un type bien défini d'action, qu'à peine arrivée, elle se précipite sur les casseroles et les balais, lave, nettoie, met tout en ordre et réalise finalement sa pauvre petite action humaine au lieu d'accomplir l'œuvre étonnante : la prière du Magnificat et la sanctification de Jean-Baptiste.

Cet « au-delà » existe dans la prière même, car nous ne savons comment il faut prier : mais « l'Esprit lui-même intercède pour nous en des gémissements ineffables » (Rm. 8,26). Nous devons donc avoir beaucoup de délicatesse, d'écoute attentive pour collaborer avec Dieu, être son outil vivant, et, tout en marchant et en allant de l'avant, ne pas s'appropriier le but qui commande notre action. Or, tout ce qui entre sous la rubrique « prière » fait entrer dans le plan secret de Dieu. C'est encore l'attitude de Marie qui « conservait avec soin toutes ces choses et les méditait en son cœur » (Lc 2, 19). Ce qui fera de nous un contemplatif et non un honnête fonctionnaire ecclésiastique, c'est

justement de nous demander souvent : « Où sont dans ta vie les *vrais* moments de tes *vraies* rencontres avec Dieu ? » Car nos vraies rencontres avec les hommes auront lieu dans la mesure où nous serons partis de vraies rencontres avec Dieu, et elles nous y ramèneront.

Un homme, le Père Pâris, qui a laissé une trace apostolique profonde, disait d'un ton pénétrant et inoubliable, paraît-il, pour ses auditeurs, que « l'apostolat était un mélange mystérieux d'action et de passion ». On ne saurait mieux exprimer les exigences de notre vie. Pourquoi y échappons-nous si facilement? Qu'il soit, au moins, dit, écrit, affirmé et répété que la prière est l'Alpha et l'Oméga de notre action d'apôtres. La route vers la Terre Promise ne s'ouvre qu'à la prière de Moïse, sur la montagne, les bras tendus jusqu'à l'extrême limite de l'épuisement.

« COMME LE PÈRE M'A ENVOYÉ »

LA FORCE IMPÉRATIVE DU «COMME »

Nous sommes par notre prière personnelle le dernier relais, au milieu des hommes, de la prière des contemplatifs purs. Mais à cette fonction, et, pour nous, inséparable d'elle, s'en adjoint une autre : faire passer en nous les traits du Christ, ses manières d'être, d'agir, sa mentalité, son esprit, et ceci très précisément afin que les hommes qui l'ignorent, le découvrent à travers notre ressemblance. Tout chrétien, par définition doit tendre à être l'effigie, la ressemblance, le resplendissement du Christ, à l'image de ce Christ lui-même, lui « Fils, héritier, resplendissement de la gloire du Père, effigie de sa substance » (Héb. 1, 2-3).

Mais pour l'apôtre (et tout chrétien en milieu incroyant est apôtre), l'imitation du Christ n'est pas seulement une exigence de son baptême : c'est sa fonction, et il faudrait oser dire « son métier », sa raison sociale. *Envoyé* non pas tant comme ambassadeur (ce qui est le propre de la mission hiérarchique), mais comme un « échantillon » authentique, une parcelle de la pierre dont nous avons été taillés. L'imitation de Dieu, dès l'aurore juive de notre foi, repose sur cette « ressemblance et image de Dieu » où l'homme a été créé : « Soyez saints, car moi Yahvé, votre Dieu, je suis saint » (Lév. 19, 2 et 1 P. 1, 15). Cet ordre, saint Pierre le reprend à son compte dans sa lettre, lui qui a entendu le Seigneur Jésus affirmer dans le Discours sur la montagne : « Vous donc vous serez parfaits, *comme* votre Père céleste est parfait » (Mt. 5, 48).

Mais il revient à saint Jean de restituer à ce mot *comme* la valeur extraordinaire qu'il a dans la bouche du Christ. Jésus nous révèle tour à tour quel est ce Père très parfait, le secret de son identité à lui, Jésus, avec son Père, enfin la ressemblance que nous devons rechercher avec Jésus et son Père. Et de cette triple réalité : le Père, Jésus et nous, le *comme* de Jésus est le trait d'union. Chacun de ces textes est connu de tous : leur juxtaposition leur donne une telle force probante qu'il est bon, cependant, de les transcrire et de les lire à la suite :

«Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme le Père me connaît et que je connais le Père (10,14-15). «Je vous donne un commandement nouveau:...oui, comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres (13, 34). « Demeurez en moi comme moi en vous » (15, 4). « Qui demeure en moi comme moi en lui »(15,5). « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés » (15, 9). « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez en mon amour, comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure en son amour » (15, 10). « Voici mon commandement : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » (15, 12). «Père saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés, pour qu'ils soient un comme nous» (17,11).

« Ils ne sont pas du monde comme moi je ne suis pas du monde » (17, 16).

« Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde » (17, 18).

"Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé » (17, 21).

«Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un» (17,22).

«Moi en eux et toi en moi, pour qu'ils soient parfaitement un, et que le monde sache que tu m'as envoyé et que je les ai aimés comme tu m'as aimé » (17, 23).

(Le jour de la résurrection): «Il leur dit encore une fois: Paix soit à vous! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » (20, 21).

Nous sommes au sommet de l'identité et saint Thomas d'Aquin commente : « Envoyés par le même amour, dans la même force, avec la même puissance par lesquels le Père a envoyé son Fils bien aimé Jésus-Christ. »

La vérité interne de notre apostolat réside dans la réalité même de ce « comme » : par ce seul mot, Jésus nous place au centre d'où nous pouvons comprendre notre religion et juger la

qualité de notre action. Nous devons agir à la manière de Dieu, comme Dieu : dans son amour, par sa puissance, avec sa force. Un chrétien ne se définit par aucune fonction, aussi sainte soit-elle, par aucun engagement, aussi efficace et héroïque soit-il, mais par son caractère d'être fils de Dieu, et être fils, qu'est-ce-donc, sinon être *comme* son père. Ce Père, ce Dieu à qui nous devons donc ressembler nous a dit son propre nom : Il est Amour. C'est cela qui Le constitue dans son fond le plus intime, son mystère même de Trinité : Dieu est Amour. Voilà ce que nous devons regarder et faire transparaître dans nos vies.

A 25 ans, étant encore incroyant, je commençais à chercher Dieu lorsque je tombai malade et dus aller me reposer en Suisse. La bonne demoiselle protestante qui m'accueillit là-bas trouvait un réel bonheur à partager ses délicieuses confitures avec ses pensionnaires... A chaque petit déjeuner, à chaque goûter, elle nous les apportait sur un plateau, et celui-ci portait, brodée de sa main, cette phrase : « Dieu est Amour. » A l'incroyant que j'étais, cela paraissait à la fois touchant et plein d'humour que ces si bonnes choses, matérielles et terrestres, soient portées sur ce plateau : « Dieu est Amour »... Je pense maintenant que cette parole est entrée peu à peu dans mon âme tandis que j'avalais les confitures. J'ai oublié ensuite bien des choses, mais ces quelques mots ont pénétré dans mon cœur d'incroyant d'une manière telle que, maintenant, je sens bien qu'il n'y a aucune autre vérité, aucune autre logique au monde, qui soit aussi certaine, et qu'elle est la seule lumière dans nos vies. Dieu est Amour. Dieu existe, Dieu nous aime, il est là...

Quand nous disons ces mots, quand nous disons simplement ce mot: Dieu, et que nous ajoutons qu'il existe et nous aime, il faudrait que dans nos âmes, il y ait chaque fois comme une sorte de lumière, une illumination... Cette vérité donne sa colonne vertébrale à notre vie, à notre action, à ce que nous sommes.

Dieu nous aime, Il est Amour... Mais alors, comment être fils d'un tel Père, comment découvrir d'assez près ce Père pour devenir des fils à sa ressemblance? Car nous ne sommes pas des fils de la « présence » - encore que la présence soit nécessaire au monde -, nous ne sommes pas des fils de « l'efficacité », nous ne sommes pas des fils de « l'action », nous sommes fils de l'Amour, car fils de Dieu. Pour découvrir cela, nous ne pouvons que regarder Notre Seigneur Jésus : « Celui qui m'a vu, a vu le Père... » (Jn 14, 9), c'est Lui, Lui, le Fils par excellence qui va nous enseigner comment on est un fils ressemblant à son Père.

Ce que nous voyons sur la terre dans les paroles et les gestes du Christ, c'est la très humble transcription du mystère éternel de ce Fils de Dieu au sein même de la Trinité : semblable au Père parce qu'il a tout reçu de Lui, pur regard vers son Père, comme le Père est un pur Don à son Fils, Lui, son Bien-Aimé, son Unique, « Celui en qui Il a mis tout son Amour » (Mc 1, 11). Pendant des années, nous avons eu le mot « d'engagement » ou de « présence » aux lèvres et il faudra l'avoir encore parce que Jésus lui-même nous a demandé d'être le sel de la terre. Mais il faut aller plus loin: les mœurs de Dieu, si l'on peut dire, doivent devenir nos mœurs propres.

Or Dieu est immuable, Il ne change pas, Il ne bouge pas, car Il est parfait. Rien ne peut lui être ajouté, rien ne peut lui être enlevé, puisqu'il est tout. Et nous, contemplant ce caractère immuable de Dieu, nous apprenons à être stables, dans le succès comme dans l'échec.

Or Dieu aime le Bien, le Beau. Pour lui, pas de clan, pas de groupe, pas de rivalité. Aussi « tout ce qu'il y a de vrai, de noble, de juste, de pur, d'aimable, d'honorable, tout ce qu'il peut y avoir de bon dans la vertu et la louange humaines, voilà ce qui doit nous préoccuper » (Ph. 4, 8).

Or Dieu est Juste : lorsqu'il regarde un homme, Il ne regarde pas s'il est patron ou ouvrier, communiste, progressiste ou intégriste. Pour Dieu, c'est un homme. Nous aussi, révélons Dieu aux hommes en les regardant chacun, tels qu'ils sont, dans le regard même de Dieu.

Or Dieu est miséricordieux. Jamais Il ne condamne sans avoir une miséricorde plus haute que sa Justice, et Lui qui ne peut rien recevoir puisqu'il donne tout, est le généreux par excellence.

Et Dieu est vrai. « Je suis la Voie, la Vérité, la Vie » (Jn 14, 6)... Sa parole ne cessera jamais d'être vraie. Nous aussi, que notre « oui » soit « oui », que notre « non » soit « non ».

Pour que ces: « comme » entrent véritablement dans notre vie, deux seules conditions sont requises, mais elles sont indispensables : « Si vous ne devenez comme les petits enfants vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux.» Il y a là une première équivalence: il faut nous faire tout petits. Le seul obstacle à la Charité de Dieu dans notre existence, est que nous ne savons pas accepter d'être tout petits... Pourtant pour entrer dans cette charité de Dieu, il ne faut pas acquérir, il suffit de perdre, de se rapetisser devant Dieu : « Il faut que lui grandisse et que moi, je décroisse » (Jn 3,30).

La deuxième équivalence venue de notre côté est plus pressante encore ; c'est le « comme » du pater : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous Pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Dieu modèlera son attitude sur la nôtre.

Nous savons bien que nous ne pouvons aller aux hommes qu'avec les mains mêmes du Christ, car nos pauvres mains humaines resteront trop souvent des mains paternalistes, des mains trop sûres d'elles-mêmes, des mains lourdes et rugueuses et qui blesseront plus qu'elles ne feront du bien. Mais si nous avons su mettre véritablement cet amour du Père dans notre vie, si nous avons su *comme* le Christ Jésus, tout faire par amour de ce Père, alors nos mains deviendront lumineuses de ses plaies mêmes, elles seront transpercées comme les mains du Christ de cet amour de Dieu, et elles seront bienfaitantes et douces.

« Comme » Dieu, c'est cela...

MIMES ET PROTOTYPES

SAINT Paul ne saurait avoir une autre doctrine que celle rapportée par saint Jean : mais il va lui donner un tour inattendu et qui mérite que l'on s'y arrête. Un mot reviendra une bonne dizaine de fois dans ses lettres, et avec une insistance si particulière que le savant Giuseppe Ricciotti termine la 515^e et dernière page de son livre sur *Saint Paul Apôtre* par ce même mot qui résume, dit-il, non seulement la doctrine des épîtres, mais la vie même de l'Apôtre : « Montrez-vous mes *imitateurs* comme je le suis moi-même du Christ » (1 Co. 11,1).

Mais ce mot d'imitateur, saint Paul l'emprunte à la langue profane de l'art de son temps, technique, peinture, danse, et surtout à la langue du théâtre : le mime qui se met tellement dans la peau de son personnage qu'il en prend tous les traits. Aussi la traduction habituelle : « Montrez-vous mes *imitateurs* comme je le suis moi-même du Christ » cache-t-elle ce sens beaucoup plus fort : « Mimez-moi donc comme moi-même je mime le Christ. » Au début de la même lettre (1Co. 4, 16), il avait dit la même chose : « C'est moi qui, par l'Évangile, vous ai engendrés dans le Christ Jésus : je vous en conjure donc, devenez mes imitateurs (mimes). »

Mais le mot mime en appelle un autre, corrélatif : le modèle à reproduire, le « type », dit saint Paul, traduisons le prototype : l'apôtre dont il est dit ailleurs qu'il est « donné en spectacle au monde », devient, en mimant le Christ, le *prototype* que les hommes auront à imiter pour arriver au Seigneur : « Nous (Paul, Silvain et Timothée) entendions vous proposer en nous un modèle (prototype) à imiter » (2 Th. 3, 7 et 9). C'est là une constante dans les exhortations de Paul : aux Philippiens il écrira de même : « Montrez-vous tous, frères, mes imitateurs, et fixez vos regards sur ceux qui se conduisent selon le modèle que nous vous offrons » (3,17). Et cette double fonction de mime et de prototype n'est point un privilège d'apôtre, mais le mode normal de l'expansion de la foi et de la Parole : « Et vous, vous vous êtes mis à nous imiter, nous (toujours le trio de Paul, Sylvain et Timothée) et le Seigneur, en accueillant la Parole, parmi bien des tribulations, avec la joie de l'Esprit-Saint : vous êtes ainsi devenus un modèle (prototype) pour tous les croyants de Macédoine et d'Achaïe » (1 Th. 1,6-7).

L'apôtre est ainsi le relais entre le Christ et les hommes : sa conformation au Seigneur rend visible le Christ invisible. Dans ce domaine nos ambitions semblent être étrangement limitées. On a si peur de n'être pas « comme les autres », de paraître des gens à part que nous semblons parfois avoir pris comme modèle le « dévouement » de ceux qui ne croient pas, leur ardeur à aménager la terre et à s'y installer.

Certes, il n'y a aucune raison que le chrétien soit inférieur aux païens dans ces domaines temporels et terrestres. Mais ce ne peut pas être à cela qu'on le reconnaît : *la marque du chrétien et son effigie sont les Béatitudes*. C'est-à-dire ce monde à l'envers où ceux qui pleurent sont proclamés bienheureux, où ceux qui reçoivent un soufflet sur la joue doivent tendre l'autre, et ajouter le don du manteau à leur tunique volée. C'est à vivre cela que s'applique le disciple et par là il se montre du Christ : « Vous avez appris... et moi je vous dis... » Dans tous les autres domaines, le chrétien peut trouver des maîtres qui lui en remontrent ; là, il est inimitable par cette qualité du cœur et de tout son être qui met au premier rang les Béatitudes, ce consentement à Dieu et ce contentement de Dieu.

L'équipier qui est en usine et peine dur, le prêtre qui peine dur aussi dans ses visites, le font sans nul doute *pour* l'amour du Christ. Mais la substance de leur action, la manière même et la façon dont elle est vécue, transcrite, est-elle à l'effigie du Christ, marquée des vertus évangéliques qui en font une « démonstration » du Christ?

Finalement (que celui qui a des oreilles entende et ne me fasse pas dire le contraire de ma pensée!), j'en viens à me méfier de l'emploi que nous faisons de la phrase du Seigneur Jésus : « A ceci tous vous reconnaîtront pour mes disciples, à l'amour que vous aurez les uns pour les autres », car cette phrase-clé, nous l'avons laïcisée. Cet amour dont parle le Seigneur, on en fait dévouement, philanthropie, engagement, efficacité, etc. alors qu'il est sur le modèle même de l'intimité de la vie

de Dieu. En effet la phrase que nous citons à tort et à travers est précédée d'une autre qui l'explique et où nous retrouvons le « comme » qui nous situe à un tout autre niveau : « Oui, comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres » (Jn 13, 34-35).

C'est cet amour, la « divine Agapè » que nous devons réapprendre, dont la dimension est telle que jamais elle n'étreint Dieu sans étreindre notre frère, que jamais elle ne regarde notre frère sans voir sa dimension divine. Nous sommes loin des courtes dimensions humaines, même du « se lever la peau ». En définitive, si nous restons sur la même longueur d'onde que ceux qui ignorent Dieu, comment découvriraient-ils ce que, par définition même, ils ignorent : la longueur d'onde de Dieu dépassant tout le créé?.

Or c'est là le cœur du problème : comment Jésus-Christ rabroué par un chef d'équipe imbécile réagirait-il? Comment mènerait-il son action en face de telle contrariété précise: il pleut, on envoie décharger un camion, la pauvre race des manœuvres y va, habituée qu'elle est à obéir: va-t-on y aller? Refuser? Y aller par amitié pour les manœuvres afin qu'ils se mouillent moins longtemps? Expliquer ensuite au contremaître pourquoi ce n'est pas bien ? Comment agirait-il Jésus, en face de l'incroyant venu demander le baptême de son gosse? (Il ne s'agit pas de doctrine, mais comment s'y prendre?) Et toutes les attitudes en face du confort, de l'argent, disons de l'importance respective de la terre et du ciel, du visible et de l'invisible. Or, c'est à travers tout cela, nos gestes et nos paroles, que doit briller la lumière de Dieu éclairant à travers notre être de chaque instant « tout homme de ce monde ».

Et la place de la Croix?...

Cela ne s'improvise pas. Il y faut soins, culture, persévérance. Cela ne se met pas non plus en règlements. C'est le Verbe de l'Évangile qui se fait chair dans notre propre chair. Nous n'y arriverons que si nous en faisons l'objet de notre constante recherche. La révision de vie, les mises en commun n'ont au fond, pas d'autre but que de nous aider à nous modeler sur le Christ, " non que nous soyons la lumière, mais pour être témoins de la lumière » (Jn 1, 8) : mimes du Christ et non des hommes.

La pauvreté, l'obéissance, le vœu de chasteté trouvent là leur raison d'être et leur jaillissement apostoliques : comme toutes les vertus qui les soutiennent, ces exigences sont là pour activer et actualiser l'imitation de Jésus-Christ tous les jours de notre vie, y compris le grand jour de notre mort.

Redoutable est cet engagement à l'apostolat « en esprit et en vérité ». On nous a jeté mille fois à la figure les slogans : « Les chrétiens ne sont pas meilleurs que les autres... Moi, j'ai perdu la foi à cause du curé que j'ai vu vivre... » Nous avons protesté : « Dieu ne dépend pas de ses serviteurs, pas plus que le soleil n'est atteint par une ordure qu'il éclaire sur la face de la terre. » Mais au fond, ces slogans ne sont que l'envers et le creux de l'exigence de saint Paul : « Soyez les mimes du Seigneur. »

Tel est le deuxième instrument constant de notre apostolat, partie intégrante de celui-ci.

RESSEMBLANCE ET DISSEMBLANCE

C'EST un point d'importance pratique considérable: dans quelle mesure, en quoi, comment une équipe missionnaire doit-elle être semblable aux gens qui l'entourent? Dans quelle mesure dissemblable?

On pourrait sans doute faire la psychanalyse du « complexe gemellin » (!) : à force de vouloir être le frère jumeau des incroyants on se paralyse. A force de vouloir leur ressembler en tout on ne voit plus trop ce qu'ils pourraient trouver en nous d'attirant. Des chrétiens, hommes, femmes ont littéralement été stérilisés dans leur fécondité apostolique par ce complexe de ressemblance.

On part de l'idée, juste, que certaines coutumes d'Église se présentent souvent comme celles d'un ghetto : habits, domiciles, horaires, ressources, langage, tout cela incontestablement sépare. Le curé en soutane ou en clergyman, même gris anthracite, a bien des chances d'avoir une place vide à côté de lui sur la banquette du train ou de l'autobus.

Pour cesser d'être du « ghetto » et redevenir sel, le chrétien doit se mêler aux hommes; la création des Instituts séculiers le dit assez : métier, lieux, circonstances, engagement, dans tout cela rien ne doit le distinguer de quelque autre citoyen.

Mais le complexe apparaît dans la culture de la ressemblance pour elle-même. Aller au bal, au cinéma, au syndicat pour le plaisir de la danse, du film ou pour l'extension de la justice envers les ouvriers est excellent, y aller « pour être comme les autres » est une absurdité : ressembler à l'homme anonyme, c'est perdre son visage propre et se condamner à n'être plus rien. Car si le chrétien doit fuir toutes les dissemblances factices, il porte en lui un « signe de contradiction » plus éclatant que tous ses efforts de ressemblance, et même dans le monde, il n'est pas du monde. Cela l'Évangile le crie à chaque ligne.

Le Seigneur n'a pas cherché à se distinguer des hommes : il a, au contraire, soigneusement lié son humanité à l'humanité par tout ce qu'une humanité vraie comporte: Marie, Joseph, Bethléem et le recensement, l'enfance, le pèlerinage, l'adolescence, le charpentier fils de charpentier, bref toute la vie y compris la faim et la soif.

Mais il n'a cessé, de la fuite en Egypte à la Croix, d'être celui qui fait problème, qui dérou-te, qu'on traite de Béelzébul, qui divise les gens trois contre deux et deux contre trois, que l'on veut lapider, et dont on décide finalement: « il vaut mieux qu'il meure. » Saint Paul ne s'y méprend pas quand il se déclare « livré en spectacle au monde..., ordures du monde..., universel rebut » (1Co. 4,9,13). Chercher à plaire aux hommes n'a jamais été un principe d'action: saint Paul le proclame, mais La Fontaine dans la fable *Le meunier, son fils et l'âne* le dit aussi.

En vérité, plus nous serons dans la communauté des hommes, immergés dans le monde, plus notre dissemblance fondamentale, foncière, irréductible avec le Prince du Monde devra éclater.

Un texte ouvre l'histoire secrète du monde: «Yahvé Dieu dit au serpent: Parce que tu as fait cela, maudit sois-tu... Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien. Il t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon » (Gn. 3, 14-15).

Un autre texte clôt notre histoire, le jour où " l'antique serpent, le diable ou le Satan comme on l'appelle, le séducteur du monde entier », lui et ses Anges, seront « jetés dans l'étang de soufre embrasé pour les siècles des siècles » (Ap. 12, 9 ; 20,10).

Entre ces deux textes, se situe le combat où nous sommes et les tâtonnements incessants qu'il comporte : « Ne pas mettre son drapeau dans la poche », le chrétien quelque peu intégrant fera de ces mots, son slogan : mais n'importe quel bout d'étoffe, même de soutane, n'importe quel soutien de l'école libre ne sont pas forcément un drapeau, ni même le crucifix placé sous les yeux de gens qui n'en veulent pas.

La fameuse « peur de se couper » du progressisant ne vaut pas mieux car il n'y a que Dieu dont il est tragique de se couper! Or ce n'est guère à lui que l'on pense quand on prononce ces mots ou que l'on évite comme un mal sans rémission de se faire des ennemis à gauche.

La ressemblance et la dissemblance des chrétiens avec l'humanité doivent se prendre à un

niveau bien plus haut, s'ils ne veulent pas trahir et la ressemblance et la dissemblance : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jn 3, 16), et l'apôtre instruit par son Maître cherchera dans cette voie les ressemblances fondamentales.

La première ressemblance est au niveau des grands moments de chaque vie. « Qui est faible, que je ne sois faible ? Qui vient à tomber, qu'un feu ne me brûle ? » (2 Co. 11, 29). Juif avec les Juifs, sujet de la Loi avec les sujets de la Loi, sans loi avec les sans-loi, oui, « tout à tous, mais afin d'en sauver à tout prix quelques-uns » (1 Co. 9, 20-22). Et que dire de « la tristesse et de la douleur incessante » qui lui fait souhaiter d'être lui-même anathème pour ses frères selon la chair (Rm. 9, 2, 3) ? Le cœur de l'Apôtre est « rand ouvert à tous et nul ne s'y trouve à l'étroit » « Vous êtes dans nos cœurs, à la vie, à la mort » (2 Co. 6, 11 et 7, 3).

La ressemblance se prend au niveau de la Rédemption, du drame de l'homme pécheur devant Dieu, non de la participation plus ou moins active aux mouvements temporels. Toutes ces choses ne sont pas négligeables, encore moins méprisables, mais d'un autre ordre. Elles pourront faciliter ou entraver l'accès du Royaume, tout se tient, mais les prendre pour le Royaume est une abominable confusion.

Or, l'apôtre, par sa vocation, se place au niveau essentiel, celui du Salut. A ce plan la ressemblance, telle que saint Paul la vit, porte en elle la dissemblance : « Est-ce la faveur des hommes ou celle de Dieu que je veux gagner ? Est-ce que je cherche à plaire à des hommes ? Si je voulais encore plaire à des hommes, je ne serais plus le serviteur du Christ » (Ga. 1, 10).

Pourquoi, en définitive ? Paul en donne la raison : « Sachez-le, en effet, mes frères, l'Évangile que j'ai annoncé n'est pas à mesure humaine... » (Ga. 1, 11).

Il faut que l'apôtre dise sans détours : « Je désire de toutes mes forces les plus vives qu'il y ait des chrétiens cinéastes géniaux, des chrétiens syndicalistes (pas forcément C.F.T.C., tout en ayant pour eux la plus grande affection), des chrétiens dans le temporel jusqu'au cou, des gens qui œuvrent à la « *consecratio mundi* ». Et je sais, parce que je l'ai étudié dans saint Thomas, la grandeur des « princes chrétiens » (aujourd'hui ce sont les militants) et comment, par de bonnes lois, ils font entrer dans le ciel des multitudes. Je sais qu'il n'y a pas un acte indifférent sur terre, et que chacun d'eux mène à Dieu ou détourne de lui. Et je me plais à penser, comme les physiciens me l'apprennent, que la terre entière se déplace dans l'autre sens au seul saut d'une puce ou d'une petite fille qui joue à la balle, et cela dans le monde, non plus de la physique, mais des hommes et de l'esprit, est encore plus vrai et plus mesurable. Tout cela j'y adhère totalement et je le rattache avec une joie perpétuelle à mon Créateur. Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. »

Oui, mais si nous cherchons la vocation propre à laquelle Dieu appelle son apôtre, il faut dire alors que dans l'Église et le monde, son rôle pour sortir les hommes de leur torpeur spirituelle, est de dessiner en caractères d'affiches, *Jésus, et Jésus en croix*, et rien d'autre à côté, pour que cela, et cela seul, attire l'œil. Saint Paul n'agit pas autrement (cf. Ga. 3, 1).

Nous ne méprisons rien, au contraire ! Parce que, témoins du seul Jésus-Christ, nous avons ce rôle limité et spécialisé, qui est l'âme de la même foi, nous attendons, espérons, souhaitons toutes les autres formes de vie chrétienne. Mais nous disons que la vocation apostolique à l'image de saint Paul est celle-là. Et nous avons la faiblesse de l'aimer plus que les autres, puisque c'est elle que Dieu a choisie pour nous.

Nous sommes tentés devant les difficultés de l'évangélisation qui dépassent toujours notre attente de penser que le message du Seigneur passerait mieux avec autre chose qui l'envelopperait. Involontairement nous inversons la phrase : « Cherchez le Royaume et sa sainteté et tout le reste vous sera donné par surcroît » (Mt. 6, 33) : nous pensons que le surcroît mènera au Royaume. Or, dans ce domaine propre qui est le nôtre, tous les surcroîts, si précieux entre les mains des autres hommes, deviennent pour l'apôtre un encombrement : ils cachent l'essentiel.

Là aussi il est bon de s'expliquer. Beaucoup de ces surplus ont souvent été adoptés moins pour leur valeur propre que comme des compensations pour essayer de couvrir des modes de vie apostoliquement douteux : un curé plus ou moins riche - par rapport à son entourage, tout est relatif

- sera amené psychologiquement à des œuvres sociales pour justifier son abondance personnelle; un bourgeois intellectuel ayant senti la justice de la cause des prolétaires abondera en propos ouvriéristes. Mais celui qui serait vraiment bien situé, intérieurement à sa place, ne penserait qu'à annoncer Dieu et non à se faire pardonner d'être comme il est. D'où l'importance d'un mode de vie qui situe l'apôtre sans engendrer des complexes nés d'une situation plus ou moins fautive: «Nous avons à cœur ce qui est bien, non seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes » (2 Co. 8, 21).

Il faut que n'ayant - dans la mesure de sa faiblesse - mis aucun obstacle à l'Évangile, parce qu'il essaie de le vivre de plus près, l'apôtre puisse se dire, s'affirmer sans rougir comme le ministre de ce seul Évangile. Qu'il passe alors pour cinglé, d'un autre âge, peu importe, si c'est au nom de l'Évangile et non pour des raisons de mœurs sociologiquement démodées.

Il est misérable de voir à quelles complications des hommes et des femmes, qui sincèrement se veulent missionnaires, se sont livrés pour justifier, excuser leur chasteté ou leur appartenance à Dieu seul: «Les gens ne peuvent pas comprendre», disaient-ils. Mais, justement, il s'agit de témoigner par sa chasteté, et l'incompréhension fera plus choc que toutes nos explications : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende », ces paroles du Seigneur, ne les négligeons pas.

Tel homme consacré à Dieu protestera au nom du mouvement ouvrier contre les heures supplémentaires, ou le travail du samedi après-midi, ou du dimanche matin. Fort bien, mais pour-quoi n'oserait-il pas dire à ses copains que le samedi après-midi, il en a besoin, lui, pour prier Dieu et lire sa Parole? Et cela parce qu'il se sait fils de Dieu et qu'il veut accomplir totalement son destin d'homme. Et si les copains lui disent: «Alors, t'as pas besoin de sous», quelle belle occasion d'expliquer qu'il a fait choix de la pauvreté volontaire.

Nous sommes en plein cœur du problème. Il est évident que si l'équipier en question est connu comme peu serviable, s'il est noté comme médiocre ouvrier (et peut-être parce que le travail qu'il fait dépasse ses capacités pratiques), rouspéteur, si, par ailleurs, il n'a pas cette cordialité, cette bienveillance que donne la charité, les témoignages qu'il portera s'ajouteront en négatif. Mais s'il vit l'Évangile dans les actes les plus simples de chaque instant, et si l'on sent chez lui un grand amour de tout ce qui est beau, vrai et noble, alors il pourra témoigner, et ce qui le distinguera des autres sera, même incompris, le sacrement par lequel Dieu passera un jour.

Nous sommes une génération de complexés! Ce n'est pas forcément mauvais, et à tout prendre, mieux vaut être trop sensibles que d'être comme tels de nos prédécesseurs (au moins nous le pensons) des curés omnipotents, genre rouleau compresseur. Mais que les défauts réels ou prétendus de nos pères ne nous paralysent pas en sens inverse. Envoyer en enfer tous les non-catholiques est faux théologiquement (tant pis pour les mauvais prédicateurs d'autrefois), mais envoyer en enfer les catholiques d'aujourd'hui et réserver le paradis aux non-croyants est tout aussi ridicule.

Soyons à l'affût pour « ne pas imposer d'autres charges que celles qui sont indispensables » (Ac. 15,28), mais les charges inconditionnelles de l'Évangile, mettons les hardiment, fièrement, en pleine lumière, elles sont notre couronne et notre gloire.

Cette attitude de « décomplexé » nous sera infiniment précieuse sur un autre point, en apparence seulement tout différent. Il s'agit de ceux qui se trouvent dans un monde où {a mentalité religieuse est absolument étrangère, classée dans le tiroir des manies personnelles et facultatives comme d'être amateur de photographie ou de jazz. Je pense à ces équipiers du pétrole, pris dans une vie si artificielle que l'unique monnaie des échanges humains et des conversations c'est les femmes (absentes), les autos et le travail. Placer dans de telles conditions son petit couplet sur Dieu et le Christ n'est pas interdit, mais semble un sujet si insolite qu'il ne laisse pas plus de traces qu'un verre d'eau répandu sur le sable.

On sait bien que dans ce cas, et durant de longues années, il ne reste qu'une chose : vivre en disciple du Christ, en respectant les chefs hiérarchiques, les copains et les manœuvres musulmans, autant les uns-que les autres, et traduire cela en actes concrets, réclamant aussi quand il le faut les droits imprescriptibles de la prière le dimanche, parce que Dieu Ta dit.

Mais la question qui se pose est celle-ci: un tel genre de vie est-il possible et durable, ou bien sera-t-on presque infailliblement submergé par l'ambiance à ras de terre? C'est là, me semble-t-il, où

la transcendance et l'immanence au milieu où l'on est doivent jouer à plein : il faudra qu'il y ait autant d'actes forts et visibles qui manifestent qu'on n'est pas du monde, que d'actes qui manifestent qu'on y est. Si notre immanence est toute reliée à la transcendance, il en résultera une manière de vivre où insertion et séparation constitueront aux yeux de tous le témoignage visible de notre vie: «pris d'entre les hommes, établi pour intervenir en faveur des hommes dans leurs relations avec Dieu » (Héb. 5, 1).

Il ne s'agit pas d'un dosage d'insertion et de séparation, mais d'une unification de ces deux composantes. Et la première condition pour réussir cette unité, c'est d'affirmer que c'est là notre effort. Et, pour ne rien omettre, la crucifixion sera le « mixer » qui fera passer de la juxtaposition à cette nouvelle forme d'être.

En définitive, *le missionnaire en milieu étranger au surnaturel ne peut éviter de se naturaliser que de deux manières* : ou par le mépris soigneusement entretenu qui le maintient hors de ce milieu, même s'il y vit, et qui se communiquera à ceux qu'il accrochera et rassemblera en un petit ghetto; ou par la création d'un mode de vie original et se posant comme tel : vibrant à toutes les grandeurs du milieu, l'aidant même à les détecter, mais tout aussi lucide devant ses misères naturelles, et donnant sciemment et visiblement sa vie pour le guérir de cette misère sans nom qu'est l'ignorance de Dieu.

Le fait de vivre en équipe doit traduire ce mode de vie. Pour les équipiers isolés par les conditions mêmes du milieu qu'ils doivent évangéliser, il faut qu'Os trouvent les gestes et les actes qui traduiront et signifieront leur présence et leur raison d'être. Et pas dans une tiède bouillie explicatrice qui, restant à mi-chemin, ne fait ni chaud ni froid. Leur immersion totale doit les rendre plus attentifs encore aux gestes intérieurs qui les relient au Dieu qui les envoie, et aux gestes prophétiques qui témoignent, aux yeux des hommes, du seul nécessaire.

Il est un texte chrétien vénérable: trouvé au xv^e siècle, à Constantinople, dans une poissonnerie, parmi un tas de papiers d'emballage, il date en réalité des années 190 à 200 de notre ère. Sous forme de lettre « à Diognète », il est le premier témoin de l'attitude des chrétiens dans le monde. Il mérite l'attention par son extraordinaire actualité: la citation est longue, mais il convient que chacun puisse l'avoir sous les yeux :

« Car les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements. Ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier. Ce n'est pas à l'imagination ou aux rêveries d'esprits agités que leur doctrine doit sa découverte ; ils ne se font pas, comme tant d'autres les champions d'une doctrine humaine. Ils se répartissent dans les cités grecques et barbares suivant le lot échu à chacun ; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et la manière de vivre, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur république spirituelle »

« Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens, et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés. Ils partagent tous la même table, mais non la même couche. »

« Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur vie sur la terre, mais sont citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois établies et leur manière de vivre l'emporte en perfection sur les lois. »

« Ils aiment tous les hommes et tous les persécutent. On les méconnaît, on les condamne, on les tue et par là ils gagnent la vie. Ils sont pauvres et enrichissent un grand nombre. Ils manquent de tout et ils surabondent en toutes choses. On les méprise et dans ce mépris ils trouvent leur gloire. On les calomnie et ils sont justifiés. On les insulte et ils bénissent. On les outrage et ils honorent. Ne faisant que le bien, ils sont châtiés comme des scélérats. Châtiés, ils sont dans la joie comme s'ils naissaient à la vie. Les juifs leur font la guerre comme à des étrangers ; ils sont persécutés par les Grecs et ceux qui les détestent ne sauraient dire la cause de leur haine.

« En un mot, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans tous les membres du corps comme les chrétiens dans les cités du monde. L'âme habite dans le corps et pourtant elle n'est pas du corps, comme les chrétiens habitent dans le monde mais ne sont pas du monde. Invisible, l'âme est retenue prisonnière dans un corps visible : ainsi les chrétiens, on voit bien qu'ils sont dans le monde, mais le culte qu'ils rendent à Dieu demeure invisible. La chair déteste l'âme et lui fait la guerre, sans en avoir reçu de tort, parce qu'elle l'empêche de jouir des plaisirs ; de même le monde déteste les chrétiens qui ne lui font aucun tort, parce qu'ils s'opposent à ses plaisirs. L'âme aime cette chair qui la déteste, et ses membres, comme les chrétiens aiment ceux qui les détestent. L'âme est enfermée dans le corps : c'est elle pourtant qui maintient le corps ; les chrétiens sont comme détenus dans la prison du monde : ce sont eux pourtant qui maintiennent le monde. Immortelle, l'âme habite une tente mortelle : ainsi les chrétiens campent dans le corruptible, en attendant l'incorruptibilité céleste. L'âme devient meilleure en se mortifiant par la faim et la soif : persécutés, les chrétiens de jour en jour se multiplient toujours plus. Si noble est le poste que Dieu leur a assigné, qu'il ne leur est pas permis de désert¹³. »

¹³ *Lettre à Diognète*, traduction MARROU, Coll. « Sources Chrétiennes », Éd. du Cerf, 1952.

LE CULTE DE LA VÉRITÉ

PARMI les attitudes qui s'imposent à nous comme des imitations du Christ et de ses premiers apôtres, eux-mêmes imitateurs du Seigneur, l'une des premières est de réaliser en nos vies le «en esprit et en vérité» de Jésus : « L'heure vient, et nous y sommes, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité » (Jn 4, 23).

Adorer Dieu « en esprit », c'est mettre en œuvre toutes les ressources d'un esprit d'homme en relation avec l'Esprit : c'est un mode de vie supra-humain, et pourtant offert à tous. La contemplation n'est pas une technique à laquelle seuls quelques spécialistes pourraient accéder : elle est le fruit normal d'un esprit qui regarde Dieu, et, saisi d'admiration, adore en silence. L'esprit de l'homme fait pour la vérité se réjouit de regarder Dieu et prend du temps pour cela.

Adorer Dieu « en vérité », c'est faire passer Dieu dans la vie concrète de nos actions : c'est faire coïncider l'image que les hommes - qui voient de l'extérieur - ont de nous avec celle que Dieu qui, lui, « scrute les cœurs », en a : « Dieu nous ayant jugés dignes de nous confier l'Évangile, nous parlons non pour plaire aux hommes, mais à Dieu qui voit le dedans de nos cœurs » (1 Th. 2,4).

Dieu étant la vérité même, notre première imitation de Dieu est ce culte de la vérité : « Nous sommes à découvert devant Dieu et devant nos consciences » (2 Co. 5,11). Être vrais dans la vie, le ministère, le comportement de chacun, comme dans la vie, le ministère, le comportement du groupe auquel nous appartenons éventuellement, être vrais en face de Dieu «qui voit dans le secret», être vrais en face de nos frères, cela se traduit difficilement en règles fixées à l'avance, mais doit être l'objet de la réflexion de chacun. Cela suppose d'avoir accepté personnellement au départ ce que nous sommes, ce que les circonstances ont fait de nous : hérédité, enfance, milieu, études antécédentes, etc. Cela signifie également se faire aider pour se connaître et tirer loyalement, par les améliorations constantes et progressives, le meilleur parti de ce que nous sommes.

Être vrais, c'est accepter, quand il le faut, de ne pas plaire aux hommes, « mais à Dieu qui éprouve nos cœurs » et fuir tout ce qui flatte les tendances erronées de ceux qui nous entourent : « Que votre langage soit : Oui, oui. Non, non » (Mt. 5, 37).

Le refus du mensonge n'est pas chose facile : le réseau des complexités sociales et administratives est devenu si dense qu'il vous étouffe, et l'on a terriblement envie de passer au travers des mailles pour recouvrer un minimum vital de liberté. Comment obtenir un ou quelques jours de congé en dehors des temps réglementaires ? Dire la vérité, expliquer les raisons, les plus légitimes soient-elles, c'est se vouer à em... (il n'y a pas d'autre mot) tous ses chefs qui, au surplus, sont ensermés dans le même filet. Mais se faire mettre huit jours à l'assurance sous prétexte de maladie est au contraire si facile à obtenir ! Et tout devient alors parfaitement réglementaire et légitime. Au travail, si des temps forfaitaires sont alloués, comment rectifier les erreurs du chronométrateur ? Demander une vérification ? On sait à quoi cela aboutira, et se faire prendre en grippe mène vite au chômage. Mais truquer, se rattraper sur un travail difficilement vérifiable, quel est l'ouvrier, et même le contre-maître, qui ne préfère cette solution ? Et le copain qui s'est foulé le pied le dimanche dans son jardin et qui demande que l'on soit le témoin de l'entorse qu'il dit s'être faite au travail le lundi matin ? Dans le premier cas, il ne touchera qu'une maigre indemnité, dans le second il aura un demi salaire plus substantiel.

Élever la vérité au niveau d'un absolu ne se conçoit pratiquement que si la vérité et Dieu coïncident. Dire : « Un petit mensonge qui ne fait de tort à personne » c'est oublier qu'il fait tort à Dieu et à travers Lui à la grandeur de l'homme fait pour la vérité. Et que l'on est tombé bas d'en arriver à parler de « pieux mensonge » ! Sur ce point l'attitude humble, mais ferme, de l'apôtre refusant toute compromission, quelles que soient les raisons de camaraderie, de service évoquées, doit être si manifeste que nul ne puisse jamais la mettre en doute. Quelles que soient les situations difficiles ou apparemment inextricables que cette volonté de vérité risque de faire naître, nous devons en faire notre arme de lumière : elle est le témoignage souvent le plus visible de notre foi en plein monde.

Il est inutile de multiplier les exemples, mais il faut plutôt demander à la Parole de Dieu de nous révéler la grandeur de cette attitude de recherche absolue de la vérité : « Je ne suis né et je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité », dit Jésus à Pilate (Jn 18, 37).

Voués à Dieu pour le culte « en esprit et en vérité » (Jn 4, 23-24), c'est dans tous nos comportements que ce culte doit transparaître : « Et pour eux je me consacre moi-même afin qu'ils soient eux aussi consacrés en vérité » (Jn 17, 19). Saint Jean est l'apôtre de cette révélation de Dieu : Dieu est le Véritable (1 Jn 5, 20). Jésus apparaît plein de grâce et de vérité (Jn 1, 14, 17), et l'envoyé de Jésus est « l'Esprit de vérité », Autour de cette vérité se noue l'opposition à l'esprit de ce monde qui ne peut recevoir l'esprit de vérité parce que son Maître est « menteur et maître du mensonge » (Jn 8,44).

Lumière et ténèbre, il n'y a que deux voies et pas d'issue entre l'une et l'autre : choisir l'une c'est rejeter l'autre. Les 150 Psaumes n'avaient pas d'autres protagonistes : les serviteurs du Prince des ténèbres, d'une part, et, de l'autre, ceux qui cherchent l'admirable Lumière, exècrent le mensonge et aiment la *torah*. Dieu dans la plénitude de sa parole. Le Nouveau Testament confirme ces deux « empires » et leurs sujets respectifs « les fils de lumière » et « les fils de ténèbres » : c'est le drame que décrit l'évangile de saint Jean, l'affrontement de la Lumière Véritable du monde et des Ténèbres qui n'ont pu l'atteindre. Saint Paul le reprend : « Tous vous êtes des enfants de la lumière, des enfants du jour. Nous ne sommes pas de la nuit, des ténèbres » (1 Th. 5, 5).

« La vérité vous fera libres » (Jn 8,32), cette parole s'applique en plénitude à celui qui s'est nommé « la Voie, la Vérité, la Vie ». C'est le Christ qui rend libre, mais partout où est une vérité et un homme qui cherche à faire coïncider sa vie avec la vérité, c'est un jalon pour la venue de la Grâce, c'est le Christ aussi qui est présent. Dieu de vérité, Dieu de fidélité sont deux expressions équivalentes pour l'hébreu qui les oppose aux « idoles du néant »: vérité et fidélité sont équivalentes chez le chrétien.

Dans un livre admirable, *Pleure, mon pays bien-aimé*, Alan Paton a exprimé de façon inoubliable cette délivrance par la vérité : l'avocat Jarvis, un blanc qui a consacré toute sa vie au service de l'Afrique du Sud vient d'être assassiné et l'on trouve dans son bureau son testament :

« Je ne me demanderai plus si telle ou telle chose est commode, mais seulement si elle est juste. J'agirai ainsi, non parce que je suis noble et désintéressé, mais parce que la vie nous dépasse et parce que j'ai besoin, pour le reste de mon voyage, d'une étoile qui ne me trahira pas, d'un compas qui ne mentira pas. J'agirai ainsi, non parce que je suis négrophile et ennemi de ma race, mais parce que je ne trouve pas en moi la possibilité d'agir autrement. Si je pèse ceci contre cela, je suis perdu; si je me demande si les hommes, blancs ou noirs, Anglais ou Africains, gentils ou juifs, m'approuveront, je suis perdu. J'essaierai donc de faire ce qui est juste et de dire ce qui est vrai. »

« J'agis ainsi, non parce que je suis courageux et sincère, mais parce que c'est la seule façon de mettre fin au conflit profond de mon âme. J'agis ainsi parce que je ne suis pas capable de continuer à aspirer au plus haut idéal avec une part de moi-même, tandis que l'autre trahit cet idéal. Je ne veux pas vivre de la sorte, je préférerais mourir. Je comprends à présent ceux qui sont morts pour leurs convictions et ne trouvent point leur mort si surprenante, si noble ou si brave. Ils ont préféré la mort à une certaine façon de vivre, voilà tout. »

Jarvis, en pleine bataille raciale, a compris les paroles du Seigneur: «La vérité vous fera libres» : libres de quoi ? Libres de nos complexes, du «qu'en-dira-t-on» à droite ou à gauche, - libres à l'égard du résultat, réussite ou échec, - libres de tout ce qui viendrait infléchir notre conscience.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus écrivait : « Je n'ai jamais fait comme Pilate qui refusa d'entendre la vérité. J'ai toujours dit au bon Dieu : Oh mon Dieu, je veux bien vous entendre, je vous en supplie, répondez-moi quand je vous dis humblement : Qu'est-ce que la vérité ? Faites que je vois les choses telles qu'elles sont, que rien ne m'éblouisse¹⁴. »

La consécration à la vérité dans nos actes de vie personnelle et nos comportements collectifs nous rend transparents à Dieu et à sa Parole, et nous habilite à «rendre témoignage à la Vérité».

Notre parole est un mystère du côté de celui qui l'accueille, mais aussi du côté de celui qui

¹⁴ *Lettres*, p. 135.

la prononce. Toujours aux Thessaloniens, saint Paul après en avoir référé à Dieu qui « scrute le cœur » ajoute : « Voilà pourquoi nous ne cessons, pour notre part, de remercier Dieu de ce qu'ayant reçu la divine parole prêchée par nous, vous l'avez accueillie, non comme une parole humaine, mais ainsi qu'elle l'est vraiment, comme la parole de Dieu qui déploie sa puissance en vous, les croyants » (i Th. 2,13).

Nous ne délivrons pas la vérité comme on transmet une doctrine: elle est de Dieu, nous ne sommes littéralement que le porte-parole d'un message dont nous sommes le premier auditeur. Mais parce que la Parole de Dieu est vivante, elle meurt lorsque le porte-parole ne vit plus lui-même de la vérité en tous ses actes. Nous ne sommes pas des machines parlantes ; le poids et la portée de notre parole sont en dépendance directe de la qualité de la vie d'où elle jaillit. Va-t-elle nous durcir et nous fermer, cette recherche de la vérité, et nous donner ces airs de gens qui n'écoutent plus rien parce qu'ils « ont » la vérité ? Nous le savons bien : elle est trop grande, trop haute, et finalement, dans l'apparente complexité des choses, trop simple pour être saisie, encore moins possédée, d'un seul coup par nos intelligences limitées.

Mais autre chose est de dire qu'il n'y a pas de vérité et que le vrai d'aujourd'hui sera faux demain, autre chose de poursuivre cette vérité, comme n'étant jamais une réalité statique et terminée : on s'en approche, c'est une conquête difficile..on avance à tâtons, mais rien ne saurait, dans l'action, lui être préféré.

« Celui qui aspire à être avec le Christ et pour le Christ, témoin devant le monde de la vérité qui rend libre et qui rachète, devra être élevé dans le culte de la vérité, aussi bien dans les mots que dans les actes, et par conséquent dans la sincérité, la loyauté, la fidélité, la cohérence ¹⁵ »

Qui oserait prétendre y être arrivé ?

¹⁵ 1 PAUL VI, *Summi Dei Verbum*», 4 novembre 1963.

SENS ET RESPECT DE LA PERSONNE

QU'ON le veuille ou non, le sens de la personne humaine est une spécialité chrétienne. Devant une telle affirmation, un marxiste bondit : « L'homme, ce capital le plus précieux », ce beau titre d'une brochure de Staline lui vient immédiatement à l'esprit et elle réduit à néant, semble-t-il, notre affirmation. Ont-ils tort ces marxistes, dont le dévouement aux autres est si profond souvent, de s'indigner en nous voyant tenter de monopoliser la défense et la dignité de la personne ?

Et pourtant, quelles que soient d'une part les omissions (vraies et supposées) des chrétiens, quelles que soient d'autre part les justes et glorieuses luttes des militants marxistes, il faut bien prendre conscience que seul le christianisme donne à la personne humaine sa dimension totale, car s'achever dans la vision d'éternité, pour chaque homme, n'est pas rien ! Que la goutte d'eau tombée sur les collines s'évapore dans les éboulis et y disparaisse, ou qu'elle s'achève dans la mer et s'y multiplie à la dimension de l'Océan, n'est pas une question vaine pour elle si la goutte d'eau est maîtresse de son choix.

Et si pour nous la vie terrestre est le lieu où l'éternité se tisse, combien toute l'existence de l'homme, de sa conception à la tombe, doit-elle en être marquée ! Ce n'est pas le lieu ici d'insister sur ce point, ni de constituer un florilège des textes si beaux de Pie XII à Paul VI, en passant par Jean XXIII. Mais il est bon de savoir l'un ou l'autre par cœur, tel celui de Pie XII : « Voulez-vous que l'étoile de la paix se lève et s'arrête sur la société ? De tout votre pouvoir, travaillez à rendre à la personne humaine la dignité que Dieu lui a donnée à l'origine. La raison d'être de la Société, son but essentiel, c'est de conserver, de cultiver, de perfectionner la personne humaine¹⁶... »

Quels textes pourront rivaliser avec ceux-là ? Mais vivre cette doctrine dans les contacts journaliers et la vie quotidienne, est infiniment plus rude et, à certaines heures, très déroutant. Sans trop exagérer, on peut dire que la séduction de cette vérité diminue avec la proximité réelle des personnes fréquentées, dès que nous cessons de les choisir.

« Mon âme est accablée par le poids des souffrances humaines » écrivait Raditchev, le fondateur, au XVIII^e siècle, de l'Intelligentzia russe, et cette phrase indique un grand cœur. Mais l'un de ses disciples, Petrachevski, nous a transmis avec une candide innocence cette autre pensée : « Ne trouvant, pour moi, rien qui soit digne d'attachement, ni parmi les hommes, ni parmi les femmes, je me consacre au service de l'humanité¹⁷... » Bel exemple de l'amour du « lointain » et non du « prochain » !

Mais auquel d'entre nous cette bonté universellement tendre et facile pour tous les hommes n'a-t-elle pas servi d'alibi pour repousser celui qui, concrètement, vient déranger notre vie ? Quand les gitans d'à côté jouent de la mandoline jusqu'au petit jour ; que le voisin ivrogne vient se faire consoler et ne veut plus s'en aller, quand les émigrants qui partagent notre cabine de bateau bouchent les lavabos avec leurs mégots, ou que le musulman accueilli se sert subrepticement de notre rasoir ou de notre brosse à dents, alors le racisme ne se présente plus comme une monstruosité et l'amour des personnes cesse d'être séducteur.

Il doit bien y avoir quelque chose de difficile dans l'amour vrai et continu des autres, pour que Jésus en fasse une loi spéciale pour ses disciples : « Que si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? car même les pécheurs aiment ceux qui les aiment. Et si vous faites du bien à ceux qui vous en font, quel gré vous en saura-t-on ? Même les pécheurs en font autant... » (Lc 6, 32-33).

Le premier témoignage de la Mission est donc la mise en œuvre et la traduction dans les faits de ce qu'est l'homme dans la pensée de Dieu : une créature à l'image du Créateur, animée du souffle même de Dieu, un « unique » échappant à l'anonymat des catégories où l'on tendrait à l'enfermer.

Car Dieu n'est pas un parfait magasinier rassemblant dans des casiers des objets similaires et tenant des états de stocks : il n'y a pas pour Dieu des Blancs, des Noirs, des Asiatiques et des Occi-

¹⁶ Noël 1942.

¹⁷ Cité par BERDIAEFF, *Sources et sens du communisme russe* pp. 30 et 44.

dentaux, des bons et des mauvais, des pratiquants et des incroyants, des pas chrétiens et des chrétiens. Pour *tous*, son Fils est mort, et nous, nous devons faire pressentir à «tous», et à chacun d'eux, cette dimension nouvelle : à savoir que Dieu dépasse nos dimensions et nos classements, qu'il est Père infiniment, et que chacun, à l'image de Dieu, est appelé à être fils.

Mais cette vérité trop haute ne peut être assimilée d'un seul coup. Le dire tout de go à l'homme de la rue ne sert à rien : il y faut une préparations et qui n'est autre précisément que notre propre manière de regarder celui que nous approchons. Il faut qu'il sente à quel point nous le considérons comme un être « tiré à un exemplaire unique et jamais reproduit depuis que le monde est monde ¹⁸ ». C'est là « ce caractère singulier, irremplaçable de la plus humble créature humaine » qui aide Mauriac à comprendre « que chacun puisse être le héros de ce drame du Salut dont l'éternité est l'enjeu ».

Mais ce que découvre Mauriac, il faut que celui qui nous parle puisse le lire dans nos yeux - sans feinte ni routine -, qu'il voie en nous ce regard émerveillé que nous avons devant lui. Mais le regard doit devenir acte et le sens de «l'unique» se traduire par un soutien fraternel: Saint-Exupéry voit Mozart enfant émerger du tas de pauvre chair humaine entassé dans un compartiment d'émigrants. Il y a des jardiniers pour cultiver les roses, « où est donc le jardinier de Mozart enfant? ».

Une personne, même la plus évoluée, n'est jamais achevée. Rendre quelqu'un davantage une personne, c'est l'aider à s'élargir dans trois dimensions : prendre par lui-même, de plus en plus, des décisions qui l'engagent ; avoir avec les autres des rapports vrais, c'est-à-dire tout à la fois être humble et bien tenir sa place ; s'ouvrir à des réalités absolues et transcendantes¹⁹.

Je pense à l'un des quartiers les plus pauvres de Sao Paulo au Brésil, à Villa Maria où un Centre Social existe. Comment pour Noël ne pas donner des colis de vêtements et de nourriture quand les gosses sont nus et sous-alimentés et quand le chômage est endémique? Mais comment ne pas faire tomber ces meres de famille au rang de quémandeurs perpétuels, et de surcroît toujours insatisfaits? L'intuition d'une femme y a pourvu : à Noël le Centre est transformé en magasin self-service, chaque maman recevant un bon d'achat. A chacune de choisir ce qu'elle veut: des vêtements neufs ou des souliers usagés, des friandises ou des utilités. Pour une fois, la plus pauvre peut choisir.

Cela est tout aussi vrai dans les engagements les plus élevés : un militant a su l'exprimer avec la force qui émane d'une réalité vécue : « Substitution des rapports de fraternité, de respect et d'amour, aux rapports de force, à l'utilisation, pour ne pas dire à l'exploitation des gens. »

Notre but d'engagés politiques chrétiens est que *tous les hommes prennent des responsabilités*, qu'ils fassent des choix conscients - ce qui leur restitue leur liberté et leur dignité. Être un objet ballotté au gré des événements et des conditions de vie, c'est une idée insupportable à une conscience chrétienne.

« Recherche d'une promotion pour tous nos frères : notre conception des hommes ne peut s'accommoder de les voir passifs, réduits à une vie qui leur est imposée et qu'ils n'ont pas la possibilité d'accepter²⁰. » « Élever quelqu'un, écrivait Simone Weill, enfant ou adulte, c'est d'abord l'élever à ses propres yeux. »

Mais si nous voulons que les personnes réelles qui nous entourent trouvent leur pleine dimension de vie, il ne suffit pas de les regarder avec ce profond respect : *il faut qu'elles accèdent à leur dimension sociale*. Cette dimension est pour moi inséparable d'une parabole vécue. Déchargeant des cageots de fruits sur les quais de Marseille, j'admirais l'art des emballages : une couche de frisure de papier, une couche de fruits, une autre couche de papier protecteur, une autre rangée de fruits... et je me disais : « Ces fruits voyagent en communauté, assez nombreux pour se tenir compagnie, se garder au chaud les uns les autres, assez isolés cependant pour ne pas s'abîmer mutuellement. Mais l'homme, l'homme de nos grandes villes, lui, fait le voyage de la vie, non pas comme ces fruits, en cageots, mais en vrac. Il est comme voyage le charbon ou le minerai de ces cargos où

¹⁸ MAURIAC, *Ce que je crois*, pp. 34-35

¹⁹ Roger LACROIX, in *Masses Ouvrières*

²⁰ *Masses Ouvrières*, avril 1959.

dix mille tonnes sont empilées, pressées, écrasées l'une par l'autre dans la même cale. »

Aimer la personne, c'est donc lui permettre de se retrouver dans des communautés à sa portée. Il y a là, et à tous les échelons de la société actuelle, une donnée constante à rétablir : la revendication, l'augmentation des salaires, la prolongation des congés n'y peuvent suppléer. Mais donner à l'atelier une structure où chacun peut grandir au sein d'une équipe, donner au quartier les arbres et le terrain libre où se nouera une communauté autour des parties de pétanque, cela fait partie intégrante de cet épanouissement de la personne, jusqu'à une participation plus haute à un syndicalisme actif, un engagement politique ou civique.

Passer à l'action dans ce domaine est difficile, car le sens vrai des personnes amène à se situer au cœur de tensions multiples : il faut en même temps faire confiance aux possibilités personnelles et collectives des moins doués qui nous entourent, et ne pas les flatter par une démagogie larvée; en même temps aussi, aimer les pauvres et les petits d'un amour de prédilection, et garder une ouverture de cœur et d'âme totale aux cadres et aux dirigeants. C'est là une qualité qui s'acquiert lentement, mais à laquelle il faut toujours tendre et sans nous laisser enclorre dans le nationalisme étroit d'une catégorie sociale. Ce respect de la personne oblige à assumer une autre difficile tension : être enraciné au milieu même des hommes dont on partage le destin - sinon l'amour devient utopique, - mais porter aussi une sérieuse attention aux problèmes économiques et sociaux plus vastes, - sinon l'amour sera platonique.

Cette dimension sociale sans laquelle la personne ne peut se réaliser doit se retrouver également au plan religieux. Rien n'est aussi important que de transformer la paroisse en une *communauté* réelle. Mais une communauté vraie de fils de Dieu, conscients de leur nature et de leurs liens, n'est pas un autobus où chacun monte, paye sa place, sonne et descend sans trop prendre garde aux autres voyageurs, et dont le curé et le vicaire seraient plus ou moins le chauffeur et le receveur. La personne humaine s'achève dans l'Église locale, rassemblement des fils de Dieu. Cela est sûr et demande notre effort permanent : regrouper dans une communauté, unie par le lien de la grâce divine et de la fraternité qui en résulte, ceux que notre vie et notre parole ont atteints, est un des premiers et permanents soucis des missionnaires.

Mais cet élargissement de la personne trouvant sa dimension dans la communauté, le voilà menacé dans ces communautés mêmes, car, et c'est évident, le syndicat, les partis politiques, le comité de quartier, le centre culturel, mais aussi le mouvement d'Action catholique, la paroisse, la communauté chrétienne, ne peuvent prospérer dans le désordre. Elles requièrent organisation de leurs membres et discipline de leurs fidèles. Et dans un monde urbain, elles ne sont plus à l'échelon artisanal, le fichier y remplace le livre des âmes et la carte perforée l'emporte sur le contact naturel. Dès lors ces communautés faites pour l'homme ne seront-elles pas un carcan supplémentaire enlevant à la personne le peu de spontanéité qui lui restait?

La difficulté est grande; elle grandit encore au plan religieux, du fait que celui qui vient nous trouver est souvent très déformé par des idées toutes faites sur l'Église, et surtout très peu habitué à exprimer les réalités de l'âme. Un François Mauriac sait dire admirablement ce qu'il croit ou ce dont il doute, mais un illettré peut éprouver les mêmes réalités sans être capable de les exprimer. Imaginons ce Mauriac, ne sachant traduire son aspiration profonde, et devenant un catéchumène, poussé par ce qui est le plus profond en lui, un besoin obscur d'être pardonné, un désir de tendresse de la part d'un Dieu inconnu, mais avec lequel on serait seul à seul ; et cet homme, cherchant tout cela, rencontrerait un curé tout plein d'idées sur la communauté chrétienne, la liturgie, le Concile, le social... Que donnerait leur dialogue? Que proposerait-on à ce chercheur de Dieu? Des réunions parfois boiteuses et mangeant ses quelques instants libres, des organisations, des actions, parfois dérisoires aussi, des liturgies où il apprendrait à se lever, à s'asseoir, à s'agenouiller au signal, des engagements..., mais quel risque de passer à côté du merveilleux et divin mystère de cet être unique, des richesses que ce Mauriac illettré ne saurait exprimer comme le vrai et qui resteraient enkystées en lui!

Notre catéchumène, saurons-nous le respecter assez pour ne pas l'encadrer dans notre idée au lieu de le cultiver selon ce que Dieu a fait de lui? Écouter, aimer, se convaincre du caractère unique de chaque être, lui donner du temps, - le respect de la personne humaine, c'est cela.

Nous en arrivons à un point essentiel et éminemment pratique : le sens de la personne est lié au temps, et c'est là une difficulté majeure pour des apôtres peu nombreux et surmenés. Mais la parole de Jésus doit les hanter : fais deux mille pas avec celui qui veut en faire mille avec toi, ne te détourne pas de celui qui veut t'emprunter. L'apostolat n'aura jamais rien de commun avec la fiche perforée et le cerveau électronique. Si l'on veut trouver un correspondant moderne de l'apostolat auprès des personnes, il faudra le chercher plutôt, (ce n'est qu'une comparaison portant sur les rythmes) chez le psychologue qui écoute longuement chacun et l'aide à se découvrir soi-même.

Comment accéder à ce sens de la personne? L'oraison en est la compagne inséparable. Dans la mesure où l'on se sait aimé de Dieu, où l'on s'est redit mille et mille fois : « Il m'a aimé, il s'est livré pour moi », s'extasiant de ce fait ; dans cette mesure on saura faire oraison également sur la présence de Dieu en ceux qui, dans la réalité, nous entourent ; nous nous arrêterons pour les contempler inexprimablement enrichis du Christ mort et ressuscité pour eux, nous ne les pèserons plus à leur poids purement humain, mais à leur valeur divine et notre sens de la personne prendra toute sa force. Seul Dieu qui donne la charité peut nous y faire accéder.

Ne croyons pas que le temps qui nous manque soit un obstacle insurmontable. Cet obstacle porte avec lui sa solution : en prenant son temps pour cette oraison préalable, nous ferons découvrir, par notre manière de l'accueillir, le sens de la personne à celui qui vient à nous. Cette attitude est communicative : d'autres apôtres porteront la même attitude autour d'eux.

Un seul homme peut-il tenir ces multiples « deux bouts » de la chaîne ? Il semble bien que non, mais l'équipe est là encore et l'Église toute entière. Aussi le témoignage du missionnaire consiste-t-il dans un effort ardent pour se situer au milieu des hommes comme *un homme de Dieu, témoin de son existence et de son amour singulier pour chaque être*. Un homme de Dieu qui vit dans la logique de la foi en Jésus qui s'est livré pour nous, non pour juger, mais pour sauver et nous rassembler dans l'unité.

Les organisations chrétiennes sont nécessaires, car l'Église est une communauté et une société, mais ne faisons jamais mentir la parole du Seigneur aux hommes déjà « surchargés » et qui ploient sous le fardeau : « Mon joug est léger. » Que la première déclaration du premier de tous les conciles nous soit toujours présente : « L'Esprit Saint et nous-mêmes, avons décidé de ne pas vous imposer d'autres charges que celles qui sont indispensables » (Ac 15; 28).

LA CONSTANCE

LES traits distinctifs de l'apôtre? — une parfaite constance... » (2 Co. 12,12). « En tout nous nous af-firmons comme des ministres de Dieu : par une parfaite constance... » (2 Co. 6, 4).

Une caractéristique placée dans un tel relief ne saurait être négligée : elle est un des leitmotivs de la pensée apostolique de saint Paul. Mais elle est aussi le fruit de l'expérience, car vingt ans d'éveil missionnaire en France n'aboutissent pas à une autre constatation : l'épreuve principale de la mission n'est pas l'épreuve elle-même, mais la continuité dans l'épreuve, la patience, l'endurance pour ne pas lâcher.

Jésus avait terminé la parabole du semeur par le même mot clé, celui qui, prononcé le dernier, se grave dans l'esprit des auditeurs : « ceux qui, ayant entendu la Parole avec un cœur noble et généreux, la gardent et produisent du fruit par leur constance » (Lc 8, 15), et saint Luc rapporte une autre phrase du Seigneur : livrés par leurs proches, haïs de tous, mis à mort même, « vous sauverez vos vies par votre constance » (Lc 21,19). Ainsi dès le départ, dans la première de toutes les paraboles, le disciple est prévenu ; et cela lui est redit dans la description de ses épreuves. Il n'est pas étonnant que saint Paul, l'apôtre par excellence vive et transcrive sans répit cette réalité.

Cette constance, si haute et si essentielle, Paul en fait une vertu presque théologique puisque chaque fois qu'il la mentionne il l'associe étroitement tantôt à la foi, tantôt à la charité: aux Thessaloniens il dit qu'il est « fier » de leur « constance et de leur foi dans toutes les persécutions et tribulations » (2 Th. 1,4), et à Timothée il recommande solennellement de le suivre, lui, Paul, dans son enseignement et sa conduite, « dans ma foi, ma patience, ma charité, ma constance dans les persécutions et souffrances... » (2 Tm. 3,10). Ne l'avait-il pas déjà adjuré solennellement, ce Timothée, « son vrai fils dans la foi », dans sa précédente lettre : « Pour toi, homme de Dieu... poursuis la justice, la piété, la foi, la charité, la constance, la douceur » (1 Tm. 6, 11)?

Ainsi cette qualité apostolique bénéficie d'un apparemment quasi théologal, qui tient à sa nature même, car elle est, aux yeux de saint Paul, une force participant au dynamisme même de Dieu : « Animés d'une puissante énergie par la vigueur de sa gloire, vous acquerrez une parfaite constance et endurance » (Col. 1, 11). Tout est dit dans cette phrase : la gloire de Dieu, ce sont ses œuvres, et l'une des plus vigoureuses consiste à faire passer en nous sa force puissante. Mais cette acquisition ne va pas sans notre propre participation : cela s'acquiert et c'est un combat. On pense aux grandes paroles dites, par Yahvé même, à Josué, quand celui-ci est invité à entrer dans la Terre Promise : « Sois fort et tiens bon, car c'est toi qui vas mettre ce peuple en possession du pays que j'ai juré à ses pères de lui donner ; seulement sois fort et tiens bon » (Jos.1, 6).

Dieu seul donne la victoire, mais nous, il nous faut tenir dans le combat. Et tenir jusqu'au bout... Aussi la constance est-elle pour Paul l'une des qualités des vieillards: « Que les vieillards soient sobres, dignes, pondérés, robustes dans la foi, la charité, la constance » (Tt. 2, 2). Les grands commentateurs font remarquer finement que si les trois premières qualités sont naturelles aux personnes âgées, la foi, la charité, la constance leur sont plus difficiles : les déceptions entament la vivacité de la foi, la tristesse défavorise les contacts avec les autres, les misères de l'âge rendent la patience difficile. Que Tite sache éduquer les vieillards chrétiens pour qu'ils aillent parfaitement au bout de leur course.

La tentation de l'apôtre (et bien avant d'entrer dans l'âge des vieillards), c'est de rompre le combat: il est usé par trop d'épreuves inattendues. Il s'attendait à un combat « comme un bon soldat du Christ », mais il l'imaginait face à face avec l'incroyance, chacun s'expliquant. Mais on ne veut pas l'écouter, « on t'entendra une autre fois » et en même temps « on détourne l'oreille de ta vérité pour se tourner vers les fables » (2 Tm. 4, 4). Tantôt la disproportion entre le peu d'attention qu'on lui prête et la grandeur du message qu'il porte le déroutent, tantôt ayant été écouté avec joie, il s'aperçoit que la parole de vie est transformée en pratiques routinières. Enfin, hélas! « on se dispute, on se mord, on se déchire » entre chrétiens et entre apôtres (Ga. 5, 15).

Que de temps passé en complications inutiles, en coups de freins, en querelles judaïsantes, sans parler des faux frères, et qui sont de bonne foi dans leurs propres perspectives! Lancé dans des

situations nouvelles, l'apôtre est enserré dans des règles périmées, et ne sait comment mettre le vin nouveau dans les outres neuves. Il faut même le dire : sa plus dangereuse tentation ne lui vient pas tant de ceux auxquels il s'adresse, de leur indifférence ou de leurs mœurs, mais de ceux qui l'envoient parfois, si prudents et embarrassés (et au fond il pense qu'ils ont peut-être raison...).

L'apôtre est alors tenté de lâcher: pourquoi toujours combattre? Il peut rendre les armes et le faire de façon non spectaculaire et sans les apparences d'une trahison. Il pourra même rester en place dans son apostolat, mais, en émoussant la pointe, et en se protégeant lui-même par un *no man's land* de sécurité qu'il créera autour de lui, par un blindage d'insonorisation et d'embourgeoisement.

A cette heure du choix et de la nuit obscure apostolique, le missionnaire est dépouillé et mis à nu : les carences qui l'entourent lui font sentir plus lucidement son propre néant, sa propre misère: «Assiégé par le péché» comment «courir avec constance l'épreuve qui lui est proposée» (Héb.12, 1)? Il n'existe au monde qu'un seul remède, éternellement le même depuis qu'au désert le serpent d'airain élevé sur un bois guérissait ceux qui le regardaient : le regard sur le Christ élevé en croix, et c'est aussi la réponse de Paul : « Fixer les yeux sur le Christ, ce Jésus qui, au lieu de la joie qui lui était proposée, endura une croix... » (Héb. 12, 2).

En définitive, seule la volonté de l'apôtre d'être jusqu'au bout « près de la croix de Jésus » et « près de sa mère » qui s'y tient, seule cette volonté folle « d'achever dans son propre corps ce qui manque à la passion du Christ pour son Corps qui est l'Église (Col. 1, 24) peut donner l'endurance persévérante : «Afin de ne pas défaillir par lassitude de vos âmes, songez à celui qui a enduré une telle contradiction » (Héb. 12, 3). Ainsi la constance achève le portrait de l'apôtre et son imitation du Christ : « *Que le Seigneur dirige vos mœurs vers L'Amour de Dieu et la constance du Christ* » (2 Th. 3,5)

L'endurance de l'apôtre est désormais l'endurance du Christ qui se poursuit en lui. A ce niveau, ce combat, le plus intérieur de l'apôtre, prend sa dimension qui dépasse nos tailles humaines : l'apôtre alors peut aller de l'avant, ne pas s'endormir, souffrir des cheveux coupés en quatre, tandis que les foules attendent dans la nuit extérieure l'unique nécessaire que l'on possède et qui seul peut les éclairer. Mais en même temps que dans cette communion d'impatience avec tous les impatientes, il vit dans une obéissance totale, absolue, intérieure, et y adhère sans condition, dans la paix de l'âme, parce que c'est ainsi et pas autrement que le Christ a sauvé le monde: «entre quelques centimètres de crèche et deux mètres de croix», disait un ami brésilien. Le disciple n'est pas plus grand que le Maître. Et il faut savoir se taire pour laisser Dieu agir.

Nous serions des imbéciles si nous prononcions les paroles du Seigneur comme venant de Dieu et si, les oubliant aussitôt, nous nous laissions noyer par les difficultés quotidiennes (en nous et hors de nous), les alignant les unes après les autres comme si elles étaient le dernier mot.

« Dans le monde vous aurez à souffrir. Mais gardez courage ! J'ai vaincu le monde », dit le Seigneur (Jn 16, 33). Tout apôtre est choisi pour être le témoin de la victoire du Seigneur et cette victoire est sûre, car elle est de Dieu : une attitude de complexé et de vaincu serait la contradiction même de la Parole toute-puissante. Ce qui lui est demandé, en premier lieu, et sur quoi tout le reste doit s'enraciner, c'est la constance de sa foi en cette victoire définitive. Bien plus, il n'attend pas de la foi qu'elle lui donne, *un jour*, la victoire : elle *est* déjà la victoire.

LA CHARNIÈRE UNIFIANTE ENTRE LA CONTEMPLATION ET L'ACTION : L'INSTANT PRÉSENT

« Pris d'entre les hommes, établi pour intervenir en faveur des hommes dans leurs relations avec Dieu » (Héb. 5, 1), l'apôtre se trouve situé entre la contemplation de Dieu et les mille vicissitudes où sa vie parmi les hommes le place. Il croit d'une même foi théologique à la primauté du spirituel et que le levain doit se mêler à la pâte. Il sait que Dieu est Dieu et qu'il est le seul absolu, et il entre hardiment « sans regarder en arrière » dans le champ à labourer. Il sait qu'à « chaque jour suffit sa peine ». Il a appris par cœur l'étonnante phrase de Pie XII qui refuse tout dualisme entre l'apostolat et l'esprit intérieur d'une vie toute consacrée à Dieu : « Votre apostolat mettra en lumière l'esprit intérieur qui est son âme et, tout autant, nourrira sans cesse et renouvel-lera cet esprit ²¹ »

Mais ces certitudes de foi tirées de l'Écriture, corroborées par la sagesse des saints, authentifiées par l'Église, il faut trouver la manière quotidienne de les vivre, et cela n'est ni facile ni automatique, même si au fond c'est très simple. Où est donc la charnière qui unifiera harmonieusement nos deux lignes de vie, *homme de Dieu* plus lié à Dieu que l'époux le plus aimant n'est lié à celle qu'il aime, *homme des hommes* plus attentif aux hommes que la mère la plus maternelle?

Cette charnière c'est l'instant présent, le moment où Dieu et mon action se rejoignent et se nouent, cette minute fugitive et toujours actuelle qui m'est donnée pour qu'en elle ma vie prenne son poids et sa consistance d'éternité. Pascal, qui fut un beau modèle de présence à Dieu et aux hommes de son temps, l'avait senti : dans son langage incomparable il décrit cette mobilité de l'homme toujours préoccupé de l'avenir ou du passé :

« Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours, ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudents que nous errons dans les temps qui ne sont pas les nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient ; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont plus rien et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent, d'ordinaire, nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous af-flige; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper... »

« Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé et à l'avenir. »

« Nous ne pensons presque point au présent ; et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin. »

« Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre; et, nous disposant à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. »

Ces paroles du grand Pascal, cruelles de vérité, nous laissent désemparés : arriverons-nous jamais à échapper à cette double attraction fondamentale du passé et de l'avenir ? Jésus, à sa manière divine, va nous y conduire, en moins de mots encore que Pascal; frappant incomparablement plus fort: « Laisse les morts enterrer les morts (Lc 9, 60) », - voilà pour le passé - , « ne t'inquiète pas du lendemain, demain s'inquiétera de lui-même, à chaque jour suffit sa peine », - voilà pour le futur (Mt. 6,34).

Mais Jésus ne se contente pas de dire ; il livre le secret qui permettra d'échapper à ces deux lourdeurs qui nous fascinent, et ce secret plus attractif que nos pesanteurs, c'est la présence de Dieu dans l'instant présent. Les paroles de Jésus abondent, porteuses de stabilité et de paix :

« Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (Jn 4,34).

« Car je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé... » (Jn 6, 38).

Et cette adhésion à la volonté du Père apporte la présence même du Père, et cela jusqu'à l'heure de la Croix : « Quand vous aurez élevé le Fils de l'Homme, alors vous saurez que Je Suis, et que je ne fais rien de moi-même ; ce que le Père m'a enseigné, je le dis, et celui qui m'a envoyé est avec moi, et il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît » (Jn 8, 28-29).

Par là, Jésus nous rend attentifs à ce qui va donner à nos vies une plénitude à chaque instant

²¹ P^{IE} XII, *Primo feliciter*

totale, toujours neuve, sans routine monotone; le temps ne m'arrive pas vide, le temps normalement m'atteint à chaque instant sous la forme d'une occupation précise : huit ou dix heures d'usine avec, à chaque minute, des ordres et des gestes positifs, l'heure de la prière, de la vie d'équipe. Or, ces gestes, cette prière, ce repas en commun, je puis les vivre ou les accueillir dans leur consistance propre, ne voir en eux que ce qu'ils montrent immédiatement, ou je puis, au-delà de leur visage, les accueillir comme la volonté de Dieu prenant le visage de cette action. L'événement m'arrive alors littéralement comme un présent de Dieu, présent au double sens du mot présence et du mot cadeau. Cet instant présent m'arrive tout porteur de Dieu pour me faire exister, mais il m'arrive aussi enrobé dans une action qui m'est offerte et demandée. Faire son lit ou célébrer la Messe, éplucher des légumes ou communier, attendre l'autobus ou faire oraison, à cet instant l'action qui m'est offerte est la présence que prend Dieu dans ma vie.

A la Vierge, de Nazareth, à la minute qui précéda la seconde la plus haute de l'histoire du monde, l'Ange explique : « La Puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre » (Lc 1, 35). L'Ange sait bien que, pour Marie, ces paroles sont un rappel de l'obscurité lumineuse de la Nuée de l'Exode, signe de la présence de Yahvé et en même temps obscurité. C'est aussi le rappel de la Gloire de Dieu au-dessus de l'Arche. Ainsi, pour la Vierge, mais pour nous aussi dans les actions les plus sublimes comme les plus banalement quotidiennes, la présence agissante de Dieu arrive «ombrée», oui, cachée sous l'ombre même du geste familier qui nous est demandé à cette heure précise, et c'est cela que nous devons apprendre à reconnaître d'abord, puis à aimer amoureusement, à cultiver précieusement. Cet instant présent m'arrive tout porteur de Dieu, et cela est aussi vrai, toutes proportions gardées ²² pour la Vierge, au moment de l'Annonciation, qu'au moment même où Dieu me demande de broser mon pardessus.

Cette attitude n'est pas une spiritualité qu'on choisit ou non selon l'école à laquelle on appartient, mais la reconnaissance toute simple de la rencontre de Dieu et de sa création : nous vivons alors cette vérité métaphysique si haute : En Dieu, Dieu et son vouloir c'est tout un. *Adhérer amoureusement à la volonté de Dieu, c'est adhérer à Dieu, fusionner avec Dieu.* Il n'y a pas Dieu en Lui-même d'un côté, et son action et son plan sur nous de l'autre, de sorte que l'on pourrait un instant aimer Dieu et son être, et ne pas accepter ses vues. Cela arrive pour les personnes humaines que nous aimons parfois le mieux. Mais cette dissociation est impossible avec les Personnes divines, car, en elles, ce qu'elles sont et ce qu'elles veulent ne font qu'un. Dieu est pur amour, et cet Amour, dès qu'il se porte à un autre que Lui-même, est créateur de cet autre, ou de quelque chose en cet autre. Refuser ce que Dieu fait ou crée, c'est refuser Dieu même.

Car l'amour de Dieu pour nous est un amour créateur. Ce que notre père et notre mère ont fait dans cette fraction de seconde où ils nous ont donné la vie, Dieu le fait pour chaque créature tout au long de la durée de son existence. Je n'existe à l'instant présent que parce que Dieu me fait participer à son existence, et son amour se traduit en ce qui m'est proposé : chaque moment est une création de Dieu qui se continue.

Lorsque le secret de l'instant présent nous est devenu familier, plus rien ne saurait nous ennuyer, pas même l'ennui, plus rien ne nous trouble, pas même notre misère. Les conséquences de mes fautes, aussi douloureuses soient-elles, j'y acquiesce, car Dieu certes ne voulait pas mon péché, mais le désordre qui en résulte, le gâchis où je me suis mis et dont je porte la peine maintenant, cela Dieu le veut, comme Il veut que je mette tout en œuvre pour réparer. Pascal l'avait compris, et son Mystère de Jésus rend un tout autre son que ses réflexions de philosophe : « Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! qu'il leur faudrait obéir de bon cœur ! La nécessité et les événements en sont infailliblement. »

Le Père de Caussade est le maître admirable de cet attachement plénier à Dieu : « Souvenez-vous de nos grands principes : 1° Qu'il n'est rien de si petit, ni de si indifférent en apparence, qui ne soit ordonné ou permis de Dieu, jusqu'à la chute d'une feuille d'arbre! 2° Que Dieu est assez sage, assez bon, assez puissant, assez miséricordieux, pour tourner les événements les plus funestes en

²² Cf. Ch. JOURNET, *L'Église du Verbe incarné*, t. II, ch. II, excursus II, *Présence de la Trinité à elle-même et au monde*, pp. 358ss.

apparence au bien et à l'avantage de ceux qui savent adorer et accepter humblement toutes ses divines et adorables permissions²³ »

Ce n'est point par hasard si le Père Caussade, comme son grand compagnon, le Père Louis Lallemand, sont Jésuites : ils n'ont rien diminué de l'idéal apostolique de leur Ordre, de son active présence, de sa volonté d'obéissance, de son application à développer les talents de chacun. Mais au contact de saint Jean de la Croix, de saint François de Sales et de Fénelon, ils ont entouré de paix les combats de l'apostolat, et montré comment se réalise l'équilibre de la présence engagée dans tous les problèmes des hommes et d'une « profonde affection pour les choses surnaturelles ». Le Père Olphe-Gaillard le montre bien dans l'introduction qu'il a écrite²⁴.

Affiner notre attention à la présence de Dieu dans les événements de notre vie, c'est en même temps entrer en communion plus intime avec l'Écriture Sainte; nous découvrons mieux la portée des Psaumes, le Dieu partout présent : « Tu me scrutes, tu me connais, tu connais mon repos et mon lever, tu comprends ma pensée de loin... » (Ps. 139), mais aussi un monde où tout a un sens : « Le monde du Psalmiste est celui d'une pleine signification : tout est ordre, poids, signes, conséquence²⁵. »

Et le mystère du mal, même s'il reste une écharde douloureuse et obscure, cesse d'être un obstacle à notre marche vers Dieu : « Tous les sentiers du Seigneur sont grâce et vérité pour les sentinelles de son alliance, de ses témoignages », et le Psalmiste nous apprend à vivre désormais cette attitude fondamentale : « Dans mon cœur j'ai enfoui ta parole pour ne pas te manquer » (Ps. 119,11).

Mais saint Paul n'a pas d'autre manière de vivre: « Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, et quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu » (1 Co. 10, 31). A première vue, nous sommes désarçonnés par cette parole : il nous semble qu'il faudrait posséder et déverser des trésors d'enthousiasme pour que la gloire de Dieu surgisse de nos actions si banales. A nous de comprendre que ce que Dieu veut, ce n'est d'abord ni telle tâche, ni tel apostolat humble ou glorieux, mais le « vouloir faire sa volonté » puisqu'elle est Dieu même.

Nous ne sommes plus à l'époque où l'on s'encombrait d'une tête de mort pour méditer sur la fragilité du temps ; aujourd'hui, si l'on cherchait un symbole, il me semble qu'on trouverait plutôt celui d'un *crystal* pur et fragile qui se brise d'instant en instant pour renaître aussitôt et être prêt à chaque résurrection à se remplir d'éternité. Car le temps est à la fois la réalité la plus fragile et la plus fluente, mais aussi celle qui peut être remplie des plus hautes densités de vie et d'être. Il est la caractéristique de l'homme, qui se fait peu à peu, grandit, se forme et se forge.

« Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés ' Fils de Dieu ' », disait Jésus dans ses Béatitudes (Mt. 5, 9). Pour apporter aux hommes cette paix qui surpasse tout sentiment, il nous faut être nous-mêmes des hommes de paix, et, pour devenir des pacificateurs, être des pacifiés. L'union à la volonté de Dieu nous amènera à « cette tranquillité de l'ordre » qui est, on le sait, la définition même de la paix.

²³ J.-P. DE CAUSSADE, *Lettres spirituelles*, présentées par le P. Olphe-Gaillard, Éd. Desclée de Brouwer

²⁴ *Ibid.*, pp. 22-32

²⁵ Non seulement la traduction, mais aussi l'introduction d'André Chouraqui sont une clé étonnante en ce sens. Cf. *Les Psaumes*, traduits et présentés par A. CHOURAQUI, Presses Universitaires de France.

TROISIÈME PARTIE LES PERSONNES ET LES TEMPS

LES TROIS APPELS DU SEIGNEUR

« Il y a beaucoup de demeures dans la maison du Père » : l'apôtre Pierre qui avait entendu ces paroles et, « sur la montagne », vu le Seigneur transfiguré « tressaillait d'une joie indicible et pleine de gloire » (1 P.1, 8) quand il évoquait « la vivante espérance de l'éternité ».

Mais, dès notre terre, la grâce du Christ agit avec la même profusion et la même diversité. Et s'il est vrai que notre individualisme en rajoute parfois encore, la libéralité de Dieu éclate dans la multiplicité des vocations et leur différenciation.

A travers les situations, les grâces et les fonctions, qui constituent la richesse du corps mystique, trois appels du Seigneur aux siens se détachent qu'il importe, avec l'aide de la théologie, de distinguer: l'appel du baptême, celui des conseils évangéliques, et l'appel au sacerdoce.

Ils permettent de mieux saisir la diversité des dons dans l'unité de l'Esprit et à chacun de situer son propre rôle et sa manière propre d'annoncer à ses frères le vrai destin de l'homme.

I. — L'APPEL DU BAPTÊME

Tout baptisé et, en puissance tout homme venant en ce monde, est appelé à la perfection, c'est-à-dire à l'imitation même du Père : la parole déjà citée de Jésus dans St-Matthieu, doit être retranscrite ici une fois encore: « Vous donc vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mt.5, 48).

Saint Jacques (Jac. 1, 4), saint Pierre (1 P. 1,15) ne cessent de se faire l'écho de cette parole qui invite les hommes à la perfection de l'amour. Saint Paul n'a pas d'autre langage: « La volonté de Dieu, c'est votre sainteté » (1Th. 4, 3) mais ce commandement remonte à bien plus haut: «Soyez saints parce que moi, Yahvé votre Dieu, je suis saint » (Lv. 19, 2). Cet ordre donné dès les premiers jours à la communauté des enfants d'Israël ne cesse d'accompagner la marche de l'humanité.

C'est là la loi fondamentale du chrétien, depuis le plus obscur et le plus anonyme jusqu'à celui qui est élevé au sommet du pontificat. Et cette tendance à la perfection, demandée à tous et possible pour tous, c'est elle qui jugera l'homme pour l'éternité. Elle pousse chacun à vivre dans les perspectives de détachement, de pureté de cœur, de soumission demandées par les Béatitudes à tout disciple du Seigneur et cela va fort loin.

Ceux qui ont prêté une oreille attentive à cet appel y discernent « les ininvestigables richesses du Seigneur », ils tressaillent de joie en sachant qu'ils sont « une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis pour annoncer les louanges de Celui qui nous a appelés des ténèbres à son admirable lumière... » (1 P. 2, 9).

Chaque mot de l'Apôtre Pierre ouvre des horizons théologiques immenses. Peuple de Dieu, les chrétiens se savent « participants de la divine nature, étant arrachés à la corruption qui est dans le monde, dans la convoitise » (2 P. 1, 4). Leur « cité se trouve dans les cieux et ils attendent ardemment le Seigneur Jésus-Christ qui transfigurera notre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire avec cette force qu'il a de pouvoir même se soumettre tout l'univers » (Phil.3, 20, 21).

Cette conviction est celle du chrétien dès les premières interrogations de son baptême:«Que te donne la foi? - La Vie éternelle» Elle éclaire désormais sa vie à travers toutes les obscurités et lui aussi, après saint Paul, proclame:« Si c'est pour cette vie seulement que nous avons mis notre espoir dans le Christ, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes » (1 Co. 15, 19).

Concitoyen des saints et membre de la maison de Dieu (Eph. 2,19), il a reçu le pouvoir de

prier, d'offrir le sacrifice du Seigneur, d'y communier. Il est avec lui et par lui médiateur entre les hommes et Dieu. Il est chargé d'annoncer le Royaume de Dieu à ses frères, « toujours prêt à rendre compte de l'espérance qui est en lui (1P. 3, 15).

L'Action catholique a rappelé et c'est un immense bienfait qui ne cesse de porter de nouveaux fruits) la grandeur du peuple chrétien: elle a précisé les tâches auxquelles son baptême et sa confirmation vouent chaque chrétien dans sa vie quotidienne. Parce qu'il fait vitalement un avec le Christ, le chrétien est médiateur avec lui pour offrir, pour prier, pour être annonciateur de la Bonne Nouvelle par toute sa vie, par tout ce qu'il fait « au nom du Seigneur ».

Pour ses membres participants aux mouvements proprement dits d'Action catholique, celle-ci leur a fait découvrir le rôle que l'Église leur confie par le mandat de la Hiérarchie appelant les laïcs à prendre place dans ce grand mouvement de la médiation apostolique qui fait l'Église et la rassemble.

Le chrétien n'est pas dispensé pour autant, bien au contraire, de construire la cité terrestre dans sa finalité propre: application vécue du commandement fondamental donné par Dieu à l'homme dès l'aurore de la Genèse: «Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la » (Gen.1, 28).

Là se situe l'engagement temporel, sa nécessité, sa grandeur, et l'Action catholique a également montré toutes les composantes qui, dans ce domaine de la construction du monde, doivent animer la mission humaine de chaque chrétien.

De toutes ses forces le baptisé est tenu de mettre en œuvre une charité qui n'est pas « en parole et en langue seulement » mais qui se veut agissante afin que l'ordre voulu par Dieu dans le monde soit sans cesse recherché, que tout homme soit considéré comme une personne et non comme une chose et que les richesses de l'univers soient équitablement réparties entre tous et non accaparées par quelques-uns.

Car il y a des structures de la vie sociale qui facilitent la vie selon l'Évangile, et d'autres qui la rendent « pratiquement impossible » selon la forte parole de Pie XII et devant lesquelles l'Église, c'est-à-dire le rassemblement de tous les baptisés «ne peut se taire et faire comme si elle ne les voyait pas et ne les comprenait pas » (Message de Pentecôte 1941).

C'est Pie XII encore qui décrivait, et, cette fois en 1957 dans son dernier message de Noël, « l'appel obligatoire à une action incessante, austère et dirigée en tous sens et vers tous les aspects de la vie... L'intervention dans le monde pour soutenir l'ordre divin est un droit et un devoir qui font intrinsèquement partie de la responsabilité du chrétien et lui permettent d'entreprendre légitimement n'importe quelle action privée, publique ou organisée, capable d'atteindre son but » (Radio-Message au monde - 22 décembre 1957).

Ainsi le baptême demande au chrétien d'être annonciateur du Christ en rendant celui-ci visible à travers toute sa vie et en même temps d'être activement présent à tous les secteurs de ce monde dans un travail commun à l'ensemble des hommes de bonne volonté.

Cette amplitude de l'appel de Jésus, qui ne cesse de nous étonner et nous prend parfois au dépourvu, trouve son origine dans cette participation réelle à l'ensevelissement et à la Résurrection du Seigneur, qui constitue le baptême: nous sommes greffés vitalement sur le Christ, membres de son corps, soudés à lui.

Tout baptisé doit donc méditer en son âme et dans son action même les conditions pour adhérer positivement au Christ : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive » (Mt. 16, 24).

Jésus nous indique nettement ce qui nous attend et comment l'on peut être son disciple. Rien ne peut être proposé de plus grand ni de plus positif puisque la Croix conduit à la Résurrection: mais il nous est demandé d'avance, non seulement d'accepter cette croix mais de la reconnaître comme l'outil de travail propre par excellence à construire le Royaume de Jésus sur terre et dans le ciel.

En conclusion, par ce premier et fondamental appel, chaque chrétien est appelé au partage de la ressemblance divine dans l'amour : « Tout est à vous, vous au Christ, le Christ à Dieu » (1 Co. 3, 23), il n'y a d'autre frontière limitatrice que notre capacité d'aimer.

II — L'APPEL DES CONSEILS ÉVANGÉLIQUES

Au coeur de cet appel universel et fondamental se fait entendre, pour certains, un second appel. Ce dernier vient, non pas abroger la loi fondamentale ni lui ajouter des exigences de perfection de charité plus haute (comme si l'on demandait à quelqu'un un million au lieu de cent mille) mais il vient préciser un chemin: une pauvreté plus effective, une chasteté plus radicale, une obéissance plus organisée y sont proposées, mais toujours en vue du même but.

Pour mieux faire vivre les Béatitudes à tous le Seigneur appelle certains à une recherche unique et plus constante de certains grands moyens qui mènent plus directement à la loi fondamentale. C'est le sens de l'appel à la pratique des conseils évangéliques. La loi première de la charité se présente comme nécessaire: elle est un commandement; les conseils, eux, constituent une invitation: « Si tu veux... » dit Jésus au jeune homme riche.

Toujours avec le même aspect de mort-résurrection, trois manières de vivre vont devenir fondamentales pour qui a entendu ce second appel :

- la chasteté absolue du corps et de l'esprit avec le refus de tout ce qui détournerait notre vie de l'unique regard vers la Résurrection et la contemplation sans partage du Seigneur;
- la pauvreté avec ce qu'elle suppose de renoncement volontaire, non seulement aux richesses les plus saines mais aussi aux facilités et agréments de l'existence ;
- l'obéissance avec la persuasion qu'elle est le raccourci par excellence vers Dieu, permettant à Dieu de prendre en mains une existence qui veut lui être soumise inlassablement dans le concret à la ressemblance du Seigneur obéissant jusqu'à la mort de la Croix.

Par ce triple dépouillement l'homme consacre tout son être à Dieu, et s'il ne se reprend pas au cours de son existence il a vraiment tout donné. D'autres hommes pourront connaître une misère plus poignante, des séparations plus douloureuses, une obéissance aux événements plus héroïque, mais celui qui a entendu cet appel a d'avance et volontairement choisi Dieu seul.

C'est le « Viens, suis-moi » de Jésus, avec la réponse des Apôtres: « Aussitôt, laissant leur barque et leur père, ils le suivirent ». « Tous ne comprennent pas ce langage, mais ceux-là seulement à qui c'est donné » (Mt. 19, 11), dit Jésus, quand il invite certains à cette chasteté parfaite qui semble contredire l'ordre de la Genèse à la fécondité et à soumettre la terre : ce n'est point contradictoire, mais appel plus haut au don sans partage au Seigneur « en vue du Royaume des Cieux, comprenez qui pourra », ajoute-t-il à nouveau.

Ainsi celui à qui ce second appel a été adressé va renoncer à certaines grandes tâches que son baptême lui proposait : il le fait pour être davantage à son Seigneur, et par là il devient, dans le monde, témoin de l'invisible.

S'il se détache du temps et du temporel, ce n'est point par mépris, mais au contraire pour leur donner leur véritable sens en les faisant déboucher dans une autre dimension. S'il rappelle à tous par sa vie que « la figure de ce monde passe » (1 Co. 7, 31) c'est pour mieux attendre le retour de l'époux et y rendre les hommes attentifs : « Veillez donc car vous ne savez quel jour votre Maître doit venir » (Mt. 24, 42).

Enfin ce qui est signifié dans le mariage à travers l'amour de l'homme et de la femme, à savoir l'intimité et la sainteté de l'âme et de l'Église unies au Christ, ce qui sera réalisé pour tous à la résurrection, c'est cela même qui est directement poursuivi et déjà atteint par la consécration de la chasteté parfaite.

La réponse à ce second appel apporte la joie du « sans partage » qui ne cherche plus que les intérêts de son Seigneur: une intimité que rien ne distrait en est le fruit, et, par surcroît, ces trois manières d'être rayonnent aux yeux des hommes comme signe de Dieu : Dieu seul suffit.

On comprend qu'une telle vie puisse être choisie par l'apôtre: parce qu'il a cherché à accueillir Dieu dans tous les instants de son existence et qu'il s'est consacré uniquement à cette ouverture sans réserve au Royaume, il pourra en faciliter l'accès à d'autres.

III. — L'APPEL DU SACERDOCE

Au cœur, non pas du second appel, mais toujours du premier, Jésus appelle certains à un service spécial: « Faites ceci en mémoire de Moi. » Cet appel est précis : il est une invitation à consacrer le Corps Eucharistique du Seigneur et à rassembler pour cela son Corps Mystique en l'y préparant dignement par les Sacrements et par le ministère de la Parole. « Qu'on nous regarde donc comme des serviteurs du Christ et des intendants des mystères de Dieu » dit saint Paul aux Corinthiens (1 Co. 4,1) : ce texte, l'Église l'applique aux prêtres.

Il faudrait également pouvoir peser à leur valeur divine nos mots humains quand nous disons avec l'Église que le prêtre est « le ministre serviteur de Jésus-Christ, donc instrument entre les mains du Rédempteur pour la continuation de son œuvre ».

La grandeur du sacerdoce, le pouvoir extraordinaire du prêtre rendant le Christ présent sur l'autel et, au nom du Christ lui-même, l'offrant en victime, ne doivent pas faire oublier que cet appel est avant tout destiné à assurer une fonction, la plus haute qui puisse être proposée à un homme et qui se définit par rapport à la communauté chrétienne faite ou à faire.

Le fait que cet appel laisse une moitié de l'humanité en dehors puisqu'il ne s'adresse qu'aux hommes à l'exclusion des femmes, montre par lui-même que le sacerdoce est dans la ligne d'une fonction (au sens de service). Même s'il exige une sainteté plus haute à cause des réalités toutes pleines de Dieu qu'il traite (*Imitamini quod tractatis* est-il dit au cours de l'Ordination) ce n'est pas une forme spéciale de grâce sanctifiante.

Parce que le sacerdoce confère un pouvoir en vue de l'édification du Corps Mystique, nul ne peut le revendiquer comme un droit. A la Hiérarchie il appartient en propre d'appeler au sacerdoce : immense « honneur que nul n'assume pour soi » puisqu'on est envoyé pour le service de la communauté, et auquel nul ne s'appelle soi-même mais « seulement celui qui est appelé par Dieu comme Aaron » (Héb. 5, 4).

Cet appel suppose en plus du désir de servir Dieu, le don et le dévouement au service de la communauté. Dans l'Église latine s'ajoute l'acceptation pour tous du célibat, et le pas en avant que fait, à l'appel de l'évêque, le futur sous-diacre, signifie la disponibilité pour Dieu en même temps que pour l'Église. Ainsi le célibat crée un certain « état de vie » qui rapproche sur ce point le sacerdoce de la vie selon les conseils évangéliques, mais ces deux appels du Seigneur n'en restent pas moins distincts.

Le sacerdoce exige pour sa fonction des aptitudes spéciales de pondération, de maîtrise de soi, de sûreté dans l'enseignement de la doctrine, bref des qualités de pédagogie et de gouvernement de la communauté (*oportet praeesse !*) qui expliquent la prudence de saint Paul recommandant à Timothée de « ne pas se hâter d'imposer les mains à qui que ce soit » (1 Tm. 5, 22).

Mais quelle que soit la grandeur de la fonction, la sainteté du prêtre, - comme celle de tout chrétien - lui vient toujours de la fidélité quotidienne au premier et primordial appel à la ressemblance divine : « Le plus grand jour de la vie d'un pape, disait Pie XI c'est celui de son baptême... »

Par son sacerdoce le prêtre est « qualifié » pour la tâche missionnaire : depuis la Parole qui éveille au mystère, jusqu'à l'Eucharistie qui fonde et noue la communauté, il a reçu les pouvoirs de la réaliser en plénitude.

IV. — TROIS APPELS DIFFERENTS MAIS COMPLEMENTAIRES

Appel du baptême, appel à vivre les conseils évangéliques, appel au sacerdoce, ces trois réalités peuvent se trouver vécues de façons diverses, l'appel aux conseils évangéliques peut se vivre avec ou sans le sacerdoce, et le sacerdoce ne les inclut pas nécessairement.

La vie des conseils évangéliques, si longtemps menée « hors du monde », peut être vécue en plein monde et « comme à partir de lui ». C'est la grande nouveauté que Pie XII a introduite en 1947, et le chanoine Cardjin avait démontré dès 1927, par la vie des premiers jocistes, le rôle irrem-

plaçable d'un chrétien, apôtre dans son propre milieu de vie.

L'attitude missionnaire n'est le monopole de personne, elle est toujours située au cœur même de chacun de ces trois appels : elle est le fait de tout baptisé, du consacré, du prêtre. Ensemble, ils découvrent leur diversité et leur complémentarité dans la manière propre à chacun de témoigner « un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu, et Père de tous, qui est au-dessus de tous, par tous, et en tous » (Eph. 4, 5-6).

L'expérience les mène à une conviction intime à savoir que l'un des moyens les plus efficaces pour susciter la conversion des hommes à Dieu dans le respect de leur liberté est l'existence de communautés chrétiennes où foyers militants, missionnaires consacrés, prêtres, prient et travaillent en pleine union et amitié, chacun selon la grâce propre de son état et dans cette complémentarité qui constitue l'Église.

C'est de cette complémentarité dans le corps du Christ que parle saint Paul lorsqu'il énumère les fonctions dans la diversité, et dans l'unité de l'Esprit. Devant la poussée démographique du monde accentuant la disproportion des croyants, des formes nouvelles de vie consacrées à l'évangélisation apparaissent.

Mais le temps des recherches n'est pas terminé: à travers des groupes missionnaires très divers aussi bien par leur origine que par leur implantation géographique, à travers également les nombreuses discussions sur le diaconat, il semble se préparer dans l'Église de nouveaux types d'hommes consacrés à l'apostolat. Un appel se fait entendre au cœur de ces hommes où la première exigence n'est pas d'être prêtre, ou non-prêtre, mais «missionnaire», prêt à porter le Nom du Seigneur jusqu'aux extrémités de la terre.

Comme Paul, ils se sentent appelés à offrir à Dieu « un culte spirituel *en annonçant* l'Évangile de son Fils » (Rom. 1,9) et devant la détresse de l'immense peuple incroyant, ils reconnaissent en leur cœur la parole de l'apôtre: «le Christ ne m'a pas envoyé baptiser, mais évangéliser» (1Co.1, 17).

Il est trop tôt pour préciser ce qu'ils seront mais peut-être, et simplement comme hypothèse de recherche, peut-on dire quelle serait leur place dans la construction du Royaume.

Ni militants d'Action catholique, même s'ils travaillent en grande proximité avec les mouvements spécialisés, ni prêtres, même s'ils font partie intégralement d'une équipe sacerdotale.

Très proches des militants par leur vie en usine, leur partage du poids du travail, enracinés dans les mêmes ateliers, très différents d'eux par la consécration de leur vie à Dieu dans la chasteté.

Très proches aussi du prêtre, mais pour être davantage au cœur des masses «ministre de l'Évangile», sans le ministère quotidien proprement dit.

Pouvant solliciter le sacerdoce, suivant les besoins de l'Église, car ayant fait les mêmes études philosophiques et théologiques que le prêtre, mais pouvant aussi demeurer hommes de la Parole parmi les hommes.

Participant en plein cœur des usines au travail de leurs compagnons, unis dans les joies et les fatigues, ils pourraient être le signe de la tendre sollicitude du Christ venu partager la vie de l'humanité, révélant par tout leur être le visage de ce Seigneur: « Si tu savais le don de Dieu ». Et lorsqu'un compagnon leur demande quel est ce don, ils peuvent alors le lui expliquer avec les mots les plus quotidiens chargés, il est vrai, d'une densité nouvelle.

Pour ces hommes, s'ils doivent exister, il appartient à la Hiérarchie de reconnaître et confirmer leur rôle apostolique, comme elle l'a fait pour les membres de l'Action catholique, pour ceux qui se consacrent à vivre les conseils évangéliques ou ceux qu'elle appelle au sacerdoce. C'est elle qui a la charge et le pouvoir d'évangéliser, elle l'a reçu de Jésus lui-même disant aux onze Apôtres : « Tout pouvoir m'a été donné au Ciel et sur la terre. Allez donc, de toutes les nations faites des disciples » (Mt, 28, 18).

L'évangélisation vient de Dieu, c'est la démonstration première et fondamentale de notre foi que d'agir dans l'unité et la communion avec l'Église. Oublier ou mépriser cette vérité quelles que soient les circonstances ou les excuses dont nous pourrions nous parer, c'est à l'instant même fabriquer de la fausse monnaie et émettre une évangélisation semblable à un chèque sans provision.

L'ÉQUIPE, INSTRUMENT D'APOSTOLAT

Que le lecteur veuille bien se souvenir de l'avant-propos de ce livre : l'équipe, telle qu'elle est racontée ici, n'est pas donnée comme un modèle exemplaire, mais comme un exemple entre d'autres d'une réalité qui reste essentielle à l'apostolat: «Quand deux ou trois sont rassemblés au nom du Seigneur» et plus encore: «Nous savons que si nous aimons nos frères nous sommes passés de la mort à la vie » (1Jn 3, 14). Ce passage, cette Pâque devra se réaliser analogiquement à tous les niveaux de la vie des hommes: le foyer, l'équipe de base d'Action catholique, le groupe de travail, l'unité du voisinage, etc. L'apôtre est le délégué à ce «passage ». La description précise d'une forme possible d'équipe peut aider les autres formes à discerner l'essentiel et l'accidentel.

1. GENÈSE ET ÉVOLUTION

Réfléchissant, durant la matinée du lundi de Pentecôte, dans ma chambre du grand séminaire d'Olinda, près de Récife, et au terme de toute la série d'électro-chocs reçus pendant onze semaines à travers cette Amérique du Sud si passionnante et si éprouvante, une phrase revenait sans cesse, comme un refrain, dans mon esprit: «L'équipe, instrument d'apostolat ». Il est vrai que ces quelques mots, je les avais dits et répétés peut-être quatre-vingts ou cent fois dans les réunions; conférences; cause-ries, explications de toutes sortes.

Mais, ce jour-là, ils me revenaient à l'esprit comme de l'extérieur, s'imposant avec une évidence provenant de tout ce que j'avais vu, entendu, constaté durant ce voyage.

Une autre pensée - en sourdine - accompagnait la première : malgré nos affirmations, nous n'avons pas encore réalisé du dedans ce qu'est l'équipe et nous avons gardé une manière très individuelle de travailler. Il ne suffit pas que « l'équipe instrument d'apostolat » soit une phrase, il suffit encore moins de vivre à trois ou quatre sous le même toit. La vérité de notre apostolat sera vraiment quand, ensemble, nous aurons réalisé cette unité profonde qui trouve elle-même sa preuve dans la révision de vie, signe de l'unité de l'équipe.

A) premières définitions : tâche commune et bien commun

L'équipe, comme toutes les choses vraiment fondamentales, on n'a jamais fini de la découvrir! Depuis dix-huit ou vingt ans, elle caractérise les groupes nouvellement fondés, dans le clergé diocésain tout autant que dans les Congrégations religieuses, et elle a marqué les mouvements d'Action catholique. Chaque groupe la vit d'une manière propre mais il peut être bon de voir, à partir d'un d'entre eux, ses composantes et de rappeler la marche de cette espèce de comète qui a brillé tout au long de notre route, semblable à l'étoile des mages.

Il me semble que tout au début, ce qui nous frappait les uns et les autres, sans même qu'il y ait eu mise en commun concertée, c'était le texte relu si souvent au bréviaire à propos de l'office d'un confesseur : « Misit binos discipulos » - « il envoya ses disciples deux par deux », et le commentaire de saint Grégoire disait en effet que, à moins de deux, la charité ne peut pas exister. Nous retrouvions aussi tous les textes où l'on parle des Douze, « les Douze »: cette idée de la communauté apostolique et de la communauté des envoyés du Christ était donc comme l'appel du Seigneur, en vue de son Royaume. Par une certitude toute empirique qu'on ne peut rien seul, on pensait qu'il fallait donc se mettre à plusieurs.

C'était l'époque aussi où, dans une brochure de l'abbé Pihan, à l'usage des « Cœurs Vaillants », « Comment former vos chefs d'équipe », nous trouvions la fameuse, et toujours excellente définition de l'équipe : L'équipe, en général, c'est :

- une association d'égaux,
- peu nombreux,

- unis pour un travail commun,
- sous la conduite d'un chef.

Autrement dit: l'équipe, ce sont des hommes (élément subjectif, matériel) qu'une même tâche (élément objectif, formel) unit.

Deux lois se dégagent de cette définition :

a) C'est la tâche qui spécifie et détermine le sens de l'équipe.

b) Plus la tâche est « unifiante », plus l'équipe - équipe de chantier, de football, de raid, de savants ou d'explorateurs, - sera profonde ; et c'est le cas, au premier chef, de l'équipe missionnaire en vue du Royaume de Dieu, dans la ligne des Douze.

Cette définition s'est renforcée, un jour, de l'étymologie même du mot équipe qui vient du vieux mot français : esquif. L'équipe n'est donc pas un transatlantique immense ; ce n'est pas non plus la flotte de plaisance où chacun, sur son bateau personnel, choisit le coin où il va aller à la pêche selon son idée : l'équipe, c'est vraiment l'esquif, disons la barque artisanale et familière de Pierre l'Apôtre, un équipage peu nombreux et uni.

Dans les mises en commun et les discussions des premiers temps, se découvrait le Bien commun auquel le Père Lebreton à cette époque redonnait toute son actualité. Ayant retrouvé cette notion dans le vieux grenier thomiste, le Père Lebreton, comme le bon scribe de la parabole, l'avait soigneusement sortie du trésor et la présentait comme la nouveauté qui permettrait de refaire des communautés de base et, de proche en proche, un pays. En face de l'intérêt, même général, qui divise (« les intérêts généraux, ces terribles guerriers », aimait à dire Maurras), le Bien commun, lui, unit : un bien n'est tel que s'il tient compte des autres biens et s'y soumet dans une pyramide ordonnée.

D'autre part, entre Bien commun et équipe, il y avait un appel mutuel : un bien, s'il est commun, ne peut surgir d'un seul homme. Certes, le chef est le responsable du bien commun (c'est sa définition même de chef dans cette perspective), mais ce chef même suppose une équipe qui bâtit avec lui. De même l'équipier ne se définit pas par rapport au responsable, mais par rapport à l'équipe. Le responsable n'est pas d'abord - il peut l'être et doit l'être à certains moments de décision ou de tempête - le chef qui commande, mais celui qui incarne le bien commun choisi par tous, et rend visible l'unité qui en résulte. Le responsable est responsable du but, c'est-à-dire du bien commun de l'équipe, qui enveloppe le bien vrai de chaque équipier.

En même temps, on affirmait que ce bien commun n'est pas l'addition pure et simple des biens particuliers, mais qu'il est un bien plus haut, résultat du dévouement de tous, qui ensuite, mais ensuite seulement, se reverse sur chacun. Ainsi l'équipe n'atteindrait son objectif que si chacun des équipiers se subordonnait à ce dernier et renonçait par le fait même à la recherche de ses buts propres, aussi nobles et désintéressés qu'ils lui paraissent : c'est une prise de conscience de la solidarité fondamentale des hommes, chaque homme ne se réalisant pleinement que dans la mesure de son union avec les autres.

En face du grand nombre de ceux qui désirent la vie commune pour, selon leur mot, « s'y épanouir » (« je sens que je ne m'épanouirai qu'en équipe »), la doctrine du Père Lebreton ouvrait une perspective très différente: le bien commun s'atteint par l'effort concordant du groupe, et son instauration exige un perpétuel oubli de soi : unité de vue et de formation, sens de la solidarité, acceptation des mêmes objectifs et coordination des efforts, fidélité aux engagements et à la discipline.

«Je ne suis pas venu pour être servi mais pour servir », les mots du Seigneur sont à l'inverse de la recherche de l' « épanouissement ».

Une deuxième considération venait, curieusement d'ailleurs, de la part de ceux-là mêmes qui la désiraient, apporter une limitation à la profondeur de la vie d'équipe. Elle émanait de prêtres : ceux-ci constataient en effet (et sans doute avec raison) que des groupes plus anciens où des prêtres s'étaient rassemblés pour réaliser une sainteté sacerdotale autour de la vie commune, paraissaient davantage tournés vers l'intérieur et eux-mêmes, que sur leur ministère et leur apostolat.

Par réaction, ces prêtres ardents de 1942-1945, qui désiraient fort la vie d'équipe en vue de leur ministère, se trouvaient en défiance envers tout ce qui pouvait sentir une vie « genre couvent ». On ne se mettait pas ensemble pour faire des saints (le curé d'Ars avait fort bien réalisé cela tout

seul et aussi des milliers de saints prêtres), mais pour promouvoir et étendre le royaume du Seigneur.

Il y avait dans ces réactions quelque chose d'excellent, qui nous obligeait à sortir des vieilles ornières, même si, pour un temps, des valeurs authentiques risquaient de rester sous le boisseau.

B) « VIVRE L'AMOUR DU SEIGNEUR »

Après le Père Lebreton, deux amis précieux allaient singulièrement enrichir notre idée de l'équipe : Madeleine Delbrel et Mgr Baron.

Madeleine Delbrel avait déjà une expérience de dix ou douze années dans le groupe d'Ivry quand nous fîmes connaissance. Elles aussi, Madeleine et ses amies, s'étaient rassemblées. Comme nous, mais bien avant, elles avaient vécu les bienfaits de l'équipe : vie plus équilibrante, contrôle mutuel, dynamisme multiplié. Mais aussi parce qu'elles avaient franchi le cap des premières années, elles avaient épuisé les filons de surface et la durée même de leur équipe les avait obligées à creuser plus profond. Un exposé tout simple et fraternel de Madeleine Delbrel (en 1946 ou 1947 peut-être) débutait par ces mots : « Qu'est-ce qui rend une équipe solide ou fragile? »

« Pourquoi se met-on en équipe? » Madeleine Delbrel disait cela comme d'autres disent : « on se met en ménage ». Est-ce un milieu où des gens sont simplement rassemblés pour se donner, par le Christ, aux autres ? Un milieu où l'on sera plus facilement fidèle tous ensemble? Un milieu plus équilibrant? Toutes ces raisons sont importantes mais secondaires ; s'il n'y avait qu'elles, les équipes resteraient toujours fragiles.

« Si des chrétiens vivent en équipe, c'est avant tout pour être ensemble une réponse au souhait d'amour que le Christ a fait aux chrétiens : on se réunit pour vivre, aussi loin qu'on peut aller, le vrai amour du Christ, le vrai amour des autres. » « Si deux ou trois sont réunis en mon nom... » (Mt. 18, 20), il se fait ainsi une vraie unité, réelle. On se réunit pour faire un avec le Christ, et un ensemble, et attirer les autres dans cet amour.

« C'est toujours en famille, en équipe, en fraternité que le christianisme est allé vers les autres ; c'est le fait d'être ensemble avec le Christ qui peut changer le monde. Une fragilité pour l'équipe serait de se contenter de l'amitié, de la camaraderie, de l'affection ; il faut que ce soit l'amour du Christ qui nous soude les uns aux autres. La chance de l'équipe c'est de rencontrer des gens qui sont décidés à s'aimer ensemble jusqu'au bout, sans avoir de mauvaise indulgence les uns pour les autres. Pour que se fasse le Royaume de Dieu il faut qu'il y ait unité : une équipe vivante, c'est un petit morceau du Royaume de Dieu, il ne peut donc y avoir conflit véritable entre mission et équipe. »

Ainsi dans l'équipe, on accepte d'aimer tout le temps, d'être dans cet état où « nul ne dit sien ce qui lui appartient mais où tout, entre tous est commun » selon le mot des Actes décrivant la première communauté chrétienne. Dans une équipe, tout est à tous, elle nous sort sans cesse de nous-même pour nous mettre dans la peau des autres.

« La présence du Seigneur dans l'équipe devrait nous donner un profond respect pour elle: elle amène le Christ avec elle. Dès que l'amour mutuel est blessé, il y a une mise à la porte du Christ, pas seulement hors de l'équipe, mais aussi pour les autres puisque le Christ n'est plus là. »

« L'équipe risque la routine, le vieillissement, en n'étant plus que gentillesse. Une règle de l'équipe, c'est le jeu du ' qui perd gagne ' ; personne n'a de droits sur l'équipe, mais l'équipe doit se charger des droits de chacun. L'amour ne revendique pas. »

« Bien sûr, en même temps il faut se mettre dans la tête que l'unité ce n'est pas l'uniformité : on a toujours plus ou moins la tentation de l'unité confortable où tout le monde aurait envie de tout faire de la même manière en même temps. Il faut essayer, au contraire, de voir la personnalité de chacun dans le Seigneur et s'arracher les idées toutes faites qu'on a des autres. Il nous faut penser aussi que c'est le Seigneur lui-même qui s'est réservé de nous faire participer à ses souffrances, mais que nous n'avons pas à l'aider à cela vis-à-vis de nos compagnons d'équipe. Il y a toujours une façon de faire moins mal aux gens, même quand on doit leur faire mal. »

Ainsi pour Madeleine Delbrel, le seul lien fort, durable, pour une équipe, c'était cette découverte du Seigneur présent au milieu de l'équipe. Et elle concluait : « Le monde a droit à nos équipes saines et saintes : quand une équipe cesse d'être telle, c'est la présence du Seigneur qui disparaît... Il n'y a pas de recettes pour être quelqu'un qui aime ; il faut aller jusqu'au cœur du Christ pour en trouver le moyen. Tout le reste ne s'élève pas au-dessus des trucs. »

C) « LE LABORATOIRE DE L'UNITÉ »

Mgr Baron apportait lui aussi une expérience vécue : avant d'être appelé à Rome, il avait été l'animateur et le supérieur d'un séminaire de vocations d'adultes dans son diocèse. Ce séminaire avait été organisé sur la base d'équipes poussées très loin. Mgr Baron parlait de l'expérience concrète du séminaire qu'il avait eu à animer : le séminaire étant une réalité surnaturelle doit donner à celui qui s'y trouve le sentiment qu'il est encore plus aimé que dans une famille naturelle. L'équipe devenait le moyen d'atteindre l'unité surnaturelle dans l'amour aussi parfaitement que possible.

Mgr Baron insistait d'abord sur l'idée que cette notion d'équipe vient de l'Église elle-même et de l'Écriture: «L'Église n'apparaît pas, aux hommes d'aujourd'hui, comme un Esprit unifiant la multitude, mais comme des individus dispersés. Il faut donc faire l'expérience d'une charité en perpétuel travail pour montrer l'unité qui rassemble l'Église. »

Les textes de l'Écriture sont clairs et nous font découvrir comment le plan de Dieu est un plan collectif dans et par un groupe restreint. Par exemple : ne soyez en rupture avec personne, dans la mesure où c'est possible. Et d'autres textes si clairs : « Être Un comme le Père et le Fils sont Un afin que le monde croie que tu m'as envoyé » (cf. Jn. 17, 21). Pour saint Paul il en est de même : notre vocation est de faire l'unité pour que tout le Corps du Christ soit construit. Ainsi se dégage une sorte de charte spirituelle dont le « Notre Père » est le sommet.

L'équipe, la communauté, ne sont pas d'abord des organismes juridiques, mais un laboratoire où se fabrique l'unité par la charité. Et de même, la messe, la méditation qui la précède, l'action de grâces qui la suit, mais aussi tout l'effort d'unité qui va désormais se jouer durant la journée, sont un bloc sans fissure : « Nous voulons que l'unité qui se fabrique à la messe soit la loi de notre unité à tous. Il faut donc avoir offert notre volonté au préalable pour mourir avec le Christ en vue de la formation de l'unité. Notre action de grâces doit être : Vous venez de vous donner à moi pour être mangé afin qu'en me donnant aux autres, je réalise l'unité. »

« L'équipe est un enfantement terrible: on devient animé du même Esprit Saint. C'est l'orientation à l'autre pour être un avec lui. Se prendre en charge mutuellement de telle manière que tout ce qui manque à chacun, l'équipe entière en soit responsable. Il faut nous assumer les uns les autres tels que nous sommes : « Qui est triste sans que je sois triste avec lui? ». Cela s'apprend en petite équipe: «il faut imiter le Christ dans la construction de l'unité. C'est cela que le Seigneur veut de nous et cela est impossible à l'homme sans lui. »

« On construit par l'équipe l'instrument de l'évangélisation du monde; la foi, pour la communiquer aux autres, passe par l'amour vécu au sein de l'équipe. Être des témoins jusqu'au sang que le Christ les aime. Il n'y a pas d'autre règle que de faire savoir que l'amour de Dieu existe. Et cet amour de Dieu, c'est non seulement Dieu, mais tout ce qu'aime Dieu et comme il l'aime.

« L'équipe, c'est l'amour de Dieu passant en nous, nous unifiant et allant aimer nos frères. » Ainsi Mgr Baron insistait sans cesse sur la continuité du Corps eucharistique s'achevant dans le Corps mystique. La liturgie est un de ces moments où se réalise l'unité et où elle se manifeste, mais de la liturgie à la vie il n'y a aucune coupure.

Quand il abordait le problème de la chasteté, Mgr Baron le liait également à cette réalité de l'équipe. L'équipe était précieuse dans ce domaine. Il rappelait la phrase du Seigneur lui-même à propos de ces hommes qui se sont faits eunuques pour le Royaume de Dieu, mais le Royaume de Dieu, faisait-il remarquer, c'est justement l'unité avec les autres : la chasteté ouvre à la fraternité universelle concrète. Il vous faut accepter que le sacerdoce soit une immolation, si vous cherchez quoi que ce soit d'autre, vous aurez une déception.

« L'équipe doit créer un milieu nourricier et surnaturel ; le Royaume de Dieu étant toujours

en train de se faire, on ne peut jamais s'y installer. Le mariage, lui, installe le prêtre, et c'est pourquoi l'Église d'Orient garde l'évêque non installé même si elle permet au futur prêtre de se marier.

« Si l'on regarde ce que c'est que l'appel vers la femme, on voit que c'est une concentration de l'instinct et de l'affection sur une personne. L'équipe aide à déconcentrer cette affectivité vers la collectivité ; on prend la sanctification de l'équipe pour règle de vie : être entièrement aux autres dans l'équipe pour que l'équipe soit au Christ. »

A travers tout cela, Mgr Baron concluait toujours : « Être bien persuadé que c'est le Christ, le Christ seul qui fait l'équipe et qui peut la faire, le Christ dans son Évangile et le Christ dans son Eucharistie, destinée à nous faire vivre en communauté. Le Christ est le seul lien des chrétiens. Et la charité est la docilité aux ' sentiments du Christ ' (Ph. 2, 5). Si mon oraison me sépare, ce n'est pas une véritable oraison. Que Dieu nous unisse ensemble dans son Fils, voilà le terme de la véritable oraison. La prière doit aboutir à cet état de disponibilité à Dieu pour qu'il fasse en moi, lui, ce travail que lui seul peut faire, pour que je fasse un avec les autres. »

Ainsi, la charité venait prendre place dans l'équipe et jouer son rôle propre de lien: «Par dessus tout, la charité, en laquelle se noue la perfection » (Col. 3, 14).

Durant ce temps, l'effort se poursuivait dans la vie. Nous découvrons de plus en plus la nécessité apostolique de l'équipe : notre mission urgente était de bâtir l'Église à travers des communautés chrétiennes enracinées dans le quartier, dans l'usine, à ras de terre. Mais ce rassemblement dans le Christ n'était pas une génération spontanée ; il fallait un noyau, un levain: l'équipe était cela. Au-delà du témoignage donné par la bonne entente des équipiers, l'équipe devait posséder en elle-même ce qui la nouerait si fort qu'ensuite elle arriverait à nouer les autres autour d'elle sans se désagrèger.

Pour rassembler en communauté ceux que notre parole a atteints, l'équipe est indispensable comme le noyau d'une cellule vivante. Le contact, les contacts, les brassages, on en a très vite plus qu'on ne peut : des copains, des fiancés, des gens pour qui Paul, Jacques, Jean, ces nouveaux "curés" ...sont des chics types, nous en avons tous remué des quantités. Et les prêtres-ouvriers isolés aussi. Mais regrouper, rassembler en communauté, là est la difficulté. Il ne faut pas s'en étonner: nous savons que c'est pour cela que le Christ est mort. Il fallait donc que ce soit difficile.

L'équipe est le cristallisateur ; la charité unificatrice dans l'équipe se révèle ainsi nécessaire :
- comme but: la conversion des hommes à l'amour du Christ et leur rassemblement en communauté chrétienne ;

- comme moyen: l'équipe enfante à sa ressemblance, il faut qu'elle possède cette charité en elle pour rassembler les autres ;

- plus initialement encore: elle-même ne peut être équipe que si son nœud et son lien est cette charité du Christ ; elle doit donc cultiver jalousement en elle cet état de charité.

Dans cette perspective la charité vécue, concrète, permettrait de passer par-dessus l'obstacle qui avait arrêté certains au début: il ne s'agissait plus de chercher une vie commune qui replierait les chercheurs sur eux-mêmes, et leur ferait négliger le dynamisme apostolique, mais bel et bien de donner à ce dynamisme, fabriqué au sein de l'équipe, toute sa force percutante au-dehors: l'unité de l'équipe devient ferment d'unité entre les hommes.

II. GRANDEURS ET LOURDEURS

A) VOLANT OU BOUÉE?

Quand nous disons «l'équipe, instrument d'apostolat», il faut bien comprendre cette expression. S'il fallait en faire un dessin, il faudrait choisir celui d'un volant, non pas un volant d'automobile, mais cette roue pesante qui sert à maintenir l'uniformité du mouvement d'une machine: un volant de fonte en mécanique, comme au figuré, c'est une réserve de poids qui assure la bonne marche d'une opération, une réserve de forces, de fond, c'est-à-dire un poids, une lourdeur, mais pour une

action plus continue. Un volant n'est pas quelque chose de facultatif.

Cette comparaison lève une équivoque et prémunit contre une erreur : l'équipe n'est pas une bouée de sauvetage à laquelle on s'accroche pour surnager. Quand un homme ou un séminariste vient et déclare (lui ou son directeur spirituel) « qu'il a besoin d'une vie d'équipe pour s'équilibrer », c'est une erreur profonde. L'équipe n'est pas un remède à un manque de jugement, à l'absence de fermeté dans le combat de la prière ou à une inaptitude pour les contacts... Elle ne peut soutenir que des hommes qui se tiennent droits d'eux-mêmes : à ceux-là seuls elle donne un surcroît. L'équipe-bouée a vite fait d'être alourdie et de couler avec ses occupants.

B du temps pour une nouvelle naissance

Un premier facteur de l'équipe, c'est le temps. De même que les études de philosophie et de théologie demandent du temps, un long mûrissement, de même que l'insertion dans la vie ouvrière demande, elle aussi, du temps, un long échange et un enfouissement, de même la vie en équipe: apprendre à faire équipe pour de bon, apprendre ensuite à s'insérer dans telle équipe est une œuvre qui ne se fait point par un coup de chance, avec un bon caractère, ou grâce à une affinité immédiate.

Il faut faire ses classes, son apprentissage d'équipe et de communauté, et ces classes se poursuivent tout au long de notre vie. C'est cela qui rend si difficile, et cela se conçoit, à des prêtres déjà un peu anciens, ou à des religieux ayant achevé leur formation ailleurs, de s'insérer dans un groupe nouveau et déjà structuré. Cela explique également la difficulté, au sein d'un même groupe, de remplacer un équipier dans une équipe ancienne : on ne prend jamais facilement un train en marche quand on n'a pas démarré ensemble.

Entrer dans une équipe, c'est rentrer dans le sein de sa mère : « Comment un homme peut-il naître une fois qu'il est vieux ? Peut-il une seconde fois entrer dans le sein de sa mère et naître ? » (Jn 3, 4). C'est une véritable mue, difficile pour chacun de nous, de tout âge, de tout milieu.

C) PREMIER RELAIS DU CORPS MYSTIQUE

Mais ici c'est une naissance qui aboutit au Corps mystique et donne sa grandeur surnaturelle à l'équipe.

C'était déjà la marque précieuse de l'authenticité de notre don à Dieu et aux hommes, remplaçant peu à peu la recherche égoïste de notre moi: « comment peux-tu dire que tu aimes Dieu que tu ne vois pas si tu n'aimes pas ce frère que Dieu a mis là avec toi pour que tu le voies ? » Mais l'équipe est bien plus : elle est le *premier relais du Corps mystique* ; chacun de nous est cellule de ce Corps, mais l'équipe est le premier organe-membre.

Pour saint Thomas d'Aquin l'entrée en religion était une nouvelle naissance et les vœux solennels équivalaient à un second baptême : c'est pourquoi on donnait au religieux un nouveau nom. Laissons tomber le changement de prénom, mais retenons cette idée de renaissance que nous accomplissons par notre entrée volontaire dans le Corps mystique, concrétisé par trois ou quatre compagnons visibles : « Car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus » (Ga. 3, 28).

Le mystère du Christ en nous « qui est tout et en tous » est un prodige d'unité : Dieu a haussé à une perfection surnaturelle l'unité que, par nature, les hommes possèdent entre eux. Pour saint Paul, le Christ ne nous atteint pas comme une poussière d'individus isolés : l'homme nouveau n'est pas seulement l'individu devenu chrétien et renouvelé par la grâce, mais celui qui s'est incorporé au peuple unique et intégré à la maison de Dieu (cf. Éph. 2, 14, 22).

C'est cela que nous avons à vivre : la présence du Christ en moi, m'agglutinant à la même présence du Christ en mes frères. De même que la « vie apostolique » exige la contemplation comme source de l'action qui en découle, de même la construction de l'Église a besoin, comme sa source propre, de l'unité réelle de l'équipe.

Cette perpétuelle naissance à l'équipe est un perpétuel enfantement. Ainsi, par sa nature même, une équipe n'est jamais faite du premier coup - il y faut des mois -, mais par sa nature d'être vivant, elle n'est jamais non plus achevée : premier relais du Corps mystique et à son image, l'équipe est un

organisme qui lutte et peine contre le péché, en perpétuelle reconquête intérieure, à la fois rachetée et rachetante.

Le texte extraordinaire de saint Paul qui sert d'épître à la messe de mariage (Éph.5,21 ss) n'est pas étranger à notre vie d'équipe, bien au contraire. Saint Paul établit un parallèle entre le mariage humain et l'union du Christ à l'Église: «Le Christ peut être dit époux de l'Église, parce qu'il est son chef et l'aime comme son propre corps, ainsi qu'il arrive entre mari et femme ». Cette comparaison une fois admise fournit en retour un modèle idéal au mariage humain ²⁶ »

Or si nous appliquons ce texte à l'équipe, ce ne sera point parce qu'un foyer aimant serait un beau modèle d'équipe ; c'est du côté du Seigneur que se situe la comparaison : de même que le Seigneur aime l'Église comme son propre corps, de même l'équipier aimera et construira le Corps mystique en aimant et en construisant son équipe.

Ce n'est pas là formule pieuse ou sentimentale, mais réalisme logique, quand l'équipe est la première cellule du Corps mystique ; il ne perd donc pas son temps, l'équipier qui aime son équipe comme le Christ a aimé l'Église, qui se livre pour elle afin de la sanctifier, qui veut la rendre toute resplendissante, sans tache ni ride ni rien de tel, mais sainte et immaculée.

D) SOLITUDE ET COMMUNION

Solitude et communion, quand elles sont chacune situées à leur vrai niveau, ne s'opposent pas. C'est l'approfondissement du sens de Dieu et la nécessité de notre union à lui qui constituent le ferment dont la vie commune a besoin. Et ceci sera de plus en plus vrai dans un monde de plus en plus collectiviste. Solitude et communion s'appellent l'une l'autre : il faut qu'on accepte de vivre pour un autre et au compte d'un autre - que celui-ci se nomme tantôt Dieu et tantôt le prochain.

Dans tous les cas, il faut que nous renoncions à cette autonomie absolue qui est si vissée à notre nature (j'écrirais volontiers « vicée ») : il nous faut consentir chaque fois - et c'est là la Charité - à l'entrée d'un autre dans notre vie. C'est la belle parole du Père de Lubac : « Nous ne sommes pas des morceaux, mais des membres. » L'apparente opposition entre solitude et communion se résout en unité, on l'a vu, dans le Corps mystérieux du Seigneur. Mais il faut aller plus loin : notre vie, centrée sur Dieu, ne peut regarder moins haut que Dieu dans l'intimité même de sa Trinité.

« Il doit y avoir union d'amitié entre ceux qui ont une même fin commune » écrit saint Thomas ²⁷ et il poursuit: « Dans une cité, les hommes sont unis par une certaine concorde, une harmonie, afin d'atteindre le bien de la cité. Les soldats, dans une armée, doivent eux aussi être unis et agir de concert pour obtenir la victoire, leur but commun. Or, le but ultime auquel la grâce de Dieu conduit l'homme, c'est la vision de Dieu même, propre à Dieu²⁸. »

Notre fin commune c'est donc Dieu en tant qu'il se communique à nous et nous transforme dans une société d'amour avec Lui. La Sainte Trinité est le modèle ultime de l'équipe: trois dans une cohésion totale, dans une communication, une communion sans frontière, et cependant sans faire disparaître les distinctions entre eux ni leur rapport propre au sein de la Trinité. Chacun d'entre nous à l'intérieur de l'équipe garde sa personnalité et se caractérise en ce qu'il a de propre par rapport à ses coéquipiers. Mais de même que l'action créatrice de Dieu, les œuvres *ad extra* de la Trinité sont communes aux trois divines Personnes, de même toute action au-dehors de l'équipe doit être véritablement et visiblement œuvre commune. Et cela ne replie nullement l'équipe sur elle-même.

E) Si le grain ne meurt

Si l'équipe prétend à de telles grandeurs, elle ne peut échapper à la loi de la croix, qui est celle de la croissance et de la résurrection. A l'équipe s'applique ce que dit saint Augustin : " Ne soyez jamais satisfait de ce que vous êtes si vous voulez atteindre à ce que vous n'êtes pas encore.

²⁶ Note de la Bible de Jérusalem.

²⁷ Contra Gentes, III, 117

²⁸ Contra Gentes, III, 151.

Dès que vous vous complaisez en vous-même vous rester sur place. Si vous dites ' cela me suffit ' vous êtes mort. Il faut toujours croître, toujours marcher, toujours progresser. »

Il est vrai que ce n'est pas la tentation la plus habituelle de nous imaginer que nous avons réalisé la plénitude de la vie d'équipe, car le plus souvent nous sentons au contraire trop ses difficultés. Mais alors nous tombons dans cette caricature qui consiste à ne parler de l'équipe que pour en voir les difficultés, les grincements et les maladroites. Présenter ainsi l'équipe, ce serait comme si on parlait de mariage à des fiancés en ne disant que les difficultés quotidiennes au lieu de montrer la belle, grande œuvre à faire ensemble. L'essence de l'équipe n'est pas dans ces grincements, même inévitables, mais dans le Royaume de Dieu qu'elle bâtit.

Il ne faut pas s'étonner non plus si, dans le combat que le démon engage contre nous dans l'apostolat, il s'en prend à l'équipe: c'est une illusion diabolique d'attendre que l'équipe soit ce qu'elle devrait être, pour être, nous, ce que nous devons. C'est une illusion diabolique et pharisaïque d'attendre que l'équipe soit parfaite et définitive pour s'y donner à fond ; elle ne peut donner, elle, que ce qu'elle reçoit de chacun de ses membres.

Nous courons tous le danger de devenir terriblement indépendants et d'organiser en réalité notre vie selon nos goûts, même si extérieurement il semble que nous soyons très donnés aux autres. Il nous faut l'avouer, le don aux autres quand ces autres sont à l'extérieur de l'équipe, est tellement plus facile : on se sent compris, on se voit (et l'on se croit plus encore) utile, on aide, et les plus vifs dénonciateurs du paternalisme y succombent eux-mêmes.

Certes, l'équipe n'est pas le but ultime de notre don, mais elle est pour l'apôtre le baromètre indéréglaible : en consultant sa générosité à l'intérieur de l'équipe il connaît sa vraie « pression » apostolique. En ce sens et pour reprendre les paraboles du Royaume il faut que l'on soit capable de tout vendre pour que l'équipe soit la perle précieuse et le champ au trésor caché (Mt. 13, 44).

La soumission à l'équipe, avec tout ce qu'elle comporte de perte de soi est la forme pratique et permanente de l'obéissance : nous trouvons Dieu et sa volonté par l'équipe, d'une manière active. C'est à l'intérieur de l'équipe également que nous prenons conscience que l'esprit du mal, c'est justement celui qui souffle l'incompréhension mutuelle, la division suivie de ces multiples misères dont saint Paul ne cesse de dresser le catalogue: « discordes, jalousie, emportements, disputes, médisances, désordres... » (2 Co. 12, 20).

L'équipe elle-même n'est qu'un moyen, elle n'est pas un but: ce qui est dit de chacun des équipiers par rapport à l'équipe, il faut le dire par rapport aux autres équipes, et surtout par rapport au Royaume de Dieu à bâtir. Il ne faut pas perdre de vue que l'équipe elle-même doit être disponible et se renoncer pour bâtir le Royaume. Sinon elle devient ghetto au lieu d'être ferment, grumeau au lieu d'être levain dans la pâte. C'est le danger de certaines équipes, quand elles vieillissent, d'être telle-ment bien soudées entre équipiers, et d'une manière trop humaine, qu'elles ne savent plus essaimer pour renaître ailleurs et, en se séparant, donner des boutures pour étendre le royaume.

F) LA CHARTE DE L'ÉQUIPE

« Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis plus qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit... » (1 Co. 13, 1). Cet hymne à la charité peut être lu, sans le trahir en remplaçant le *Je* de saint Paul par l'équipe, puisque en elle se noue la charité. Ce texte enflammé et si pratique en même temps devient alors un guide incomparable pour ceux qui ont choisi cette forme de vie apostolique :

« Quand l'équipe parlerait les langues des hommes et des anges » (et nous voyons tout ce que cela signifierait dans la liturgie, la mentalité et les conversations), « si elle n'a pas la charité elle n'est plus qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit » (elle ne vaut pas plus que les cloches qui sonnent en vain et ne regroupent plus personne).

C'est tout ce texte de saint Paul que nous devons paraphraser ainsi; tout y passe: la catéchèse, les sermons enflammés, le dévouement absolu aux autres, le style de vie pauvre, tout cela ne servira de rien pour l'apostolat si l'équipe n'est pas enracinée dans la charité: « Quand l'équipe aurait le

don de prophétie et qu'elle connaîtrait tous les mystères et toute la science, quand l'équipe aurait la plénitude de la foi, une foi à transporter les montagnes, si elle n'a pas la charité, elle n'est rien. Quand l'équipe distribuerait tous ses biens en aumônes, quand l'équipe se livrerait aux flammes, si elle n'a pas la charité, cela ne lui sert de rien. »

Et de même que cette charité si haute, « la voie qui les dépasse toutes » (1 Co. 12, 31), va se concrétiser dans une série d'attitudes très humbles où le prochain est plus aimé que soi-même, de même l'équipe au-dedans et au-dehors d'elle-même va apprendre quelles sont ses vraies lettres de noblesse: « L'équipe ne fanfaronne pas, ne se rengorge pas: elle ne fait rien d'inconvenant, ne cherche pas son intérêt, ne s'irrite pas, ne tient pas compte du mal ; elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle met sa joie dans la vérité. « Elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout. »

Que Dieu nous donne la grâce de saisir les richesses de l'équipe et, ayant saisi sa nécessité apostolique, la constance pour la réaliser.

MURMURE ET MURMURATEURS

SAINT Paul écrit à la communauté naissante de Corinthe: le souffle de la Pentecôte, l'enthousiasme de la rencontre toute neuve avec le Seigneur y sont aux prises avec la mentalité païenne ancrée dans les mœurs et les comportements depuis des siècles. On saisit sur le vif la christianisation qui fait son chemin, mais aussi les retours de flamme du paganisme : l'absolue nouveauté du Mystère annoncé par saint Paul échappe à beaucoup de ceux qui ont cependant reçu l'Évangile avec enthousiasme ; ils n'y voient qu'une doctrine très belle au milieu d'autres. Dès les premières heures, les mœurs et la foi sont menacées.

Comment donc mettre en garde ces Corinthiens, si prompts à mal user de leur liberté au nom même de leur foi? Paul en appelle à l'histoire du peuple juif; il relève quatre tentations permanentes et capitales, si profondément ancrées dans le cœur de l'homme pécheur, qu'elles demeurent, au-delà de leur réalité historique, ce qui menace les chrétiens : l'idolâtrie, la frénésie des sens, la mise à l'épreuve de Dieu, le murmure contre les responsables²⁹.

Pour l'idolâtrie, il suffit de rappeler le texte de Paul Claudel après sa conversion : « Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré des idoles, Et qui faites que je n'adore que vous seul, et non point Isis ou Osiris, Ou la Justice ou le Progrès, ou la Vérité, ou la Divinité, Ou l'Humanité, ou les lois de la Nature, ou l'Art ou la Beauté... Ou le vide laissé par votre absence³⁰. »

Pour la luxure, inutile d'en parler, on le voit assez. Restent, psychologiquement très proches, la mise de Dieu à l'épreuve - le chantage -, et le murmure contre les responsables. Dans un groupe, qu'il s'agisse d'une équipe missionnaire ou d'une communauté chrétienne, ces deux maux seront toujours menaçants. Que le murmure s'appelle aujourd'hui « critique », que les responsables à la page n'osent plus l'appeler « mauvais esprit », - craignant sans doute d'en faire eux-mêmes, et c'est à leur honneur -, cela ne change rien à sa nocivité.

Certains pensent-ils que mieux vaudrait souligner des données plus positives ? Savoir reconnaître les serpents venimeux est déjà quelque chose d'extrêmement positif : or de saint Paul à saint Benoît, de saint Benoît au Père Chevrier, pour ne citer que ceux-là, d'un millénaire à l'autre, se retrouve la même mise en garde contre tout ce qui, de près ou de loin, est division interne d'une communauté.

Quand saint Paul dresse le catalogue des vices et œuvres de la chair, il cite indifféremment et passe sans transition des fornications, vices contre nature, beuveries et autres orgies, à l'énumération des dissensions et de leurs modes divers d'expression : emportements, disputes, médisances, commérages, tout comme l'aigreur, la discorde, les soupçons malveillants, les querelles de mots... Pour saint Paul, ces « œuvres de la chair » sont toujours un assouvissement : assouvissement des sens ou assouvissement d'une exaltation du moi qui porte à la division ; elles sont toujours le fruit de l'égoïsme du moi charnel.

Il vaut la peine pour chacun d'entre nous de lire, une fois dans sa vie et à la suite, la douzaine de textes que la Bible de Jérusalem signale en note du passage des Romains 1, 29. On en sort la tête basse, et l'on voit que chaque communauté à laquelle saint Paul a écrit, sauf les chers Philippiens et les Thessaloniciens dont il loue la charité exceptionnelle, a été directement alertée par l'apôtre à ce propos. Et quand il écrit à ses disciples, à Tite autant qu'à Timothée, saint Paul leur recommande instamment d'exercer leur vigilance à ce sujet.

Au fond, ces attitudes de murmure, de critique, sont de l'infantilisme et la façon propre au diable de réaliser à sa manière, c'est-à-dire à l'envers, le « si vous ne devenez semblables à de petits enfants » (Mt. 18, 3) du Seigneur. Car l'origine de nos critiques vient de ce que nous n'avons pas accepté la place où nous nous trouvons, la limite où nous butons : alors, pour ne pas nous l'avouer, nous débinons l'autre ou le groupe. Et l'infantilisme est précisément ce refus d'objectivité devant un sevrage nécessaire.

²⁹ Cf. ALLO - *La Première épître aux Corinthiens*, p. xxxix (Éd. Gabalda).

³⁰ *Cinq grandes odes...*

Saint Paul y fait explicitement allusion en écrivant aux Corinthiens : il n'a pu leur « parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des êtres de chair » ; il ne peut leur donner de nourriture solide, car ils sont encore, dit-il, « des nourrissons... » « du moment qu'il y a parmi vous jalousie et discorde, n'êtes-vous pas charnels et votre conduite n'est-elle pas toute humaine? Lorsque vous dites, l'un : Moi je suis pour Paul, et l'autre : Moi pour Apollos, n'est-ce pas là bien humain? » (1Co 3, 1-4). Trois misères sont donc, pour saint Paul, étroitement liées: l'infantilisme spirituel, la domination de la chair, la discorde.

Le remède est clair : Jésus le propose dans la parabole en acte de la vraie enfance spirituelle. Il est frappant de noter, en effet, que l'enfant placé Jésus, arrive en réponse à ceux qui viennent de discuter sur la route pour savoir lequel d'entre eux est le plus grand (Mc 9, 33-35). La réponse, nous la connaissons: «Si quelqu'un veut être le premier, il se fera le dernier de tous et le serviteur de tous » (Lc 22, 26).

De tout cela Pierre tire la conclusion: lui aussi, dans son épître, oppose à la Bonne Nouvelle du Seigneur les divisions. Il reprend en positif les éléments de la comparaison de saint Paul: les vrais nouveau-nés dans le Christ ne se nourrissent pas de lait aigre et tourné: « Rejetez-donc toute malice et toute fourberie, hypocrisies, jalousies et toute sorte de médisances. Comme des enfants nouveau-nés, désirez le lait spirituel non frelaté, afin que, par lui, vous croissiez pour le salut, si du moins vous avez goûté combien le Seigneur est excellent » (1 P. 2,1-3).

Après le Seigneur et les Apôtres, il est bon d'ajouter nos autres sources fondamentales : l'une d'elles, et après l'Écriture la première en date, est la Règle de saint Benoît. On peut dire qu'elle est la base et le tronc commun de l'arbre de la perfection évangélique, et que le rameau des Instituts séculiers lui-même reçoit aussi sa sève propre à travers elle. Car saint Benoît, «fondant une école où l'on apprenne à servir le Seigneur », y enseigne d'un même trait la vie donnée à Dieu et la vie fraternelle:

Mais voici que le Seigneur, cherchant dans la foule des hommes un ouvrier de ses volontés, adresse à tous cet appel: « Quel est celui qui aime la vie et désire couler des jours heureux? » Que si touché de cette voix, tu réponds : ' Eh bien, moi! ', Dieu reprend aussitôt: ' Si tu veux jouir de la vie véritable et éternelle, garde ta langue de la médisance et que tes lèvres ne profèrent pas de paroles trompeuses : Détourne-toi du mal et fais le bien : cherche la paix, poursuis-la avec ardeur »³¹...

Tout au long de la Règle, revient la même mise en garde. Dans « l'outillage des bonnes œuvres ³² » saint Benoît énumère :

- ne pas entretenir de fausseté dans son cœur,
- ne pas donner le baiser de paix avec simulation,
- ne pas se départir de la charité ;

mais aussi n'être :

- ni murmureur,
- ni enclin au dénigrement...

Et ces 70 sentences se terminent par le même appel :

- ne haïr qui que ce soit,
- ne pas céder à la jalousie,
- réprimer le tourment de l'envie,
- avoir horreur de la dispute.

Que tout cela soit évident et le B. A. BA de l'Évangile, il suffit de lire ces maximes, même d'un œil distrait, pour en avoir la conviction. Mais combien de fois aussi faudra-t-il les relire et s'y cramponner pour ne pas les enfreindre !

Et l'on arrive ainsi au Chapitre XXIII de la Règle: « Des fautes qui entraînent l'excommunication. » De quoi s'agit-il? De fugitifs? De coups et blessures? De ceux dont les mœurs sont scandaleuses? Non, mais de ceux qui, par leurs paroles ou leurs attitudes, brisent la communion. En cinq lignes, saint Benoît décrit le mal avec une précision toute expérimentale : « Si un frère se montre

³¹ Prologue de la Règle.

³² Ch. IV de la Règle.

opiniâtre, s'il s'entête dans la rébellion, l'arrogance, le murmure, s'il s'insurge contre un précepte quelconque de la Sainte Règle ou des anciens... »

Nous sommes ici à l'aiguillage où se prend soit le chemin de Dieu et de la sainteté la plus authentique, soit la voie de garage de la médiocrité. Car il est des jours où il arrivera « qu'on enjoigne à un frère des choses pénibles ou même impossibles » (au moins à ses yeux)³³. En quelques lignes, il multiplie les indications: «accueillir l'ordre donné en toute mansuétude et soumission» ; et si vraiment cela excède ses forces, s'en ouvrir au supérieur, mais là encore «sans opposer d'ailleurs ni orgueil, ni résistance, ni contestation... »

Quand on sait à quel point la Règle de saint Benoît est écrite non point pour faciliter le gouvernement et le bon ordre d'un monastère pris en soi comme un but, mais pour « servir de point de départ pour la sanctification ³⁴ », on comprend mieux encore l'insistance du Père de la vie religieuse d'Occident à mettre les murmurateurs en garde contre eux-mêmes : ils gâchent leur propre vie. Car l'absence de murmure et de critiques, l'acceptation même de l'impossible apparent est le plus sûr moyen de réaliser l'adhésion de l'âme à Dieu dans toutes les circonstances de la vie: là, et là seulement, réside la sainteté.

Quand nous acceptons la faiblesse de la critique, quand nous nous révoltons intérieurement, sachons que d'une pointe d'aiguille nous atteignons notre âme et la dégonflons du souffle de l'Esprit.

Le Père Chevrier écrivait: «Un démolisseur en une matinée fait plus d'ouvrage que cent maçons en une journée.» On peut supposer que cette phrase a été écrite par lui à la suite de quelque malheureuse expérience, mais il donne le remède aussitôt: « Il est bien difficile qu'il n'y ait pas dans une équipe de petites divisions, de petites oppositions d'esprit et de vues, et de manières de faire: chacun a son esprit et ses vues comme chacun a son visage ; mais il faut fondre son esprit, ses vues particulières dans les vues générales de l'équipe, savoir faire le sacrifice de ses vues et de ses biens, et ne jamais se mettre en dehors de ceux avec qui nous sommes et devons être, à moins de les quitter complètement et de former une œuvre à part, en dehors. Quand décidément on ne peut s'unir, mieux vaut se séparer. Cela évite beaucoup de souffrances de part et d'autre. »

C'est l'exemple même de Paul et de Barnabé.

Quand nous nous laissons aller à des sous-entendus, à des critiques, nous ajoutons à la misère réelle que nous constatons, - quand elle est réelle d'ailleurs et non grossie par notre ignorance des faits -, un venin qui la rendra finalement purulente et l'empêchera de guérir. Nous n'avons pas à être des *beni-oui-oui*, mais être des *beni-non-non* ne vaut pas mieux, et surtout par derrière. Le remède à ce mal de la critique : c'est, en adultes, de nous dire « face à face » et même aux responsables, - comme Paul à Pierre (Ga. 2, 11) -, ce que nous croyons devoir dire.

Combien devons-nous aussi nous appliquer à la bienveillance à l'égard des responsables et des supérieurs, aussi bien au-dedans de l'équipe qu'à l'extérieur par rapport à l'Église, et - il faut aller jusqu'au bout de l'Évangile - vis-à-vis des chefs qui commandent dans l'ordre temporel, y compris les pénibles et les mal-embouchés dont parle saint Pierre (1 P. 2,13-25) !

Chaque époque a sa misère : la passivité des chrétiens du xix^e siècle, le laissez-faire, laissez-passer du libéralisme ont été de lourdes fautes. Mais ne tombons pas dans la culture du mécontentement élevé au rang de vertu : nous serions des aveugles qui en mènent d'autres et les font culbuter dans le fossé.

Ce qui nous oppose le plus radicalement au marxisme et dans tous les domaines, même dans ceux où nous avons les mêmes options pratiques, c'est la différence du regard initial. Pour le marxisme (je ne parle pas des marxistes dont beaucoup sont sur ce point chrétiens malgré leur doctrine), la Dialectique, loi fondamentale de l'univers, met l'opposition à la base de toute créature matérielle ou spirituelle, et le progrès ne peut sortir que d'une lutte.

Le chrétien, lui, apprend, dès la première page de la Genèse:«Et Dieu vit que cela était bon.» Parce que Dieu est, il y a une harmonie fondamentale, un lien et un bien entre tous les êtres de la Création ; et si le péché originel a détraqué cette harmonie foncière et introduit des grincements, il

³³ Saint Benoît en fait tout un chapitre (ch. LXVIII).

³⁴ Dernier chapitre de la Règle

faut la rétablir et chercher à atténuer les dégâts.

Pour nous, il nous faut cultiver un dynamisme positif, trouvant sa source dans la joie d'être appelés par le Seigneur, à la plus belle et plus haute tâche qui soit: donner Dieu aux hommes, non par un apport de nous-mêmes (pauvres de nous!), mais en le leur révélant, ce qui est tout différent.

Entrer dans la lutte contre les divisions et les critiques, en nous-même et hors de nous, n'est pas facile, soyons sans illusion à ce sujet. Mais si nous l'engageons, elle n'aboutira pas seulement à éviter quelque chose de bas, mais elle apportera un renforcement extraordinaire dans le bien. Renoncer chaque fois à ce qui démolit, aux «œuvres de la chair», c'est entrer par le fait même dans ces «fruits de l'Esprit contre lesquels il n'y a pas de loi : charité, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi » (Ga. 5, 22-23).

L'envers du murmure et de la démolition, c'est très exactement la joie qui naît de la louange de la gloire de Dieu, et cette construction du Royaume dont l'Apocalypse décrit la grandeur. Ce positif ne demande qu'à grandir et à se multiplier si nous ne le stérilisons pas.

Ce mot de Joie, cette invitation : « En tous temps, je vous le répète, réjouissez-vous », revient sans cesse dans saint Paul, plus de cinquante fois! Et cela n'a rien d'étonnant après un Évangile qui débute par le mot de l'Ange à la Vierge: «Réjouis-toi... », qui doit nous mener à la perfection de la joie, la propre joie de Jésus communiquée en plénitude (Jn 15, 11 et 17, 13). Saint Paul a compris et ne cesse de redire ce que les Douze étaient si lents à croire du vivant de Jésus: la joie du cœur est le fruit de la docilité à l'Esprit. Mystérieuse alchimie où «l'on accueille la Parole parmi bien des tribulations, avec la joie de l'Esprit Saint » (1 Th. 1, 6), où Paul « surabonde de joie dans toutes ses épreuves » (2 Co. 7,4).

Ne nous leurrions pas : la joie chrétienne naît, non pas de la croix comme on le dit trop facilement - car la croix reste toujours douloureuse -, mais de l'acceptation confiante de cette croix. La joie est, en définitive, le fruit de la foi éprouvée. L'épreuve ne doit pas nous paraître quelque chose « d'étrange », le mot est de saint Pierre et il poursuit: « Mais dans la mesure où vous participez aux souffrances du Christ, réjouissez-vous, afin que, lors de la révélation de sa gloire, vous soyez aussi dans la joie et l'allégresse » (1 P. 4, 12-13).

Ainsi de l'épreuve sortira la joie ou le murmure selon que nous aurons adhéré ou non à la croix: ce n'est pas en vain qu'avec Jésus, au Calvaire, deux autres hommes ont été crucifiés. Et tandis que le premier supplicie met le Christ à l'épreuve:«Sauve-toi toi-même et nous aussi... », l'autre accepte, et avec quelle confiante humilité! Et c'est lui qui « dès aujourd'hui » entrera dans la joie, c'est la promesse du Christ.

« Tout Royaume divisé contre lui-même court à la ruine et ses maisons croulent l'une sur l'autre », la parole du Seigneur est évidente. Tout homme aurait pu la prononcer. Mais quand il s'agit des affaires de Dieu la division est infiniment plus pernicieuse car elle s'attaque à ce qui constitue le Royaume : l'unité dans la charité et par la charité, qui est tout à la fois la frontière et le territoire du Royaume de Jésus.

Le groupe spécial où nous vivons, en lui-même est peu de chose et ses vraies déficiences dépassent les critiques qu'on peut lui faire. Mais le mal le plus vrai des murmures est de détourner de l'essentiel : le «dépôt» de la foi « à garder », le Seigneur à ne pas trahir là où il nous a mis, le monde dans les ténèbres et l'ombre de la mort que nous avons à éclairer : cela, nous n'avons pas le droit de le sous-estimer, encore moins de l'abîmer.

Or, tous les efforts que nous ferons pour réaliser, comme des enfants de Dieu, le même portrait du Seigneur, « doux et humble de cœur », bâtiront de proche en proche le Royaume de Dieu. Une équipe unie, une communauté paroissiale qui a mis au premier rang cette charité, c'est déjà le rassemblement de deux ou trois au nom du Seigneur Jésus: le but pour lequel nous avons donné notre vie est alors par le fait même atteint.

Et les jours de tentation, ou bien les jours où nous sommes éprouvés par une communauté ou un coéquipier qui nous pousse au murmure, pensons à ce pauvre Moïse qui n'eut pas le bonheur, après une vie de lutte, d'entrer personnellement dans la Terre Promise et qui dut se contenter de la regarder de loin, parce que un jour, à Mériba, «au jour de la tentation du désert, les cœurs se durcirent et nos pères tentèrent le Seigneur, l'éprouvèrent après même avoir vu son œuvre». Et le même

psaume invitatoire de Matines nous dit quel est le fruit du murmure dans la pensée de Dieu: « Ils n'accéderont pas à ma quiétude » (Ps. 95).

Moïse et Aaron nous donnent le fin mot de tout cela : au peuple qui murmure contre eux. dans le désert ils disent : « Nous, qui sommes-nous ? Ce n'est pas nous, mais bien Yahvé, que vos murmures atteignent » (Ex. 16, 8).

LE TEMPS ET LES TEMPS DE LA MISSION

Dire et redire « Seigneur, Seigneur » ne fait pas entrer dans le Royaume de Dieu ; de même répéter « Mission, Mission » ne suffit point pour être missionnaire. Partir, vivre en « pays de mission » n'est encore qu'un premier pas. Entrer en mission, comme on dit pour d'autres « entrer dans un cloître », suppose un retournement radical des perspectives qui animent presque forcément l'homme né en pays de chrétienté.

C'est là une fois de plus une vérité évidente, mais la reconnaître n'est pas encore partie gagnée : une pente presque fatale nous pousse ensuite à agir en terre de mission tout comme si nous étions en pays de chrétienté.

On s'est beaucoup moqué des religieuses du XIX^e siècle qui, parties en Afrique, apprenaient aux petites négresses à broder les fines et inutiles dentelles de leurs vieilles provinces d'origine. Et l'on a vite fait de regretter les cathédrales en faux gothique importées en terres de mission. Que nous serions pharisiens si nous prenions des mines indignées devant de tels faits ! et ne risquons-nous pas de mériter le reproche de la poutre dans notre œil ? Car si, matériellement, nous sommes attentifs à éviter ces erreurs, sommes-nous bien sûrs d'avoir pris le temps d'écouter, de comprendre, de nous laisser imprégner, au lieu d'apporter dans nos valises des matériaux apostoliques préfabriqués ?

La Mission demande un grand temps d'assimilation lente, toujours plus long, finalement, que les délais les plus larges que l'on s'était d'avance fixé. Avant de *donner*, et de donner le bien le plus précieux de l'univers, celui que la terre et le ciel ne peuvent contenir, il faut d'abord recevoir et non seulement de Dieu, ce qui est évident, mais aussi recevoir du plus pauvre sa pauvreté même : si l'humble écoute ne précède pas le don de la parole, il y a grand risque de prêcher ses idées à soi-même, plutôt que Jésus-Christ. « Les pauvres seront évangélisés », c'est le signe de la mission, mais à condition que les évangélisateurs se mettent à l'écoute de ceux qu'ils évangélisent. Ensuite, alors, ils pourront porter le message.

Il est utile d'en appeler à l'expérience des missionnaires en pays lointains. L'un d'entre eux, le Père Tempels, apôtre en Afrique Noire, évoque lui-même, avec humour, la mentalité du missionnaire ou de l'Occidental arrivant en pays africain. Et ce qu'il dit, nous pouvons le transposer à l'échelon de nos propres efforts :

« Le nouvel arrivé d'Europe débarque avec un esprit d'organisation. Il commence par se demander: Combien ferons-nous de réunions par semaine? Combien de personnes admettrons-nous par groupe ? Il devrait, au contraire, chercher à s'informer, interroger les gens et, à partir de là, essayer de les pénétrer et de connaître leur pensée profonde. »

« Bien des Européens avaient l'ambition de servir l'Afrique. Mais ils concevaient leur tâche de la manière suivante: il n'y a rien chez ces noirs; pour les aider, nous allons bâtir. Ils portaient d'en haut bourrés de philosophie et de théologie, ils parlaient comme des livres. Ils auraient dû débiter par la base : Comment t'appelles-tu? Que fais-tu? As-tu du travail ? Que penses-tu de la vie ? Que désires-tu ? Ils auraient alors découvert un univers où Dieu se trouvait présent³⁵ »

Les observations du Père Tempels sont puisées dans sa propre expérience et c'est pourquoi il peut se permettre de parler ainsi.

Ainsi le pauvre - pauvre de bien humain, mais aussi le pauvre de Dieu - est le premier évangélisateur de celui qui vient l'évangéliser. Nous apportons l'Évangile, mais nous avons aussi à le recevoir de la main des petits et des pauvres. Ils ne savent point le nom de cet Évangile mais ils en sont les témoins, et même s'ils sont pauvres de vertu - les pécheurs -, ou pauvres d'espérance - les révoltés et les aigris -, leur misère doit être longuement écoutée, elle doit pénétrer en nous pour que la réponse que nous leur donnerons, soit véritablement celle du Seigneur.

³⁵ Cité par Elisabeth des ALLUES, *Toumlilins. A la recherche de Dieu, au service de l'Afrique*, Éd. du Cerf, p. 241.

Il nous faut donc respecter la durée du temps : « Mais quand vint la plénitude du temps, Dieu envoya son Fils, né d'une femme » (Gai. 4, 4), le mystère exprimé par saint Paul, nous devons le faire nôtre. A vouloir enfanter avant le terme révolu, nous courons tout aussi bien le risque de ne pas respecter les réalités propres aux hommes à qui nous allons, que celui de nous emballer sur les aspects les plus immédiatement spectaculaires, mais aussi les moins profonds et les plus transitoires.

Toutes les paraboles du Royaume de Dieu sont empruntées aux lentes germinations de la terre. Ce n'est pas sans motif, le grain de sénevé qui à la longue « devient même un arbre » (Mt. 13, 32), le blé qui germe et pousse sans que « l'homme sache comment, qu'il dorme ou se lève, la nuit ou le jour » (Mc 4,27), les phases successives de la croissance que Jésus énumère une par une: « d'elle-même la terre produit d'abord l'herbe, puis l'épi, puis plein de blé dans l'épi ». Quant au semeur, il interviendra de nouveau, mais à la fin: « quand le fruit s'y prête, alors il y met la faucille » (Mc 4, 28-29). Ainsi Dieu passe par l'homme pour deux actes assez brefs, semer et moissonner, mais la croissance, Dieu seul la donne. Saint Paul le rappelle : « Ni celui qui plante, n'est quelque chose, ni celui qui arrose, mais celui qui donne la croissance » (1 Co. 3, 7). Et son rythme est lent.

En réalité, semence et moisson se font, elles aussi, dans le temps. Avant d'atteindre la bonne terre, le semeur devra traverser les zones stériles où le grain tombe en vain, faute de profondeur, ou s'étouffe dans les ronces : qu'il sache donc choisir et attendre le sillon fertile. Pour la moisson, il en est de même : malgré les impatiences les plus légitimes, la loi du Seigneur est d'accepter longtemps, jusqu'à la fin du monde, la présence de l'ivraie dans le champ, et de ne pas extirper prématurément le mal.

Certains pensent qu'aujourd'hui l'homme des villes ne comprend plus ces paraboles trop rurales: il est vrai que des gosses des quartiers urbains n'ont jamais assisté aux lentes germinations de la terre. A nous de les y rendre attentifs et de leur faire découvrir cette loi de la nature, car il serait vain de vouloir remplacer, par un langage emprunté à la technique, ce qui relève de la vie où le temps accompagne les rythmes et les phases de la croissance, semblables dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce.

Or, Jésus se révèle dans le domaine apostolique, non seulement comme l'Unique, l'Envoyé par excellence du Père, mais il nous rend attentifs, par sa vie même, à trois temps de la mission. Ce ne sont pas des étapes closes sur elles-mêmes, il n'y a pas de cloisonnements rigides d'une époque à l'autre, mais des composantes harmoniques : chacun de ces temps est présent dans l'autre, à la fois préparé par lui et l'achevant. Ils sont distincts cependant et pourraient s'appeler: le temps de l'amitié, le temps de la Parole, le temps du Sacrement.

Le temps de l'amitié, c'est Nazareth: l'enfance, la présence, la vie partagée, le travail de tous, les mille liens de connaissance et de parenté qui font dire: « N'est-ce pas là le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joset, de Jude et de Simon ? » (Mc 6, 3).

Ce temps de l'amitié avait commencé avant même la naissance de Jésus: c'est le voyage heureux de Marie allant aider sa vieille cousine Elisabeth, mais aussi le déplacement inopportun du recensement de César-Auguste, avec toujours la soumission aux événements familiaux ou politiques, aux coutumes et aux prescriptions. Plus tard ce seront les deux tourterelles offertes à la naissance, le pèlerinage à douze ans, la vie familiale.

Le Père de Foucauld, « le Frère universel », les Petits frères de Jésus, sont nos guides admirables pour ce temps de l'amitié qui est celui de la vie cachée, du levain enfoui, le temps du silence qui n'attend rien, le temps de « l'inutile », du secret avec le Père, « et ton Père qui voit dans le secret te le rendra » (Mt. 6, 6).

L'apôtre aussi doit vivre le temps de l'amitié; il n'est pas un businessman pour qui « le temps est de l'argent »; ou plus exactement le temps est infiniment précieux pour l'apôtre, mais dans un tout autre sens : il est précieux pour le « donner » et le « perdre » au sens de la parole de l'Évangile : « celui qui perd sa vie... » L'apôtre ne peut être pressé ni courir à perpétuité ; s'il veut nouer cette amitié précieuse, il doit s'enraciner, se faire tout à tous, aimer dans le temps et le service

quotidien : « Te requiert-on pour une course d'un mille, fais en deux » (Mt. 5,41).

Mais Jésus quitte son village: «Les temps sont accomplis, et le Royaume de Dieu est tout proche» (Mc 1, 15). C'est la vie publique : le temps de la parole commence. L'activité devient intense: l'appel des disciples, l'enseignement dans la synagogue, les malades, les pécheurs rassemblés devant la porte. Tout prend une autre allure, mais Jésus, même s'il est inconnu de la Samaritaine, ne sera jamais un étranger dans les centcinquante kilomètres qu'il parcourt en tous sens, annonçant la Nouvelle, envoyant ses disciples devant lui, et tenant à chacun le langage qu'il peut saisir: aux foules les paraboles, aux scribes et pharisiens les controverses sur le Messie et la loi; à la pécheresse le pardon.

Mais la parole prépare en elle-même une autre étape: le temps du Sacrement. Dès le grand discours de la multiplication des pains, la chair-nourriture, le sang-boisson qui feront vivre à jamais, annoncent le temps suprême: « Avant la fête de la Pâque, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin » (Jn 13, 1): c'est le temps de la Cène et de la Croix, de la mort et de la résurrection, données et partagées.

Le temps de l'Amitié, Nazareth, a duré trente ans, le temps de la Parole et de la vie publique, trois ans, mais le temps du Sacrement tient en un jour.

Trente ans, trois ans, vingt heures, cette mystérieuse répartition de l'existence du Verbe fait chair, demande davantage notre contemplation que des explications : elle doit devenir l'âme de notre effort.

Le chemin est très long entre le kilomètre zéro - l'absence de Dieu - et l'entrée dans la vie sacramentelle. On n'y parvient pas du jour au lendemain. Seule une marche lente à partir du premier appel permet d'y accéder sans tout gâcher; il faut aussi respecter les deux premiers temps, celui de l'amitié et celui de la Parole, si l'on veut que le sacrement soit véritablement la graine jetée dans la bonne terre et qui porte un fruit abondant.

Si les sacrements sont tellement privés de leur fruit chez tant de baptisés, c'est parce qu'ils sont jetés sur les bords du chemin de leur vie, sans pouvoir s'enraciner dans une terre profonde. Sur ce point, nous avons tous, nous aurons toujours un changement de mentalité à opérer ; je ne parle même pas des statistiques officielles et des feuilles à remplir, mais au fond de nous-même il faudrait, j'entends pour un missionnaire, ne pas se poser *d'abord* la question : « combien de personnes à la messe? »

Notre vraie mentalité missionnaire se traduira en un autre enchaînement de pensée: « Ai-je assez compris la pensée, assez longtemps partagé le travail et le pain, - le mien et le sien -, de celui que j'aime de l'amour même du Seigneur, pour pouvoir maintenant, non par métier, ni par baratin, partager avec lui la Parole ? Ai-je ensuite assez vécu avec lui, assez partagé la Parole, pour que maintenant, ensemble, nous ne mangions plus la manne du désert, mais le Pain de la vie éternelle, la chair même du Seigneur ? »

A brûler les étapes, nous n'imitons pas le Seigneur, et les richesses infinies de Dieu n'éclosent pas dans l'âme. L'avons-nous assez remarqué? Chaque texte que nous avons cité à propos de Jésus contient les mots : « Le temps révolu, l'heure venue... » A Cana, Jésus le dit en clair : « Mon heure n'est pas venue » (Jn 2, 4), et cet épisode est la charnière entre le temps de l'amitié, le partage du repas de noce, et le temps de la vie publique, le miracle. Car les trois temps ne sont pas séparés, et chacun d'eux est vécu dans sa plénitude : l'amitié n'est pas un « truc » pour « refiler » la Parole, ni la Parole un « condiment » pour faire « gober » le Sacrement. Il suffit d'exprimer cela un peu crûment pour sentir l'odieux et l'aspect blasphématoire de cette attitude. L'amitié est vécue pour elle-même, totalement: elle a sa valeur divine et sa propre finalité; elle a atteint son but, l'amour mutuel de deux êtres, même si l'un d'eux n'arrive jamais à se savoir fils de Dieu. Mais par sa propre pente, l'amitié fait pressentir le temps suivant : elle mène à partager le bien le plus précieux de

l'apôtre, les mots de Dieu, l'expression de sa tendresse qui dépasse toute joie humaine et comble le cœur de paix.

Et la parole doit imprégner l'âme et l'esprit pour donner au sacrement sa plénitude. Le sacrement de mariage, si le mystère de l'union de l'homme et de la femme tel que saint Paul l'explique aux Éphésiens n'est pas devenu la pensée même des époux, quelle force réelle aura-t-il? Un baptême qui n'est pas fécondé par l'eau jaillissante de la Parole et des gestes du Christ connus et médités, se dessèche à son tour comme une fleur privée de sève vivante.

Même avec un chrétien, il faut veiller à ce qu'il participe toujours au temps de l'amitié et de la Parole. L'amitié sera pour lui la communauté chrétienne locale, l'équipe d'Action catholique ou le groupe de foyers. Et là, il faut qu'il trouve le vrai pain de la Parole de Dieu, non pas donnée comme un hors-d'œuvre ou un assaisonnement, mais comme la nourriture de sa foi.

Les sévères reproches du Prophète Osée nous atteignent au cœur: «C'est à toi, prêtre, que j'en ai... Mon peuple périt faute de science. Puisque tu as, toi, rejeté la science, je te rejetterai de mon sacerdoce ; tu as oublié l'enseignement de ton Dieu, j'oublierai tes fils à mon tour » (4, 4-6).

Les trois temps de la Mission, l'apôtre doit les trouver dans sa propre vie : lui aussi a besoin de l'amitié de son équipe, de l'affection des chrétiens d'un quartier ; lui aussi a besoin de la Parole sans cesse redécouverte et vivante ; lui aussi se nourrit des sacrements de l'Eucharistie et se rénove dans la Pénitence.

Mais, s'il fallait donner une priorité à l'un de ces temps pour l'apôtre, et peut-être une priorité dans les années qui viennent pour la chrétienté qui se fonde, il me semble qu'il faudrait situer au premier plan le temps de la Parole. C'est elle qui lue, écoutée, méditée, mâchée à longueur de jour, donnera leur dimension à l'amitié et à la vie sacramentelle. Qu'il soit permis, à la fois en hommage à Jacques Maritain et comme une Parole véritablement prophétique, de citer ce texte sur l'Évangile :

« Chaque fois qu'on relit l'Évangile, une nouvelle face apparaît de ses exigences et de sa liberté, terribles et douces comme Dieu même. Heureux qui s'égaré à jamais dans cette forêt de lumière, est pris au piège de l'Absolu rayonnant dans l'humain. Plus notre expérience grandit, plus nous nous sentons loin de pratiquer les mœurs évangéliques, mais en même temps plus l'idée et le désir de leur mystérieuse vérité s'impriment en nous : c'est cela que j'appelle l'Évangile descendant en nous. Quand nous méditons sur les vérités théologiques, c'est *nous* qui méditons sur les vérités théologiques, mais quand nous méditons sur l'Évangile, c'est l'Évangile qui nous parle; il suffit d'écouter. Et sans doute Celui que raconte l'Évangile n'est-il pas loin de nous, pour nous ouvrir un peu l'esprit, lorsque nous cheminons ainsi avec Matthieu, Marc, Luc et Jean. *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit* - reste avec nous, Seigneur, parce que le soir tombe. »

« Il me semble que si une nouvelle chrétienté doit venir à l'existence, ce sera un âge où les hommes liront et méditeront l'Évangile plus qu'ils ne l'ont jamais fait ³⁶ »

³⁶ Jacques MARITAIN, *Le philosophe dans la Cité*, Éd Alastia, p. 196-197

ÉTABLIR LA MISSION A L'ALTITUDE VOULUE

L'ÉVOLUTION prodigieuse de l'humanité, telle que nous la voyons depuis vingt ans, n'est pas près de s'arrêter, et le bouleversement profond des habitudes, des mœurs et même du nombre des hommes n'a pas fini de poser des problèmes nouveaux. Les meilleurs techniciens de la prospective pensent que dans plusieurs domaines on aura atteint dans vingt ans un monde proche du « meilleur des mondes » avec, d'ailleurs, ce que cela comporte de meilleur et de pire.

En tout cas, les conditions de travail, les niveaux de vie, la santé, les loisirs seront tout autres que ce que nous connaissons aujourd'hui. Les meilleurs experts du Concile actuel pensent également que le plus important ne sera pas les décisions immédiates prises, mais l'élan nouveau de l'Église dans les années qui viennent.

Ainsi du côté des hommes comme du côté de l'Église, l'heure que nous allons vivre sera plus que jamais celle de la Mission dans sa réalité fondamentale: l'annonce de la destinée infime de l'homme, le rassemblement de ces hommes en Église.

Devant une telle tâche, le plus grand malheur serait d'amoindrir à notre taille le combat pour le Royaume de Dieu, - soit en manquant de Foi, - soit en restreignant nos objectifs au gré des circonstances, - soit en se plaçant sur le terrain des négateurs du Royaume, un terrain terrestre, avec une attitude purement défensive.

Il est donc capital de prendre conscience de ce qu'est la Mission surnaturelle, du niveau où elle se joue, des réalités en cause et de fixer ce qu'est la tâche propre de la Mission dans sa spécificité surnaturelle. Et là, une seule règle est possible : la Parole de Dieu.

L'objectif qui se présente à nous est donc - d'établir la Mission au niveau où la Parole de Dieu nous invite à la placer, avec les moyens qu'elle nous demande, - d'être des missionnaires tels que les deux colonnes de l'Église, Pierre et Paul, les dépeignent et les veulent: dans la Foi, ayant le sens de l'épreuve, témoins de l'Invisible.

L'éternelle jeunesse de l'Église est un perpétuel retour à ses sources.

Dans un texte de saint Paul que la Bible de Jérusalem intitule: « Digression sur le ministère apostolique » (2 Co.2,14 à 7,4), nous avons un exemple vécu de cette altitude où se situe notre tâche, du niveau auquel saint Paul situe son apostolat, du type d'homme qu'il attend de nous, du message que nous avons à transmettre.

Cette dizaine de pages dérouté les exégètes qui cherchent vainement un plan et un fil conducteur, mais les Corinthiens, eux, connaissaient le lien des événements, et nous, apôtres, y trouvons avec le souvenir des grâces de Dieu qui saisit Paul, la longueur d'onde de notre propre vie. Une certaine incohérence même dans la pensée de Paul, ou plus exactement dans la succession de ses pensées, nous est d'autant plus chère que nous sentons, en action, « la charité du Christ qui presse » l'Apôtre³⁷»

« Grâces soient à Dieu qui, dans le Christ, nous emmène dans son triomphe... » Paul se tourne vers Dieu, il est le captif du Christ. Il a vraiment été fait prisonnier par ce Seigneur, lui qui a été vaincu sur le chemin de Damas. Mais, en même temps, ce captif entre dans le cortège triomphal de celui qui l'a capturé, et désormais prend part au triomphe de son chef. Par l'apôtre, la « connaissance » du Christ doit se répandre en tous lieux.

Paul ne se fait pas d'illusion. C'est un combat avec son lot de victoires et de défaites. Ce Christ, il en est qui l'entendent pour le salut, d'autres, au contraire, pour leur perte. Aussi ne faut-il pas être paralysé par l'insuccès. Et, s'il y a des âmes bien disposées, il y a aussi, mystérieusement, des âmes qui semblent ne pas vouloir connaître Dieu tel qu'il est. Cet enfant, dont parlait déjà le vieillard Siméon, sera un signe de contradiction parmi les hommes. L'apôtre sait cela, il ne devra

³⁷ Que le lecteur ait la bonté de placer le texte de saint Paul sous ses yeux ; nous le suivrons pas à pas sans autre référence, commentant spécialement : 2,14 à 3, 6 ; 3,12 ; 3,18 à 4,18 et 5,1 - 5,6, 5,8 (assurance) ; 5, 11 à 6,13 ; 7, 2 à 7, 4.

jamais s'en étonner.

Mais nous voici immédiatement en face du sentiment-force de Paul : « Et qui donc est à la hauteur d'une telle tâche? » C'est cela qui fait la force de l'apôtre, cette certitude que, de lui-même, il ne peut rien, mais qu'il peut tout « en Celui qui le fortifie ».

Ce qui lui est demandé, c'est d'être un homme sincère et de se présenter comme un envoyé de Dieu. La seule recommandation de l'Apôtre, c'est, en définitive, son apostolat même, car cet apostolat vient et saint Paul (y fait allusion) de la Trinité : le Christ, l'Esprit, Dieu vivant-Père.

Tout au long de ce passage, et comme pour s'en persuader lui-même, Paul revient sur cette idée: « Telle est l'assurance que nous avons devant Dieu par le Christ. Ce n'est pas que, de nous-mêmes, nous ayons qualité pour revendiquer quoi que ce soit comme venant de nous ; non, c'est Dieu qui nous a donné qualité, qui nous a qualifiés pour être ministres d'une alliance nouvelle... »

C'est une véritable qualification professionnelle donnée à l'apôtre par Dieu même. Il faut que nous retrouvions le sens de ce mot « ouvrier qualifié » et que nous sachions l'appliquer dans toute sa plénitude à l'apôtre. Ni manœuvres, ni ouvriers spécialisés, Dieu fait de nous des ouvriers qualifiés, et pourquoi? pour ce ministère de l'Alliance nouvelle. On comprend que Paul revienne quelques phrases après à la même pensée : « En possession d'un pareil espoir, nous nous comportons avec beaucoup d'assurance. »

D'où vient cette transformation ? De la contemplation de la gloire du Christ, car l'apôtre, c'est celui qui, « le visage découvert, reflète comme en un miroir la gloire du Seigneur, qui est métamorphosé en cette même ressemblance, de gloire en gloire, sous l'action du Seigneur qui est Esprit ».

De tels mots trahissent le frémissement intérieur de Paul, mais ils décrivent aussi la grandeur de l'apôtre, reflet même du Christ. Et il le sait bien, malgré sa misère. C'est pourquoi, « miséricordieusement investi de ce ministère, nous ne faiblissons pas ». Tout cela vient de Dieu.

Et si donc l'altitude de la tâche apostolique ne déconcerte pas l'apôtre - sachant sa petitesse il s'appuie sur la seule force de Dieu -, en même temps il connaît la vraie tentation, celle que l'on pourrait appeler la fausse monnaie apostolique.

Cette fausse monnaie est de trois espèces. La première, Paul l'exprime avec force : « Nous avons répudié les silences de la honte. » Si j'osais ajouter quelque chose à saint Paul, je soulignerais le choc de ces deux mots : les silences de la honte (on y verrait vraiment le titre d'un film de cinéma). Un apôtre qui n'ose pas parler!

La deuxième tentation, c'est le manque de droiture : « ne nous conduisant pas avec astuce ». La troisième, c'est la falsification de la parole de Dieu, une véritable fausse monnaie. On n'ose plus tout dire parce que l'on pense que certaines choses ne seront pas reçues.

Il n'est qu'un remède pour surmonter cette triple tentation : nous ne sommes pas les maîtres du message, « mais Dieu nous ayant confié l'Évangile après nous avoir éprouvés, nous prêchons en conséquence, cherchant à plaire non aux hommes mais à Dieu qui éprouve nos cœurs » (1 Th. 2, 4). Et Paul ajoute qu'il n'a jamais eu « un mot de flatterie, ni une arrière-pensée de cupidité, ni recherché la gloire humaine » (1 Th. 2, 5).

L'Évangile peut rester voilé aux hommes, mais l'apôtre sait qu'il ne fait que prêcher le Christ Jésus, Seigneur; il annonce l'Évangile, il ne s'annonce pas lui-même. Et, toujours la force apostolique, « ce trésor de l'apostolat, nous le portons en des vases d'argile, pour qu'on voie bien que cette extraordinaire puissance appartient à Dieu et ne vient pas de nous ». La formation de l'apôtre doit comporter ce sentiment dynamique de sa faiblesse, cette force qui résulte de l'humilité, et en définitive, cette imitation du Magnificat de la sainte Vierge.

En même temps que cette certitude que Dieu passe dans la mesure même où l'apôtre se sent impuissant, il est une autre certitude : le grain qui meurt porte des fruits. La mort de l'apôtre engendre la vie des croyants. La foi en action, c'est cette certitude de la mort qui aboutit à la résurrection, des épreuves d'un moment qui engendrent une masse de gloire, du visible passager qui débouche dans l'invisible éternel, de la demeure terrestre corruptible qui s'épanouit dans la demeure éternelle divine.

De ce point de vue nous saisissons le niveau auquel se situe l'apostolat. C'est la psychologie des altitudes de l'homme divinisé et du messenger de Dieu : « Ainsi la mort fait son œuvre en nous,

et la vie en vous » (2 Co. 4, 12). Et c'est pourquoi, reprend Paul : « nous ne faiblissons pas, bien au contraire, encore que l'homme extérieur en nous s'en aille en ruines » - et l'apôtre sent vite l'usure que le temps amène dans son corps -, « l'homme intérieur, lui, se renouvelle de jour en jour. »

Tout ce passage est pris entre ces deux mots: faiblesse et assurance, et ce mot d'assurance, nous le retrouvons deux fois en deux versets: « Ainsi donc toujours pleins d'assurance... nous sommes donc pleins d'assurance. »

Il est un autre point important que nous révèle Paul en ce passage (5, 11): «Connaissant donc la crainte du Seigneur nous cherchons à convaincre les hommes. »

Il y a un faux désintéressement et de faux respects de la liberté d'autrui. Paul nous dit pourquoi il cherche à convaincre : à cause de ce drame du Christ mort et ressuscité pour tous : le Christ n'est pas en dehors de la vie des hommes qui ne croient pas en lui, il est plus de leur famille que leurs père et mère : « Il est mort pour tous afin que les vivants ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux » (2 Co. 5,15).

L'apôtre voit alors les hommes et les événements, non pas « selon la chair », mais avec les yeux de la foi, et il ne [peut se](#) taire devant l'ignorance des hommes. En même temps, à cause de ce regard, chacun apparaît à Paul comme une « création nouvelle », « l'être ancien a disparu, un être nouveau est là ». Il sait que ce Christ a réconcilié avec lui et avec Dieu toute l'humanité, et, chose extraordinaire, ce même Christ a confié le ministère de la réconciliation à son apôtre. Celui-ci alors reçoit des titres admirables : il est « ministre de la réconciliation », il est « en ambassade pour le Christ » : « c'est comme si Dieu exhortait par nous ». Il est « le coopérateur » même de Dieu. Dès lors Paul n'hésite pas à supplier, à exhorter au nom même de sa mission. Si l'apôtre est trop calme, trop désintéressé en quelque sorte, comment pourra-t-on croire à l'extraordinaire et unique qualité du message qu'il doit porter aux hommes?

Et Paul termine par le portrait même du ministre du Christ. Négativement, ce ministre ne donnera à personne un sujet de scandale pour que le ministère ne soit pas décrié, mais surtout, positivement, il va se caractériser par toute une série de signes. Avant d'essayer de souligner les traits mêmes que Paul prête à l'apôtre, il est bon de transcrire et de lire le passage entier.

« Nous nous affirmons en tout comme des ministres de Dieu: par une grande constance dans les tribulations, dans les détresses, dans les angoisses, sous les coups, dans les prisons, dans les émeutes, dans les fatigues, dans les veilles, dans les jeûnes ; par la pureté, par la science, par la longanimité, par la bénignité, par un esprit saint, par une charité sans feinte, par la parole de vérité, par la puissance de Dieu; par les armes offensives et défensives de la justice ; dans l'honneur et l'humiliation, dans la mauvaise et la bonne réputation ; tenus pour imposteurs et pourtant véridiques, pour des gens obscurs, nous pourtant si connus, pour des gens qui vont mourir, et nous voilà vivants, pour des gens qu'on châtie mais sans les mettre à mort, pour affligés, nous qui sommes toujours joyeux, pour pauvres, nous qui faisons tant de riches, pour des gens qui n'ont rien, nous qui possédons tout. »

Il est bon de reprendre ces textes et de voir comment ils se complètent les uns les autres. Trois séries de traits caractérisent les ministres de Dieu et les distinguent au milieu de tous : - une grande constance dans les tribulations, - des signes, - des prodiges-miracles.

C'est là un thème cher à saint Paul, et nous retrouvons la même triple énumération, un peu plus loin dans la même épître : « Les traits distinctifs de l'apôtre, vous les avez vus se réaliser parmi vous : parfaite constance, signes, prodiges et miracles » (2 Co. 12,12).

Or dans le détail nous trouvons neuf épreuves dans la constance, neuf signes et neuf prodiges-miracles. On pourrait croire devant cette répétition que Paul a composé soigneusement son texte. Il n'en est rien, et tous sentent bien, parmi les commentateurs, que dans cette dictée improvisée, Paul, sous le coup d'une grande émotion, atteint le sommet de l'éloquence, mais il se moque de l'éloquence, et livre dans un résumé saisissant le tout de sa propre vie.

C'est tout d'abord la constance dans les neuf épreuves, et cette constance et ces épreuves elles-mêmes sont de trois sortes. Les unes viennent de l'Apôtre lui-même, à l'intérieur de son âme : ce sont les afflictions, les détresses, les angoisses. D'autres viennent du dehors et lui sont imposées,

les coups, la prison, les émeutes. D'autres enfin, ajoutées par l'Apôtre lui-même, comme si les premières ne suffisaient pas, le préparent à affronter aussi bien les détresses intérieures que les tortures extérieures : ce sont les fatigues, les veilles, les jeûnes.

Ces neuf épreuves de la constance sont comme la *terre brûlée* de la vie apostolique, terre brûlée, car par elles tout ce qui aurait pu fleurir d'humain et d'attachant est anéanti. Que nul ne s'avise d'être apôtre s'il n'accepte pas, d'avance et chaque jour ensuite, ces exils.

Mais sur cette terre désolée neuf « signes » vont surgir, neuf fleurs précieuses faites de douceur, de patience, d'humble humilité, d'autant plus significatives (du don de Dieu, et du don total de l'apôtre à Dieu) qu'elles fleurissent au milieu de la dureté et de la détresse. Six sont les ornements de l'apôtre lui-même dans son être le plus profond, trois caractérisent son apostolat.

Dans l'être même de l'apôtre, c'est:- la droiture intérieure dans la pureté de l'action, - la science de Dieu, cette connaissance directe de Dieu, qui transforme le regard de l'homme, - la grande patience d'une âme qui sait attendre, - la bénignité, cette douceur du Sauveur Lui-même que l'Église chante à Noël comme la manifestation la plus haute de la crèche, - un esprit saint, - une charité sans feinte.

Dans l'apostolat lui-même trois signes : - la parole de vérité dont Paul dit ailleurs qu'elle est plus « vive qu'un glaive et pénètre jusqu'aux jointures de l'âme » : l'Évangile, cette parole d'homme du Verbe fait chair ; - la puissance de Dieu, ce Dieu toujours vivant qui n'attend que le grain de sénévé de notre foi pour accomplir ses merveilles ; - les armes de la justice, c'est-à-dire de la sainteté de Dieu « le Juste », et de l'apôtre ajusté à Dieu. Ces armes, dit saint Paul, sont offensives et défensives, le glaive de l'esprit et le javelot, le bouclier de la foi.

Cette terre brûlée de la vie apostolique, cet effort constant pour y produire les signes de la douceur et promouvoir le Royaume du Seigneur Jésus en même temps, aboutissent à ces neuf « prodiges et miracles » que Paul énumère en conclusion. Mieux que tous les vœux de religion, ils dépouillent le messenger du Seigneur de ce qui le replierait sur lui-même : parce que Dieu seul est sa raison d'être, Dieu seul est manifesté par lui. Ils sont à la fois les signes de contradiction et les Béatitudes de l'apôtre.

Tout d'abord deux libérations absolues du jugement des hommes: honoré ou humilié, mal vu ou bien vu, cela ne compte plus pour l'apôtre: le souci de sa réputation, quelle qu'elle soit, ne le paralyse pas : Dieu qui connaît le fond des cœurs est sa seule référence.

Alors commencent les sept béatitudes apostoliques, qui sont le mystère même de l'apôtre, le grain qui meurt et porte son fruit, la croix visible et la résurrection certaine, l'échec apparent et la victoire déjà acquise :

- tenus pour imposteurs et pourtant véridiques,
- tenus pour gens obscurs et pourtant si connus,
- tenus pour gens à la veille de mourir et pourtant si vivants,
- tenus pour gens châtiés et pourtant qui ne seront pas tués,
- tenus pour gens affligés et pourtant toujours joyeux,
- tenus pour pauvres et pourtant faisant des riches,
- tenus pour gens qui n'ont rien et pourtant possesseurs de toutes choses.

Paul a livré son secret : « Notre bouche s'est ouverte vers vous, Corinthiens, notre cœur s'est grand ouvert... » Et comme s'il appliquait immédiatement ce portrait de l'apôtre qu'il vient de dessiner, et en quels termes! Saint Paul surabonde de joie et de fierté à cause même de ces Corinthiens si décevants : « Vous n'êtes pas à l'étroit chez nous ; c'est dans vos cœurs que vous êtes à l'étroit »...

Le disciple n'a qu'une joie au monde : ressembler à son maître. L'apôtre exulte dans les tribulations : la croix porte le salut. Rien ne peut le séparer de la charité du Christ. Rien n'est plus vivant ni plus actuel au monde que la Parole de Dieu :

« Elle est sûre cette parole :

Si nous sommes morts avec lui, avec lui nous vivrons,

Si nous tenons ferme, avec lui nous régnerons,

Si nous le renions, lui aussi nous reniera,

Si nous sommes infidèles, lui reste fidèle, car il ne peut se renier lui-même.» (2 Tm. 2, 11-13).

CONCLUSION « POUR LUI, J'AI ACCEPTÉ DE TOUT PERDRE »

NOTRE vocation d'apôtres aujourd'hui, c'est de prier avec une grande angoisse au cœur pour que la conversion des hommes se fasse, de nous mettre à genoux devant la Parole de Dieu pour que cette parole nous change nous, et nous pénètre tellement le cœur et l'esprit que nous ne puissions pas ne pas la dire, - et la dire pour ce qu'elle est: « la Vérité qui doit illuminer tout homme venant en ce monde » (Jn 1, 9).

Notre vocation, c'est d'être comme les autres pour le travail, le pain, la nourriture, le vêtement, mais d'être tout autre que celui qui ne connaît pas Dieu; c'est de veiller à n'établir aucune coupure sociologique avec quiconque, mais de savoir reconnaître, accepter, avec fierté, d'être, par les vertus théologiques, « différents » du monde plus qu'on ne pourra jamais le dire. Plus différents que la nuit et le jour, puisque nous sommes éclairés d'une lumière invisible au monde.

En plein monde, mais, parce que consacrés dans la chasteté, séparés de ce monde et déjà vivants témoins de l'éternité où il n'y aura plus ni hommes ni femmes, où on ne mangera ni ne boira plus ; et nous n'éviterions d'être moqués et même haïs que parce que nous serions infidèles aux grandeurs de Jésus-Christ dont le Royaume n'est pas de ce monde.

Bien sûr, nous sommes nés et venus «pour qu'ils aient la vie et avec abondance» (Jn 10,10), mais s'imaginer que ce sera en devenant semblables à ceux que nous voulons évangéliser, c'est une tromperie dont nous sommes les premiers dupés : l'Évangile est à l'envers de la pente du monde, et la partie même par laquelle nous communions aux grandes aspirations des hommes sans Dieu ne doit pas masquer que notre centre de gravité est ailleurs.

Aimer le monde, oui, et ses intelligences qui l'embellissent et permettent de donner à chacun le pain, la paix et l'accès aux responsabilités, à travers plus de bien-être et de vraie liberté, oui, tout cela nous le voulons. Mais en même temps, il faut dire, clamer, manifester par tout notre être que la vraie destinée de l'homme s'achève seulement au-delà de ce monde qui passe, dont la phase terrestre n'est que provisoire et précaire, quoique décisif, commencement.

Et plus nous sommes, comme apôtres, mêlés à ce monde, passionnés de la terre, de sa beauté, de son achèvement à accomplir, bref, plus nous sommes passionnés de la montée humaine, plus il faut qu'éclate comme un signe de contradiction que tout cela, nous le tenons «désormais pour désavantageux au prix du gain suréminent qu'est la connaissance du Christ Jésus » (Ph. 3, 8). Laisser paraître l'un sans l'autre, c'est trahir.

Le missionnaire pour qui la Parousie n'est pas réellement, concrètement, la grande attente, ce missionnaire n'a pas le droit de porter ce nom. Bien sûr, cela n'empêche pas de construire allègrement le monde, mais ce monde restera pour nous relatif comme l'étape d'un exode. C'est cela justement que le monde incroyant ne nous pardonne pas : non seulement il veut qu'on serve César, mais quiconque place Dieu au-dessus de César devient pour lui l'ennemi de César. Les martyrs des premiers siècles sont morts pour cela : ils étaient aussi bons citoyens que quiconque, mais César restait pour eux un homme et Dieu seul était leur absolu.

Dans un monde ébloui de lui-même, nous sommes les témoins d'un autre monde. Pour l'être, nous ne nous croyons pas obligés d'inventer des comportements surannés. Plantés au milieu des hommes, nous sommes la voix qui crie dans le désert insoupçonné qu'elle révèle et notre non-conformisme éclate dès que nous annonçons que le Règne des Cieux est proche.

Tout amour qu'on cesse de cultiver meurt. Notre vie est morte dès que le Christ, la Trinité du Père, du Fils et de l'Esprit cessent d'être pour nous des personnes à qui nous avons lié notre vie. Notre existence, notre chasteté, notre obéissance et notre pauvreté ne sont pas durables sans l'amour du Christ pour nous, toujours revu, reconsidéré, cet amour plus fort que la mort et qui nous fait ensuite vouloir répondre par notre amour jusqu'à la mort. Dès que nous cessons de reconnaître cet amour du Christ, nous avons perdu le nord, et n'importe quelle route devient également bonne à nos yeux.

La conclusion, c'est la nécessité impérieuse, absolue de la Foi, d'une foi sans limite, car la foi n'a droit à ce nom que si elle est *sans conditions*. La soumettre à des *si* - « si l'Église était plus dynamique, ou plus engagée ou plus moderne », ou tout ce que l'on voudra d'autre -, c'est d'avance

nier la foi, puisque c'est lui donner un motif autre que Dieu qui nous parle, qui a son plan et qui est Dieu.

Le missionnaire n'a en définitive qu'une force : sa foi, unie à celle de toute l'Église: « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas » (Mt 24, 35). Et cette assurance ferme et joyeuse n'est pas seulement le rocher au milieu des sables, le boucher de notre cœur et de notre esprit ; elle est surtout le tremplin de la véritable attitude du missionnaire au sein du monde moderne et face à cette incroyance qui s'affirme comme une victoire.

Dieu seul sauve; ce n'est pas nous qui sauvons, c'est Dieu. Et cette certitude met tout en place. Ce n'est pas nous qui sauvons ou non, comme si cela dépendait de nous. Ni un mouvement, ni un groupe, ni les congrégations, ni les papes, ni les conciles ne peuvent sauver. Il n'y a qu'un Sauveur, le Christ Jésus ; et, bien sûr, le pape, les évêques, les conciles et les mouvements ont quelque chose de réel à faire, - nous ne sommes point des marionnettes -, mais nous devons agir avant tout et uniquement « par Lui, avec Lui et en Lui », comme nous le répétons à la Messe. Or, à chaque minute nous agissons comme si les sauveurs, c'étaient nous. Alors, on se décourage, ou on se gonfle d'orgueil, mais finalement rien n'aboutit.

Notre vie, réponse à Dieu qui nous aime, est en même temps le témoignage du Dieu unique que nous avons à donner aux hommes. Avant d'être le prêtre - faisant la révolution ou l'antirévolution, le prêtre journaliste, savant, ouvrier, ou tout ce que l'on voudra, nous devons faire éclater ce qui est premier et unique dans notre existence: que nous sommes des êtres récepteurs de Dieu, fixés sur la longueur d'onde de Dieu, et émetteurs sur la bande théologique et non terrestre, tout en restant présents à ce monde. Nous ne sommes pas des voix dans un désert, mais, dans les cités les plus tumultueuses du monde, nous sommes les prophètes de Dieu et pas autre chose, c'est-à-dire que nous parlons au nom de Dieu.

Des prophètes, non pas des gens qui sont au courant du sens de l'histoire pour demain ou après-demain, mais qui aujourd'hui, demain et après-demain - quand ce sera vraiment demain et après-demain - parlent de Dieu aux hommes, et savent parler de la crèche, de la croix, du pauvre qu'est le Christ, capables de le dire au riche qui ne connaît pas cette ressemblance, et aussi au pauvre qui doit la respecter en lui-même. Savoir, au nom du Christ, dire la vérité, d'une façon non pas qui bloque mais qui mène à lui, savoir consoler, conforter les faibles, réveiller les endormis, encourager les pusillanimes.

Mais pour être les témoins de Dieu aux yeux des hommes, il nous faut être les témoins de Dieu aux yeux de Dieu même. Et cela, qui ne peut se faire que par la grâce toute-puissante de Dieu, ne se fait pas non plus sans une action permanente de tout notre être, une action qui doit être une *passion* au double sens de ce mot : une hantise et une souffrance.

L'apôtre n'est pas un ouvrier de plus dans l'usine, il y a assez de chômeurs à la porte qui attendent. Il n'est pas un militant de plus, c'est la spécialité admirable des syndicalistes. L'apôtre, où qu'il soit, en usine ou ailleurs, c'est le témoin de Dieu, le prophète, l'envoyé de Jésus-Christ : il n'entre dans aucune autre catégorie, il n'a pas d'autres références que Jésus-Christ et l'Église qui l'envoient.

Devant le succès de son œuvre apostolique, si « Satan tombe du ciel comme l'éclair », il se redit la parole de Jésus: « Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis; réjouissez-vous de ce que vos noms se trouvent inscrits dans les deux » (Lc 10, 20).

Et devant l'échec - plus fréquent -, il se souvient de la réponse de Jésus aux disciples qui n'avaient pu chasser un esprit impur : « C'est à cause de votre peu de foi.. Cette espèce ne peut être expulsée par aucun autre moyen que par la prière et par le jeûne » (Mt. 17, 20 et Mc 9, 29).

Il n'attend pas des succès spectaculaires, des sympathies trop humainement immédiates : il met tout en œuvre pour ne pas créer d'obstacle à Jésus-Christ par son propre péché, mais il sait que seules la croix, la douleur, la contradiction longuement soutenues dans sa propre chair toucheront les âmes au fond d'elles-mêmes et les ouvriront au seul Sauveur, Jésus-Christ, le Nazaréen, celui que les hommes ont crucifié et qui est ressuscité des morts.

« Pour Lui, le Christ Jésus, mon Seigneur, j'ai accepté de tout perdre, je regarde tout comme balayures afin de gagner le Christ » (Ph. 3, 8).

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos.....	7
<i>Première partie</i>	L'APPEL DE L'ÉVANGILE
L'homme de la foi, de la parole et de la pauvreté.	13
Évangéliser	21
L'appel	29
La présence grandissante du Seigneur.....	43
L'envoi aux païens.....	55
<i>Deuxième partie</i>	LES TRAITES DISTINCTIFS DE L'APOTRE
Une supplication instante.....	71
«Comme le Père m'a envoyé. » La force impérative du « comme »	82
Mimes et prototypes.....	90
Ressemblance et dissemblance.....	96
Le culte de la vérité.....	110
Sens et respect de la personne.....	118
La constance.....	130
La charnière unifiante entre la contemplation et l'action : l'instant présent	136
<i>Troisième partie</i>	LES PERSONNES ET LES TEMPS
Les trois appels du Seigneur.....	149
I. L'appel du Baptême,	150
II. L'appel des conseils évangéliques,	155
III. L'appel du Sacerdoce,	158
IV. Trois appels différents, mais complémentaires.	160
L'équipe, instrument d'apostolat.....	165
I. Genèse et évolution	165
A) Premières définitions: tâche commune et bien commun,	166
B) « Vivre l'amour du Seigneur »,	171
C) « Le laboratoire de l'unité »,	174
II. Grandeurs et lourdeurs	180
A) Volant ou bouée ?	180
B) Du temps pour une nouvelle naissance,	181
C) Premier relais du Corps mystique,	182
D) Solitude et communion,	185
E) Si le grain ne meurt,	187
F) La charte de l'équipe.	189
Murmure et murmureurs	192
Le temps et les temps de la mission.....	206
Établir la mission à l'altitude voulue.....	218
Conclusion	232
« Pour lui, j'ai accepté de tout perdre ».....	232

*Cet ouvrage reproduit par procédé photomécanique
a été achevé d'imprimer en avril 1987
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

J. LOEW
Comme s'il voyait l'invisible
un portrait de l'apôtre aujourd'hui

Converti à vingt-cinq ans, tour à tour et parfois en même temps, docker et curé de paroisse, mêlé depuis 1941 aux efforts de catéchèse missionnaire, puis responsable de la Mission Ouvrière Saints Pierre et Paul, Jacques Loew, devant la blessure causée par l'incroyance, s'interroge : quel type d'apôtre portera aujourd'hui Dieu au monde?

Comment s'établir à l'altitude voulue pour aimer ce monde, lui et ses « gloires », et ne pas se laisser engloutir par lui?

Comment lui ressembler et en être différent? S'y engager à fond et manifester que Dieu est le seul Absolu?

Pour cette tâche si urgente, saint Paul se révèle le maître le plus actuel.

130 e mille

cerf

ISBN 2-204-01365-X
ISSN 0430-8530